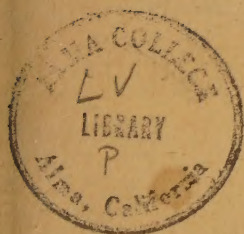


LUMEN VITAE



1
1946



VOLUME I — 1946

N° I

REVUE INTERNATIONALE
DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL REVIEW
OF RELIGIOUS EDUCATION

27134

V.1
1946

LUMEN VITAE

REVUE TRIMESTRIELLE ÉDITÉE PAR LE
CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES DE LA FORMATION RELIGIEUSE
27, RUE DE SPA, BRUXELLES

QUARTERLY REVIEW EDITED BY THE
INTERNATIONAL CENTRE FOR STUDIES IN RELIGIOUS EDUCATION,
27, RUE DE SPA, BRUSSELS

ABONNEMENTS 1946 SUBSCRIPTIONS 1946

- BELGIQUE : abonnement ordinaire : 150 francs belges
abonnement de soutien : 250 francs belges
à verser au C. C. P. 619.96 de Lumen Vitae, 27, rue de Spa, Bruxelles.
- FRANCE : abonnement ordinaire : 425 francs français
abonnement de soutien : 750 francs français
à verser au C. C. P. Paris 3314.71, de M. ANDRIËS, 26, rue Saint-Placide,
Paris 6^e.
- U. S. A. : *Ordinary subscription* : \$ 4.00
Sustaining subscription : \$ 6.00
*To be deposited at the Postal Cheque Account : A. Verhoosel, Georgetown University,
Washington. D. C., U. S. A.*
- AUTRES PAYS : abonnement ordinaire : 160 francs belges
abonnement de soutien : 260 francs belges
par chèque sur une banque belge, par mandat-poste international ou par le clearing.
- OTHER COUNTRIES : *Ordinary subscription* : 160 Belgians francs
Sustaining subscription : 260 Belgians francs
*To be paid by cheque to a Belgian bank, by international money-order or by the
clearing.*

Exceptionnellement on peut souscrire au premier numéro, au prix de 40 francs belges, 100 francs français (autres pays 45 francs belges), somme à déduire éventuellement d'un abonnement 1946 ultérieur.

Exceptionally, the first issue may be subscribed to at the price of \$ 1 (45 Belgians francs), amount to be deduced eventually from a subsequent 1946 subscription.

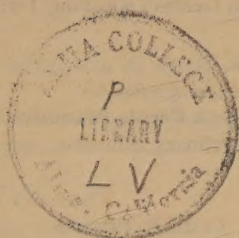
LUMEN VITAE

REVUE INTERNATIONALE DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL REVIEW OF RELIGIOUS EDUCATION

VOL. I. — N° 1

Janvier - Mars 1946

January-March 1946



CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL CENTRE FOR STUDIES IN RELIGIOUS EDUCATION

27, rue de Spa

BRUXELLES — BRUSSELS
BELGIQUE — BELGIUM

SOMMAIRE — CONTENTS

ÉDITORIAL — EDITORIAL

4-5

INSTITUTIONS DE FORMATION — EDUCATIONAL INSTITUTIONS

Rt. Rev. Mgr. John M. COOPER, D. D., Ph. D.

The Catholic University of America (Washington)

Content of the College Religion Course 18

Contenu de l'enseignement religieux aux collèges universitaires 36

Madeleine DANIELOU

Fondatrice des Collèges Sainte-Marie — Agrégée de l'Université

La formation religieuse aux collèges Sainte-Marie 39

Religious Education in St. Mary's Colleges 52

Jos. A. JUNGSMANN, S. J.

Universität Innsbruck — Schriftleiter der « Zeitschrift für kath. Theol. »

Katechetische Fragen im deutschen Sprachgebiet 55

Problèmes catéchétiques en territoire de langue allemande 71

Catechetical Problems in German-speaking Territory 72

Dom G. LEFEBVRE, O. S. B.

Abbaye de Saint-André-lez-Bruges

La formation liturgique à l'école primaire 73

Liturgical Training in Primary Schools 88

Louise DAMEZ

Fondatrice de la F. C. T. P. (Paris)

La « Formation Chrétienne des Tout-Petits » 91

Christian Education of the Tiny-Tots. 103

J. BAYART, S. J., D. D., Ph. D.

St. Mary's Theological College, Kurseong (India)

On Teaching Prayer to our non-Christian Pupils 106

L'enseignement de la prière à nos élèves non-chrétiens 118

ACTION CATHOLIQUE ET MOUVEMENTS DE JEUNESSE — CATHOLIC ACTION AND YOUTH MOVEMENTS

Chan. Jos. CARDIJN

Fondateur de la J. O. C.

Action Catholique et formation religieuse	122
Catholic Action and Religious Education	128

Jan A. TOTSEMBERGH

Aumônier d'un groupe de jeunesse catholique allemande

Coup d'oeil sur la situation de la jeunesse catholique en Allemagne, 1946	131
A Glance at the position of Catholic Youth in Germany 1946	133

PIERRES D'ATTENTE ET OBSTACLES — STEPPING-STONES AND OBSTACLES

John MURRAY, S. J., M. A., Ph. D.

Editor of « The Month »

The Problem of a Catholic Approach to the non-Catholic Mind in Great Britain	135
Le problème de notre accès à l'esprit non-catholique en Grande Bretagne	153

J. VAN WING, S. J.

Supérieur régulier de la Mission de Kisantu — Membre du Conseil Colonial

Formation d'une élite noire au Congo belge	156
Formation of Native Leaders in the Belgian Congo	163

P. JOHANNIS, S. J., B. Litt. (Oxon.)

St. Xavier's University College (Calcutta)

Pierres d'attente du christianisme dans la philosophie indienne	173
Stepping-Stones towards Christianity in Indian Philosophy	193

ÉDITORIAL

Nous assistons en ces temps à un fait nouveau : les hommes prennent de plus en plus conscience de la communauté humaine. Aucun État, aucun continent ne peut plus songer sérieusement à organiser sa vie sans tenir compte du reste du monde. Toute la famille humaine se trouve ainsi réunie pour la première fois. Réunion orageuse en vérité où des questions d'héritages, des revendications, des ressentiments, des suspensions altèrent la joie de la rencontre ; mais réunion de famille quand même. Ceux que nous traitons encore de mineurs il y a quelques années, se sont prodigieusement développés ; les petits-fils des habitants de la forêt tropicale eux-mêmes n'ont pas manqué au rendez-vous.

On a discuté un projet d'« internationaliser » les plus importants gisements de matières premières. Mais il n'a point fallu qu'interviennent des accords officiels pour que les patrimoines spirituels devinssent, dans une mesure plus large qu'autrefois, bien commun. Ce n'a pas été sans contrecoup sur la physionomie morale de chaque pays.

Par suite de ces communications, se constituent de grandes familles spirituelles dont plusieurs comptent partout de nombreux membres.

Il serait malaisé et très long de les décrire toutes. Se plaçant au point de vue religieux qu'il estimait principal, décisif, Pascal écrivait naguère : « Il y a trois sortes de personnes : les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables » (1).

Les deux premières sortes diffèrent entre elles, moins pourtant qu'avec la troisième. On se rappelle le Mystère de Jésus : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

Un rapide coup d'œil sur la situation religieuse du monde permet de renouveler la constatation de Pascal : il y a ceux pour qui Dieu est vivant, et ceux pour qui « Dieu est mort ». Parmi ces derniers, on compte des indifférents, mais le nombre des athées décidés à consommer la défaite de Dieu a considérablement grandi.

Depuis quinze ans, les Souverains Pontifes invitent tous ceux qui

(1) *Pensées*, éd. L. Brunschvicg, II, pp. 188-189, N° 257.

EDITORIAL

We are at present witnessing something quite new : people are becoming more and more conscious of the human community. There is not a State, not a continent that can seriously think of organising its life, without taking the rest of the world into consideration. The whole human family thus meets on the same ground for the first time. A stormy reunion indeed, at which the joy of meeting is rather weakened by questions of inheritance, pursuits of claims, resentments, suspicions ; but a family reunion all the same. Those who were looked on as inferior a few years ago have since developed in an amazing manner ; even the grandchildren of the dwellers in tropical forests have not failed to keep this appointment.

A scheme for « internationalising » the most important sources of raw material has already been discussed. But there has been no need for official agreements to gather spiritual revenues for all, in a much larger measure than formerly. This has already had effect on the moral outlook of each country.

As a result of these communications large spiritual families are being formed on all sides, several of which already comprise numerous members.

It would be both inconvenient and tedious to describe them all. Pascal, speaking from the religious point of view, which he always looked on as the only one that counted, wrote some time ago : « There are three classes of people ; those who, having found God, serve Him ; those who not having found Him, seek Him ; and those who live neither seeking nor finding Him. The first class is rational and fortunate, the last foolish and unfortunate, and the middle unfortunate and rational » (1).

The difference between the first two classes is much less, however, than between them and the third class. The Mystery of Jesus, « You would not seek me had you not found Me », is easily recalled to mind.

A rapid glance at the religious state of the world affords room for a revival of Pascal's statement ; there are those for whom God is alive and those for whom « God is dead ». The indifferent are reckoned among the latter, but the number of atheists, bent on accomplishing God's defeat, has greatly increased.

For the last fifteen years, the Popes have been calling on all who

(1) *Pensées*, éd. L. Brunschvicg, II, pp. 188-189, N° 257.

ÉDITORIAL

croient en Dieu, catholiques ou non-catholiques, à prendre conscience de la lutte engagée contre Dieu et à s'unir pour que les personnes et les nations reconnaissent le Seigneur et le Père. A cette largeur d'esprit, cette revue s'efforcera d'être fidèle. Son titre même est un indice de ce vouloir : on a préféré le mot « religieux » à « catholique » et même à « chrétien ». Le premier numéro contient déjà un article consacré à la formation religieuse des non-chrétiens.

Fraternellement accueillants vis-à-vis de tous ceux qui prennent à cœur la cause de Dieu, nous ne voudrions point par ailleurs leur cacher une partie de notre idéal. A nos oreilles retentit toujours la parole de saint Hilaire : « Qu'y a-t-il de plus périlleux pour le monde que de ne pas recevoir le Christ ? » Bref, la formation religieuse complète est, selon nous, celle que donne notre Mère la sainte Église enfantant et élevant les âmes dans la vie divine.

Par suite de l'unification du monde dont nous sommes témoins, les hommes soucieux de l'éducation religieuse, de l'éducation chrétienne surtout, se trouvent devant une tâche partiellement commune. Sans doute, chaque personne a-t-elle une destinée originale et notre devoir est de préparer chacun à répondre à sa vocation. Mais on peut dire aussi — aujourd'hui plus que jamais — qu'une génération entière a une mission providentielle. A chaque époque, Dieu vient à la rencontre de la caravane humaine par certaines routes où celle-ci chemine alors dans l'exaltation ou la dépression. Selon plusieurs, les buts vers lesquels nos contemporains s'avancent de préférence sont la personne pleinement épanouie, une communauté consciente et universelle, un Cosmos humanisé et un homme sympathique au Cosmos, la foi dans le progrès... Ces tendances sont nobles et Dieu s'en sert pour attirer à lui les hommes, pour les attacher à des vérités de sa révélation infiniment riche. Mais, le plus souvent, les orientations saines subissent des déviations. La personne humaine, par exemple, est déifiée et c'est au nom de l'humanisme qu'on rejette la religion comme une humiliation insupportable. Une génération ne remplit sa mission divine que si, les écarts évités, les inclinations légitimes sont perçues comme une invitation à répondre à un appel supérieur de Dieu. Plus encore peut-être que les élans, les déceptions salutaires préparent l'âme à recevoir Celui qui ne déçoit point : nos bras n'étreignent plus une idole, ils peuvent se tendre vers Dieu. Reconnaître les nobles aspirations et les détresses — avouées ou orgueilleusement dissimulées — de la société contemporaine, dépister les déviations dangereuses ou, pour employer des images reçues, découvrir les pierres d'attente et repérer les obstacles, c'est là une tâche commune qui s'impose à tous les éducateurs religieux. C'est partir de la vie moderne pour mener

believe in God, whether Catholics or non-Catholics, to make themselves aware of the strife being waged against God, and to become united so that both individuals and nations agree to acknowledge the Lord and Father. Our review will do all in its power to deviate in no way from this breadth of outlook. This determination on our part is already expressed in the title: we have chosen the word «Religious» in preference to that of «Catholic» or even «Christian». Our first issue already contains an article on the religious training of non-Christians.

We welcome right fraternally all those who have God's cause at heart. On the other hand, we have no intention of concealing any part of our ideal from them. The words of St. Hilary, «What could be more dangerous for the world than to refuse to receive Christ?» are for ever ringing in our ears. In short, complete religious formation is, in our opinion, that which is given by our Holy Mother the Church, in bringing forth and rearing souls in divine life.

As a result of the unification of our world, those who devote themselves to religious education, especially Christian education, find themselves faced with a task, in part, common to all. Each individual has undoubtedly his own particular destiny, and it is our duty to prepare each one to fulfil his vocation. Nevertheless we may also state, to-day more than ever, that a whole generation has its mission from Divine Providence. At each epoch God has His own way of coming to meet the human caravan on its journey, by the very paths along which it is proceeding, whether in joy or in sorrow. Many are of the opinion that the goals towards which our contemporaries are striving in preference, are the following: the full development of the human being, a community both universal and aware, a humanized Cosmos and a man in harmony with this Cosmos, faith in progress... These tendencies are noble and God avails Himself of them in order to draw men towards Him and to attract them to the Truths of His infinitely copious Revelation. But, more often, these aspirations originally sound, turn aside from their purpose. For instance, the human person is ranked as a god and, for the sake of so-called humanism, religion is flung aside as something no better than an intolerable humiliation. A generation fails to fulfil its mission unless, avoiding all such deviations, it looks on these rightful aims as an invitation to respond to God's higher call. We may safely remark that, as a rule, wholesome deceptions much more than transports prepare the soul to receive Him Who never fails; the arms no longer clasping an idol are free to stretch towards God. All religious educators, in the truest sense of the word, are faced with the common task of acknowledging the noble

à Dieu. Travail qui rentre dans une entreprise plus vaste, elle aussi partiellement commune à tous les pays : découvrir, dans les vœux universels de la nature humaine, dans les désirs d'un milieu professionnel, social ou intellectuel, d'un âge déterminé..., des points d'insertion pour la formation religieuse.

Alors seulement commence l'œuvre constructive, de nouveau œuvre largement commune. S'il ne veut pas faillir à son devoir, l'éducateur religieux doit s'adresser à toute la personne humaine, enseigner d'une manière vivante pour que la religion anime toute la vie. A cette condition seulement, il aura, pour sa part, préparé la génération contemporaine à remplir sa mission.

En quoi consiste celle-ci ? Il serait téméraire de la circonscrire : les vues de Dieu sont plus larges que les nôtres. Du moins peut-on, sous la conduite d'observateurs éminents de divers pays, en distinguer certains éléments importants. A l'immense poussée de laïcisme qui, depuis la Renaissance, expulse la religion des grands domaines de l'activité humaine, doit, d'urgence, succéder un effort pour rendre à la religion son rôle d'inspiratrice, d'animatrice de toute la vie de chacun et du monde. Il ne s'agit pas seulement d'occuper à nouveau un terrain perdu. Le prodigieux développement de l'humanité et du Cosmos en ces derniers siècles a été rarement traversé d'un élan vers Dieu ; il est toujours resté profane.

Partir de la vie moderne, donner une formation religieuse vivante, adaptée au monde contemporain pour le préparer à remplir sa mission propre, tel est l'objectif en grande partie commun à tous ceux qui se consacrent à l'éducation religieuse.

Pour atteindre cet idéal, c'est sur le secours de Dieu que nous devons compter surtout. Il ne fait point défaut. Impossible de considérer l'histoire religieuse de ces cinquante dernières années sans reconnaître l'action de l'Esprit.

Il n'y a pas cinquante ans, une humble religieuse du Carmel de Lisieux jusqu'alors ignoré du monde, racontait, aux dernières pages de son autobiographie, comment elle avait découvert sa « vocation » dans la méditation de la doctrine du Corps mystique. Depuis lors, sainte Thérèse de Lisieux est devenue un guide spirituel pour notre temps. A son exemple, obéissant eux aussi à une inspiration de l'Esprit, les chrétiens ont médité ce thème inépuisable où se nouent les enseignements les plus riches : l'union de chacun au Rédempteur victorieux et la communauté de toutes les âmes, la variété des vocations et la sainteté du devoir d'état. L'accomplissement parfait de celui-ci, n'est-ce point la sanctification de toute la vie et le recul du laïcisme ? Ceux qui vécurent au contact des âmes ont été surpris de

aspirations and sufferings — whether avowed or proudly concealed — of contemporary society, of hunting out noxious deflections or, in other words, of laying bare the stepping-stones and marking the obstacles. It means starting off from modern life, so as to lead to God. This work is swept into that greater enterprise, also partially common to all countries, which is the discovery of opportunities for religious training in the universal wishes of human nature and in the desires of the professional, social or intellectual milieu, of a fixed age.

Then, and only then, can the work of construction be begun. There is no getting away from the fact that the religious educator who does not appeal to the entire human person, who does not do his best to teach religion in such a way as to make it animate the whole life is lacking in his duty. For this is the only condition which will enable him to do his part in preparing the contemporary generation to fulfil its mission.

In what does this mission consist? It would be rash on our part to draw a limit, since God's views are wider than ours. However, guided by the most eminent observers of different countries, we are able to distinguish certain important elements. These show us clearly that a worthy effort to restore to religion its role of inspiring and animating the whole life of each individual and of the world, should combat the immense push of Laicism, which ever since the Renaissance has been driving out religion from the principal spheres of human activity. It is not only a question of taking possession of lost ground. The wonderful development of humanity and of the Cosmos within the last few centuries has practically always remained in the secular and temporal sphere; the élans towards God which have crossed its course have been but few and far between.

The aim then, in a large part common to all those who devote themselves to religious education, may be summed up as follows: take modern life as starting point and give a living religious training suitable to the contemporary generation, so as to prepare it to fulfil its particular mission.

It is only with God's help that we will be able to attain this ideal. He never fails. It is impossible to go over the Religious History of the past fifty years without recognizing the action of the Holy Ghost.

Less than fifty years ago, a humble nun of the Carmel of Lisieux, up to then unknown to the world, related, in the last pages of her autobiography, how she had discovered her « Vocation » in meditating upon the doctrine of the Mystical Body. Since then St. Teresa has become a spiritual guide for our times.

Following her example, Christians, also obeying the inspirations

l'écho que rencontrait la prédication du Corps mystique chez les enfants comme chez les adultes, chez des ouvriers sans culture comme chez les gens cultivés. Le Maître intérieur était à l'œuvre et S.S. Pie XII trouva les cœurs préparés quand, en juin 1943, il donna son encyclique sur le Corps mystique, « poussé par la grandeur exceptionnelle de cette doctrine, et aussi par les circonstances du temps où nous vivons ».

Ce n'est là d'ailleurs qu'un indice de l'assistance multiforme de Dieu. Nous ne la perdrons jamais de vue. Elle est le premier fondement de notre espérance et notre principal souci sera toujours de mettre ceux qui nous sont confiés en contact plus intime avec leur Créateur.

Dieu ne se substitue pas à l'homme. Son assistance consiste à susciter et à soutenir les initiatives humaines. Les circonstances rappelées plus haut demandent que celles-ci se soutiennent l'une l'autre puisque espoirs et soucis sont de plus en plus communs aux éducateurs catholiques de tous les pays, et, dans une certaine mesure, à tous les éducateurs religieux.

Cette collaboration répond d'ailleurs au vœu intime non seulement de prêtres mais de beaucoup de laïques. S.S. Pie XII rappelle, dans l'encyclique citée, que, dans l'œuvre du salut « il nous est donné de collaborer avec le Christ, en qui et par qui, seul, nous sommes à la fois sauvés et sauveurs ». Il est frappant de voir, dans nos pays comme dans les missions, les chrétiens prendre de plus en plus conscience de leurs responsabilités touchant le salut du monde entier. Quand bien même certains problèmes religieux seraient particuliers à un pays lointain, ils intéresseraient encore de nombreux chrétiens.

La collaboration dans le domaine de la formation religieuse est, de plus, une condition de succès apostolique. Faute de connaître les essais fructueux ou infructueux tentés ailleurs, on perd un temps précieux, on progresse moins rapidement.

Isolés, les éducateurs religieux manquent aussi d'un soutien et du stimulant de l'exemple. Inconvénient qui ne peut paraître minime à quiconque connaît l'austérité de leur labeur en beaucoup de régions.

Les circonstances présentes invitent donc tous les apôtres à s'entraider.

On pourrait imaginer plusieurs formules d'entraide. Après avoir réfléchi et consulté, nous avons cru qu'une revue internationale fournirait l'occasion de rencontres fructueuses et commodes. C'est dans cet esprit très accueillant que nous la concevons. Nous ne voulons pas nous en servir exclusivement ou même principalement pour

of the Holy Ghost, have meditated on this inexhaustible subject in which are set the richest of teachings, such as the union of all souls with the victorious Redeemer and with one another, the diversity of vocations and the sanctity of duty. Is not the sanctification of a whole life, as well as the repulse of Laicism, fully realised in the perfect fulfilment of duty? Those who live in contact with souls have been astonished at the echo awakened in the hearts of young and old, both of the uncultivated and highly cultured classes, by the sermons preached on the Mystical Body. When Pope Pius XII «urged on by the exceptional grandeur of this doctrine, and also by the events of the times in which we are living», wrote his Encyclical on the Mystical Body, in June 1943, he found that the interior Master had already been at work, making hearts ready to receive it.

Besides, this is only an indication of God's multiform assistance of which we will never lose sight. It is the first foundation of our hope, and our principal care will ever be to bring all those entrusted to us into a more intimate contact with their Creator.

God does not substitute Himself for man: His help consists in raising and upholding human enterprises. The circumstances mentioned above show that the latter should support one another, since hopes and cares have become more and more common to Catholic educators in all countries and, in a certain measure, to all religious educators.

Moreover, this collaboration is in conformity with the intimate wish, not only of priests but also of the laity. Pope Pius XII recalls, in the above mentioned Encyclical, that in the work of salvation «It is given to us to collaborate with Christ in Whom and by Whom alone, we are at the same time saved and saviours». It is striking to see Christians in our own countries as in the missions, becoming ever more conscious of their responsibilities with regard to the salvation of the whole world. Even should certain problems be peculiar to remote countries, they would not cease to be of interest to many Christians.

Apostolical success depends on collaboration in the domain of religious teaching. Much precious time is being lost and progress is not so rapid, as it could be, for want of a knowledge of the fruitful or fruitless experiments attempted elsewhere.

Religious teachers being isolated also lack the support and the stimulus of example. This is a disadvantage which will not appear trifling to anybody who knows the austerity of their work in many districts.

Therefore present circumstances call on all apostles to help one another.

répandre les idées d'une équipe ou d'une « chapelle ». Nous voudrions offrir aux personnalités compétentes l'occasion de s'adresser à un auditoire international et, corrélativement, enrichir nos lecteurs de suggestions et d'expériences venant de divers pays.

En prenant cette initiative, nous ne revendiquons pas la compétence que nous reconnaissons aux hôtes de la Revue. En 1937, quand le Centre Documentaire Catéchétique achevait une enquête internationale dont le compte-rendu parut dans Où en est l'enseignement religieux ? et Inleiding tot de catechetische Literatuur, il reçut une lettre de Mgr Pichler, dont la mémoire est vénérée en beaucoup de pays et notamment dans les Missions. L'éminent catéchète autrichien souhaitait que le Centre Documentaire Catéchétique devînt le siège d'un bureau international destiné à promouvoir l'enseignement religieux. Nous nous sommes excusés. Fidèles cependant à l'esprit international et catholique qui animait toute l'équipe cosmopolite des fondateurs, nous avons cherché le moyen de rendre régulièrement aux catéchètes de tous les pays les services qu'ils avaient reconnus, d'une façon si aimable et si encourageante, lors du lancement de Où en est l'enseignement religieux ? Le Centre Documentaire Catéchétique qui, transféré de Louvain à Bruxelles, s'appellera désormais, selon le désir de plusieurs, Centre international d'études de la formation religieuse, croit venu le moment de réaliser ce projet. Établi au carrefour de plusieurs cultures, il voudrait tout simplement servir de cette façon les pionniers et tous ceux qui désireront s'instruire auprès d'eux. Il est souhaitable que diverses tendances soient représentées et que chaque auteur nous fasse bénéficier de son expérience personnelle et attire l'attention sur certains points que d'autres peut-être seraient portés à sous-estimer.

Reste à préciser l'objet de cette revue. Il sera double. Pour bénéficier de l'audience de nos contemporains, il est indispensable de tenir compte des « pierres d'attente » et des obstacles dont il a été question plus haut. Rechercher les unes et les autres dans la société contemporaine, dans la mentalité particulière d'un pays, d'une classe, d'une profession, dans la psychologie d'un âge est une des tâches que nous poursuivrons. A priori, nous ne renonçons pas à l'idée d'organiser occasionnellement un échange de vues au cours duquel un homme étranger à l'Église catholique, au christianisme ou même à toute religion, nous dirait ce qui le détourne de nos biens les plus chers.

Le principal objet de la revue sera pourtant l'œuvre constructive de la formation religieuse. A dessein, nous avons adopté, dans le titre français, le mot « formation » qui comprend à la fois l'enseigne-

It is possible to conceive many different ways of helping one another. After due thought and consultation, we came to the conclusion that an international review would afford the most profitable and convenient focal point for all. It is in this welcoming spirit that we wish it to be understood. We have no intention of using it in order to propagate exclusively, or even chiefly, the ideas of one particular group. It is our wish to offer competent persons an opportunity of speaking to an international audience and, at the same time, to enrich our readers with accounts of suggestions and experiences, gathered from different countries.

In taking this initiative, we by no means lay claim to that competence we acknowledge in the « guests » of the Review. In 1937, the Catechetical Documentary Centre, having concluded an international research and published the report, both in « Où en est l'enseignement religieux ? » and « Inleiding tot de catechetische Literatuur », received a letter from Mgr. Pichler, whose memory is venerated in many countries, and especially in the Missions. This great Austrian teacher expressed the hope that the Catechetical Documentary Centre would become the seat of an international bureau, destined to promote religious teaching. We declined. Meanwhile, true to the international and Catholic spirit, which animates the whole cosmopolitan team of founders, we have searched for the means of rendering regularly to catechizers of every country, the services they acknowledged in such a kind and encouraging manner, when « Où en est l'enseignement religieux ? » was published.

The Catechetical Documentary Centre or the International Centre for Studies in Religious Education, as it will in future be called, which has been transferred from Louvain to Brussels, believes the moment to have arrived for the fulfilment of this hope. In this way, established as it is in a country where the different types of culture meet, it but wishes to serve pioneers and all those who seek information from them. It is desirable that sundry tendencies should be represented, and that each writer should let us profit of his personal experience, by drawing attention to certain points which otherwise might be underrated.

We have yet to state precisely the object of this review. It is twofold. If we wish to profit by the experiences of our contemporaries, it is of vital importance that the « stepping-stones » and obstacles we mentioned earlier, be taken into account. One of our tasks consists in discovering them in contemporary society, in the particular mentality of a country, a class, a profession, in the psychology of a period. A priori, we do not give up the idea of organising occasionally an ex-

ment et l'éducation. Les mots du Seigneur : *Lumen vitae*, rapportés par saint Jean (VIII, 12), suggèrent notre objectif.

On s'est souvent plaint d'un morcellement dans la formation religieuse : les éducateurs d'un degré de l'enseignement ignorent trop souvent leurs collègues des degrés inférieurs ou supérieurs. Il y a aussi manque de coordination entre les divers « milieux » de formation : famille, paroisse, établissements d'instruction, mouvements de jeunesse... Des « diversions » qui occupent une grande place dans la vie moderne : cinéma, radio, théâtre... n'ont pas retenu suffisamment l'attention des apôtres.

Beaucoup souhaitent que la formation religieuse devienne davantage « un tout organique » (ils donnent à ce mot son sens le plus riche). Nous voudrions les aider.

On se rapprochera de ce but, en coordonnant davantage les efforts des divers éducateurs et en mettant en œuvre les méthodes qui rendent la formation plus vivante. Mais on se leurrerait si on n'estimait, encore plus nécessaire à cette entreprise, l'approfondissement de la doctrine religieuse, du message du Christ. « Un chrétien, écrivait le regretté P. É. Mersch, doit penser sa foi, la penser en exultant de la voir si une et si totale, si divine et si humaine comme le Christ. » D'une telle méditation, on escompte notamment deux avantages : on percevra mieux le retentissement que les dogmes doivent avoir dans notre vie concrète ; corrélativement, on découvrira que l'âme moderne, par ses aspirations et ses détresses, attend tout de la religion.

Nous nous proposons donc de solliciter pour la revue des articles sur le contenu doctrinal, sur la manière de le présenter, sur la formation religieuse dans les divers milieux éducatifs et aux divers degrés, sur les efforts de coordination, sur l'utilisation discrète mais résolue des moyens très puissants que la civilisation moderne met à notre disposition.

Si nous avons choisi le mot « formation », c'est qu'il se prêtait aussi à signifier l'initiation religieuse d'adultes qui, au point de vue religieux, sont demeurés des parvuli. Le problème de la formation de ces hommes est un des plus angoissants de l'heure. On ne peut s'en désintéresser sous le prétexte qu'on prépare une génération chrétienne en se dévouant à la jeunesse. Ce n'est d'ailleurs qu'un premier objectif. Il s'agit d'introduire les adultes toujours plus avant dans la connaissance du message divin par la prédication doctrinale. L'étude des conditions de cette prédication ordinaire ne sera pas omise.

Le titre choisi ne nous interdira pas non plus de parler à l'occasion d'initiatives et d'ouvrages qui permettent à chacun de compléter sa formation personnelle. Toutefois, nous ne pénétrerons pas sur le

change of views, in which a man unacquainted with the Catholic Church, with Christianity or even with any religion whatsoever, will explain to us the reasons which cause him to turn aside from all we hold dearest and best.

Nevertheless, the constructive work of religious education will be the main object of the Review. In the French title, we have chosen the word «*Training*» (*Formation*), which comprises both teaching and education. The words «*Lumen Vitae*» taken from St. John (VIII, 12) best express our aim. Complaints have often arisen on the lack of co-ordination in religious education: educators of one grade are, more often than not, totally unaware of their colleagues of a higher or lower grade. There is also a lack of co-ordination between the different spheres of education: family, parish, teaching establishments, youth movements. Apostles do not take sufficient notice of diversions, such as cinema, radio, theatre... which occupy an important place in modern life.

Many hope that religious education will become more of an «*organic whole*» in the most complete sense of the word. We wish to help them in this.

The co-ordination of the efforts of different educators, and the adoption of methods which make the education more alive, are the surest ways of attaining this aim. But we would only delude ourselves if we did not look on deep searchings into religious teaching and Christ's message as the most important part of this undertaking. «*A Christian*», wrote the lamented P. É. Mersch, «*should think his faith, think it, exulting to find it so single and so total, so divine and so human, like Christ Himself.*» The following advantages are to be drawn especially from such a meditation: the repercussion that dogma should have in our material lives will be better perceived: correlatively it will be discerned that the modern soul, by its aspirations and sorrows, expects everything from religion.

In seeking articles for the Review, we therefore intend to appeal especially for such as treat of doctrinal matters, of the manner of presenting them, of religious education in the different educational spheres and at different stages, of the efforts at co-ordination, of the discreet but decided use of those powerful resources placed at our disposal by modern civilisation.

Another reason for our choice of the word «*Formation*» in the French title, is that it also means the religious initiation of adults who, from a religious standpoint, have remained parvuli. The problem of the religious initiation of our men is one of the most harassing of our times. We may not remain unconcerned, on the plea that, by devoting ourselves to youth, we prepare a Christian generation. That

terrain des revues de spiritualité : spiritualité générale, spiritualité d'une École ou d'un état de vie...

Ceux qui se sont occupés activement d'éducation religieuse ont pris très vite conscience de la nécessité d'une préparation lointaine. L'importance du cours de catéchèse commence à être mieux comprise dans les séminaires. Beaucoup de parents — leur tâche est devenue plus difficile dans une ambiance paganisée, — se montrent avides de conseils. Les professeurs, religieux ou laïques, les catéchistes laïques dont le concours s'avère de plus en plus nécessaire, réclament une formation sérieuse. Nous croyons répondre aux vœux de beaucoup en veillant à ce que nos lecteurs soient renseignés sur les initiatives les plus intéressantes prises en vue de seconder, dans leur mission, ceux qui consacrent une partie de leurs forces à l'éducation religieuse.

Parmi les articles, certains traiteront exclusivement un des sujets énumérés. Il arrivera aussi qu'un auteur nous donne une vue générale de la situation actuelle de l'éducation religieuse dans un pays. Enfin, nous prévoyons des chroniques annuelles dont chacune analysera les principaux ouvrages d'éducation religieuse parus dans un pays.

En ce qui concerne les langues, nous avons adopté — provisoirement du moins — la formule que les circonstances recommandaient. Nous prenons comme langues principales le français et l'anglais. Tous les articles dont l'original n'est pas en français seront résumés en français. De même, ceux dont l'original n'est pas en anglais, seront résumés en anglais. Mais nous accueillerons aussi à l'occasion des articles en d'autres langues : allemand, espagnol, italien, néerlandais, portugais.

Il nous reste à reconnaître les dévouements et les générosités qui ont rendu possible cette publication. Pour le profit de tous, nous sollicitons la collaboration de tous les hommes soucieux de la formation religieuse. Nos forces sont encore très réduites. Mais dans toute la mesure de ces forces, qui, nous l'espérons, se développeront rapidement, nous tâcherons de fournir à quiconque le désirera, l'aide qu'il peut attendre d'un centre d'études. Nous servirons avec prédilection ceux dont la détresse religieuse est plus grande.

En la fête de l'Annonciation, 25 mars 1946.

LE CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES
DE LA FORMATION RELIGIEUSE.

is only a first aim. We must also, by doctrinal preaching, lead adults deeper into the knowledge of the Divine Message. The conditions of this type of preaching will be studied in due time.

We are not prevented, by the title we have selected, from speaking, when the opportunity occurs, of the stimuli and works which enable each person to complete his own personal religious training. However, it is not our intention to go into the subject of reviews of spirituality: general spirituality, spirituality of a School or state of life ...

Those who have been actively occupied with religious education became aware before long, of the need for a remote preparation. The importance of catechetical courses is already beginning to be understood in seminaries. Many parents, finding their task more difficult in a paganised environment, evince an eagerness for advice. Teachers, whether religious or lay, lay catechists whose co-operation is becoming ever more necessary require a solid training. We hope to come up to the expectations of our readers by taking care that they are kept well informed of the most interesting experiments in this field, in view of supporting those who devote a part of their time to religious education.

Among the articles, some will treat exclusively of one of the given subjects. A writer too, will sometimes present a general view of the actual state of religious education in a country. Finally, we count upon as certain, annual chronicles in which the principal works on religious education, published in a country, will be analysed.

As far as languages are concerned, we have adopted, for the time being at any rate, the form which present circumstances enjoin. French and English are the principal languages. The articles not written in English will be summarized in English. Likewise the articles of which the original is not in French will be summarized in French. But articles in other languages, such as German, Spanish, Italian, Dutch or Portuguese will also be welcomed when the occasion arises.

We have yet to acknowledge gratefully the devotedness and generosity which have made this publication possible. For the greater benefit of all, we solicit the collaboration of everybody who has religious education at heart. Our power is still restricted, but to the full extent of this power which we hope will rapidly develop, we will do our best to provide the help that may be expected from a centre of study to whomsoever may stand in need of it.

We will be happiest to serve those whose religious distress is greatest.

Feast of the Annunciation, 25th March, 1946.

INTERNATIONAL CENTRE FOR STUDIES
IN RELIGIOUS EDUCATION.

Content of the College Religion Course

By Right Reverend Mgr. John M. COOPER D. D.

The Catholic University of America (Washington) ¹

The purpose of the present paper is to discuss the basic principles which should guide our choice of content in religion courses for the laity. We shall have in mind particularly the college level, although the principles are equally applicable, we believe, to the secondary and elementary levels.

We cannot possibly teach everything we should like to teach. Under the limitations of time and of student capacity it is not possible in a college course in religion to cover more than a minute fraction of the content that could legitimately be called religious. The « Catholic Encyclopedia » consists of seventeen volumes, large octavo double column, of about eight hundred pages each. The « Dictionnaire apologétique de la foi catholique » consists of four volumes, large octavo double column, of nearly two thousand pages each. Nearly everything in these two great compilations, — and these are only two selected at random from many, — would be legitimate content for college religion courses. But obviously only a small portion of such content can be covered. In a word, from the total theoretically legitimate content of religion we have to choose for college classes certain things only, and regretfully but rigidly exclude the others. What principles have we to guide us in such choice and exclusion ?

1. The Rt. Rev. Mgr. John M. COOPER is Ph. D. and S. T. D. of the American College in Rome. He became Professor of Anthropology at *the Catholic University of America* in 1928. His great knowledge won for him in 1930 the Presidency of *the Anthropological Society* of Washington ; in 1940 he was elected President of *the American Anthropological Association*. Member of the *National Research Council*, Fellow of the *American Association for the Advancement of Science*, Member of the *Washington Academy of Science*, he has published many important anthropological works, at the same time being Editor of « *Primitive Man* ».

Amongst the many religious works written by Mgr. COOPER, and which have attracted the attention of the religious educational authorities both in America and in Europe, *Content of the Advanced Religion Course* (Washington, Catholic Education Press, 1924), *Religion Outlines for Colleges* (*ibid.*, 1924-1930), and *Children's Institutions* (Phila., Dolphin Press, 1931) are of special importance (Editor's note).

I. OBJECTIVES OF RELIGIOUS EDUCATION

We would probably all agree that choice of content should be made in the light of the ends or objectives we are endeavoring to achieve. There should, further, be agreement on the basic objective we have in view in teaching religion, — namely, to help our students live Catholic lives, Christ-like lives. As Pius XI expressed it in his superb encyclical on « The Christian Education of Youth » : « The proper and immediate end of Christian education is to cooperate with divine grace in forming the true and perfect Christian, that is, to form Christ Himself in those regenerated by baptism, according to the emphatic expression of the Apostle : My little children, of whom I am in labor again, until Christ be formed in you ... Christian education takes in the whole aggregate of human life, physical and spiritual, intellectual and moral, individual, domestic and social, not with a view of reducing it in any way, but in order to elevate, regulate and perfect it, in accordance with the example and teaching of Christ. »

There are other objectives, important but secondary, which should not be lost sight of. The Catholic college student should, for instance, acquire such an understanding of faith and the grounds thereof as will enable him to explain and defend his religion before the world. Father Murray in two recent articles ¹ has ably developed the importance of a closely related objective, lay participation through Catholic Action in the apostolate. There is no disagreement between this latter objective and the basic objective of Catholic living. Catholic Action begins with the spiritual formation of the participants therein. Those who through Catholic Action would bring the reign of Christ in human society must begin by having Him reign in their own hearts, by themselves living Christ-like lives.

II. BASIC PRINCIPLE FOR CHOICE OF CONTENT

The first and basic principle then in choice of content should be : *Choose what best helps students to live Catholic lives.* It is understood, of course, that in view of the above mentioned secondary objectives choice should also be made, in due but lesser measure, of content that will fit students to take their proper part in explaining and

1. J. C. MURRAY, *Towards a theology for the layman*, *Theological studies*, 1944, 5 : 43-75, 340-76.

defending their religion whether within or without the circle of Catholic Action.

In view of the limitations of time and students' mental capacity under which college religion courses must be given, we have continually to keep in mind the negative aspect of our basic principle, which aspect may be simply formulated as : Ruthlessly bar out everything else. There just isn't time for it. In the average American Catholic college, religion is taught about two class-periods, that is, about two hours a week, a total of about 240 clock hours for the whole 4 years. In the average American seminary the sacred sciences, exclusive of purely pastoral content, are taught about twenty hours a week¹. Seminary professors know how rigidly and regretfully they, in view of time and other limitations, have to omit and cut in order to cover their subjects. The religion teacher in a college, regretfully too, has to be ten times more rigid. He has only about one-tenth the time at his disposal that seminary professors have.

Our above-formulated basic principle of choice may be broken down into two sub-principles : 1) Choose, to the exclusion of all else, except content demanded by sub-principle 2, what all students, regardless of time, place, or other condition, most need in order to live Catholic lives ; 2) Choose, further, what the particular group of students being taught needs, the particular group as constituted at a given time and place and under given cultural conditions. The second sub-principle is important, but the first is far more so. Let us now look at the first sub-principle more closely ; later on we shall return to the second of these sub-principles.

III. FIRST SUB-PRINCIPLE OF CHOICE

All Catholics, regardless of time or place, of race or nationality, from the non-literate new convert of the Amazon or Congo rain-forest to the Catholic university graduate, should know certain things about their faith. These things will all fall within one or other of the following eight categories : Moral, Dogma, « Worship » (here used, for want of a better term, to include prayer, Mass, and Sacraments), Scripture, Church History, Apologetics, « Liturgy » (in its narrower sense of ritual), Ascetics (in the sense of spiritual direction to overcome sin and acquire virtue).

1. T. HECK, *The curriculum of the major seminary in relation to contemporary conditions*, Washington, 1935, 67-69.

Of these eight major categories, the first three appear easily and by far the most important, in view of the basic objective of religious education, namely, the living of Christ-like lives. The grounds for this conclusion seem reasonably clear.

In any living activity subject to norms of desirable or undesirable, of right and wrong, of good and bad, — whether in the physical order, such as playing tennis or swimming, or in the intellectual, such as practicing medicine or doing scientific research, or in the aesthetic, such as writing sonnets or painting portraits, or in the moral and religious, such as paying just wages or saying prayers, — three things are necessary, and these three constitute the whole cycle of the activity. First, the person carrying out the activity must have knowledge of what the norm or ideal consists in. Second, he must have motives for striving for attainment of the norm or ideal. Third, he must have the means to attain it.

I cannot strive after an ideal unless I have in my mind a conception of the ideal. I must know what the ideal or norm is. But knowledge is not enough. I may know the ideal well, but may have no motive, incentive or desire to attain the ideal. Finally, I may know the ideal and have the desire to attain it, but may lack the means for using my knowledge and carrying out my desire.

If, to take our first example above mentioned, I am ever to become a tennis player, I must first know the rules of the game and the skills required for playing it. But such knowledge alone will not make me a tennis player. I must have a sufficient incentive to take up actual tennis playing. Or I may know the game and have ample motive and desire to play it, but may lack the means. I may have no racquet or no available court. Or I may be physically incapacitated for playing the game.

In the supreme and sublime activity that is the objective of Catholic religious education, the living of Christ-like lives, ideal, motives and means are likewise the basic imperative necessities and are the all-sufficient ones. I must know what ideal Catholic living consists in. I must have the motives for trying to conform my life to this ideal. I must have the means for attaining it. The ideal is provided by the moral teaching of the Church ; the motives, by her dogmatic teaching ; knowledge of the means, by her teaching on grace, prayer, Mass and the Sacraments.

In view of these considerations we are, the writer believes, justified in concluding that the major or primary content of the religion curriculum, not only on the college level but also, on the elementary and secondary levels, should be drawn from our first three categories, Moral, Dogma and « Worship » (this last in the

sense above defined). The other five categories, — Scripture, Church History, Apologetics, Ritual, and Ascetics, — should consequently constitute minor or secondary content, important and not to be neglected, but less important than the major or primary content and to be given a smaller proportion of time and attention.

Probably no two experienced religious educators, even though agreeing in general on principles of choice of content, would agree fully on the exact percentage of time to be devoted to these eight content-categories respectively. In view, however, of the much greater relative importance of the first three as compared with the last five, most of us would probably agree that in a full four-year college course in religion something like seventy-five per cent of total content should be drawn from the first three, — perhaps divided about equally between the three. This would leave about twenty-five per cent of content to be drawn from the last five, allowing about five per cent for each of the five.

Some religious educators would perhaps not agree that an approximately equal percentage of time should be assigned to Moral, Dogma and « Worship » respectively ; they would prefer a greater percentage to Dogma and Worship. Others, and the present writer would incline more to their view, would prefer a greater proportion of time to Moral, — for instance of the total seventy-five per cent of time devoted to primary content, about thirty-five to Moral and about twenty each to Dogma and Worship. Actually under this latter division, forty per cent of the time would really be given to Dogma considered in its broader meaning as including both Dogma and what we are calling « Worship ». A very generous allowance has to be made for Moral because of its many complexities corresponding to the complexities of life situations with which it must deal.

Moreover, most of us who have had long and close contact with them in and outside of the classroom, find that at least among American youth, interest is keenest in these practical moral problems and more questions and discussions arise regarding them. Furthermore, many of our gravest apologetic problems (of which more later) arise in connection with Catholic moral teaching on the individual, the family and the larger social, national and international groups. But there is no valid ground for quarreling over a too precise division of time, provided something like equal attention be paid to the three fields of Moral, Dogma and « Worship », and that Moral not be left out on the margins or looked upon as of only secondary importance. Such relative neglect of Moral would in no case be in conformity with the choice of content made

by our Divine Teacher, Christ, during His sojourn among us, by the Fathers, or by the Church speaking through her pastors and Supreme Pastor.

One further comment may be made before we pass on to a consideration of each of these eight categories separately. By assigning respective percentages of time to each of them we do not of course mean that each of the eight should be dealt with separately and in sequence, that for instance one whole year should be given exclusively to Moral, another to Dogma, a third to Worship, and a fourth to the other five fields. If, following the more common procedure, we treat Moral, Dogma and «Worship» somewhat separately and in sequence in our college courses, the content from the other five fields can probably best be fitted currently into the first three, — for instance, ascetic content mostly into the various sections of Moral and «Worship», ritual content mostly into the various sections of «Worship», apologetic content mostly into the various sections of Dogma and Moral, and so forth.

May it be suggested in passing that in organizing the content of a total cycle or full four-year curriculum of college religion no counsel is more important than that of maintaining proper balance and proportion between amount of time devoted on the one hand to primary content with its subdivisions and on the other to secondary content with its subdivisions? Unless a total, overall view of the eight categories and their relative importance be kept clearly in view in inaugurating a total cycle or in introducing changes of content into it, the curriculum can very easily be thrown out of kilter and become unbalanced in content, and thus insofar fall short of contributing as it should to better Catholic living on the part of the students.

1. The Primary Categories of Content.

We may now pass on to a consideration of each of the eight categories separately. Within the limitations of a brief paper like the present, it is not of course possible to deal with each of these adequately. We can merely suggest certain broader emphases that appear to be called for under each of the eight headings in the light of the primary end and objective of religious education, namely, helping students to live Catholic lives. If we succeed in helping them to do this we shall have gone far, in fact nearly the whole way, towards the secondary objectives listed above, namely, preparing them to explain and defend their faith and to participate in Catholic Action. In view, too, of limitations of space, the suggestions to be made have to be expressed somewhat cate-

gorically. In most cases, however, we believe that their logical nexus with the primary objective of Catholic religious education will be obvious enough.

First of all, then, the field of *Moral*. Our Catholic moral ideal includes goodness both in deed and in motive. It includes on the one hand thoughts and desires and overt actions and on the other hand the motives from which these spring. We shall first offer some suggestions regarding *deeds*; after that, one or two regarding motives.

The emphasis should be on the positive, on the virtues, more than on the negative, the vices and sins. There is no question here of an absolute either-or, of treating only virtues and of omitting all treatment of sins. Some sins have to be explained with the utmost fullness and clearness, as fully as or even more fully than is done in many seminary courses: for instance, what precisely does and does not constitute a sin of thought. But nevertheless by far the greater emphasis should be on the positive ideal. Our currently used manuals of moral theology give greater space to sin¹; their content is chosen largely in view of an objective quite different from the objectives of religious education, namely, that of equipping the priest for the work of the confessional. The confessor as judge must be an expert on sin; as physician, an expert on moral pathology. Religious education in choosing its own moral content does better to give its major attention to the virtues, to draw its material from sources like St. Thomas' *Secunda secundae*, and our rich spiritual literature. And in doing so, should it not give first place to the *Christian* virtues, to those given first place by the example and teaching of Our Lord², the Apostles and the saints, to the theological virtues, to the virtues inculcated in the Sermon on the Mount, and in the Beatitudes, rather than to those ranked first by pagan Greek philosophy?

Incidentally in dealing with virtues in our religion classes it seems pedagogically very important that we choose the right names for them, names that have the proper affective appeal to the students themselves. For instance, «temperance», «prudence», «piety», «meekness» have little or no affective appeal and may signify or connote in students' minds things far removed from the real or etymological meaning of these terms. The average American Catholic college student, however «temperate», «prudent»,

1. Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Christian perfection and contemplation, according to St. Thomas Aquinas and St. John of the Cross*, tr., St. Louis, 1937, 13.

2. W. H. RUSSELL, *Jesus the divine Teacher*, New-York, 1944, 268-69.

« pious » and « meek » he may actually be, would not feel complimented if he were called « temperate » or « prudent » and would not like it at all if he were called « pious » or « meek ». Other terms such as « courage », « integrity », « clean-mindedness » ordinarily have appreciable affective appeal, certainly with our American youth.

Charity and the Works of Mercy, on the personal, social, civic and international levels, need to be stressed as well as justice and the Decalogue. Our catechisms and religion textbooks usually give ample space to justice and the Commandments ; they have tended to scamp charity and the Works of Mercy. Love of neighbor includes both, and in about equal proportion. Both are equally important. Both are obligatory and integral parts of love of neighbor. To teach justice and the Commandments and at the same time to leave out or to merely mention in passing charity and the Works of Mercy is to teach only half of the Catholic moral ideal.

Religion should be presented as coterminous with and including all of life, even the simplest everyday acts. It is not something we practise now and then. The Catholic religion means the Catholic way of life, life lived totally, in deed and in motive, in accordance with God's will. Virtue is of course practised when difficult temptations are overcome, when it is hard to practise it. But virtue is also practised when there is no temptation to do otherwise and when it is easy or a joy to practise it, provided only that the actual or virtual motive be supernatural. « Virtue consists more in the good than in the difficult. »¹ If a stranger asks me directions and I tarry a moment on my way to tell him, I have done two things : I have told him the truth and hence practised the virtue of truthfulness, and I have instructed the ignorant and have done well to the stranger and hence have practised two of the Works of Mercy. If when requested I pass the bread to relative or friend as fellow diner at table, I have fed the hungry. We have to bring home as well to our students that no one is more neighbor to them than their own close relatives, their friends and acquaintances and daily associates, and that most of the charity and justice that is practised in this little world of ours is practised under one's own roof towards one's own near kin, or else within near kinship, friendship and acquaintanceship circles.

The broader social, civic, international and interracial phases of charity and justice should be given ample attention and explana-

1. St. THOMAS AQUINAS, *Summa theologiae*, 2a 2ae, q. 123, a. 12 ad 2um ; cf. q. 155, a. 4 ad 2um.

tion. Such broader phases are not something merely tacked on to the Catholic ideal of love of neighbor. If that ideal is to mean what Our Lord intended it to mean, if it is to permeate the whole of human society in accordance with the objectives of Catholic Action, we have to look upon such broader group activities not as works of supererogation but as integral parts of love of neighbor. The rugged individualism, each man for himself, that has dominated so much of the domestic, economic, international and religious life of the modern Occident has, unfortunately as we all know, made deep inroads into the moral outlook and practices of Catholics and there is still an enormous gap between the ideals of the Social Encyclicals and actual Catholic life. If occasional critics within our own Catholic ranks dub as merely « sociological » such content when we give it in religion courses, we can console ourselves with the reflection that we are well within the tradition of the great social Encyclicals of Leo XIII and of his successors to Pius XII.

A propos of this point may we digress for a moment to urge as teachers of religion that organizers of Catholic college curriculums make adequate allowance therein for the social sciences. How can we hope to Christianize the social order, to permeate it with the spirit of the Encyclicals, unless we have an intelligent understanding of the complex society which we are trying to Christianize and to which we are trying to apply practically the principles of the Encyclicals? Knowledge of the principles is not enough. We must know the existing social order. And the crowded religion courses cannot fairly be expected to carry the whole burden of making known the actual social conditions as well as the principles.

In religion classes we should present maximum ideals of love of God and neighbor, not merely minimum ones. We must teach our students the letter of the law, but by the same token we must do all in our power to make them dissatisfied with legalistic minimums. Plenty of drivel has been written upon the idealism of youth, — as if any slightest spark is sufficient to kindle within them a white-hot generosity. Anyone who has had much practical first-hand experience with our twentieth-century youth will know how to appraise such drivel. On the other hand, anyone who has had such close contact will know that in a very high proportion of our youth there is a deep formulated or unformulated desire to give themselves to some high cause. And in practically all of them there is a decent streak of generosity, often hidden under a mask of sophistication. Let them know that God expects their best from them. Stimulate by every pedagogical resource the wholehearted or half-hearted willingness, the covert or overt desire,

to give their best to God and their fellowmen. Present in season and out, less the self-centered goal « What can I get out of life for myself ? », more the goal « What can I, with my abilities and limitations, give to life, give to God and man ? » They may not respond one hundred per cent but most of them will meet the invitation part way, perhaps half way or more than half way. At any rate an honest appeal to generosity in giving their best to God and man is going to bring them much closer to the maximum ideal preached by Christ than will the emphasis on legalistic minimums.

The foregoing suggestions under the rubric of Moral concern mostly deeds. Equal emphasis needs to be put upon *motives*, particularly the higher motives of perfect love and perfect contrition. First of all, we have to see that our students get a very clear conception of perfect love or the love of benevolence, of imperfect love or the love of desire, and of formally mercenary expectation and formally servile fear. There are few if any questions in the whole content of religious education that are on the one hand more basic and important and on the other more difficult to explain. They are of basic importance because we are dealing here not with this or that particular virtue but with all-embracing love which includes all these particular virtues and with the varying motives that may prompt the deeds of love. They are difficult to explain because we are dealing with one of the most complex and intangible phenomena of the human psyche, motives. Making clear to the students the broad differences between perfect and imperfect love is a challenge to the competence and resourcefulness of the educator ; making clear, as it must be made clear, the difference between imperfect love or contrition and formally mercenary expectation or formally servile fear is perhaps even more of a challenge. Yet the challenge must be met.

We must of course propose the imperfect motives. Quietism must have no part in our teaching. On the other hand we must lead our students so far as possible to the living of their lives on the level of perfect love. In doing so, it is well to stress that even in the lives of those who normally live on the level of imperfect love, of those whose dominant motive is imperfect love, many deeds of love of God and love of neighbor, — such as, in some cases at least, visits to the Blessed Sacrament, attending Mass on First Fridays, saying the rosary, making Lenten sacrifices, calling on a sick friend, — are undoubtedly done out of motives of perfect love. These deeds are something given to God or for God's sake to neighbor without haggling, are something given generously.

The perfect love which a certain proportion of students in the average class may be assumed to have as the dominant motive of their lives should be emphasized as their most valuable spiritual asset. For the benefit of those students in whose lives perfect love operates as a subordinate motive in the sense above explained, we should emphasize that such love too is not only a most valuable spiritual asset in itself but we should also explain to them how it can be, rather easily in most cases, developed into perfect love as the dominant motive of life. It is not sufficient merely to explain the matter of perfect love once in a four-year course and never touch it again. It needs repeatedly to be revived and applied in section after section of the course, — with recurrent stress on the more perfect and unselfish motives for which, e. g., we should pray, or go to Mass, or choose our vocation in life, or carry out our home duties, and so forth. If deeds of love of God and neighbor are the arch of Christian living, the motives inspiring the deeds, motives as unselfish as we can make them, are the keystone thereof.

We may now turn from the field of Moral to our second major category, that of *Dogma*. Just as in treating the moral teaching of the Church in college religion classes for the laity we cannot possibly crowd into the extremely short time at our disposal — about one-tenth of the time, as above noted, which the seminary professor has — every detail dealt with in advanced technical moral theology ; so it is not possible to discuss in such classes every detail dealt with in advanced dogmatic theology. It is not possible to discuss every point raised in the great medieval summas and modern syntheses from Alexander of Hales and St. Thomas to Scheeben, or even the currently used manuals such as Tanquerey, Pesch or Hervé. We cannot, of course, mutilate God's revelation. It must be taught in its wholeness, at all levels from the primary grades to the college level. But as is done in graded catechetical series, Gasparri's for example or the revised Baltimore series or the Christian Brothers' manuals, we must perforce, under our time limitations, vary our emphasis. Some matters, it may be added, have to be treated in appreciably more detail than is customarily done in seminary courses — a point which we shall illustrate presently in speaking of the life of Christ and of certain apologetic problems.

We have to vary, differentiate, and choose in this matter of emphasis. What principles or criteria shall guide our choice ? Obviously our criteria of choice must come from our objectives in teaching religion, viz., helping our students to live Catholic lives.

Catholic dogmas' rôle therein is that of providing the supernatural motives and incentives for loving God and neighbor. The objective content of dogmas must be taught clearly, precisely and fully, and taught as God's final revelation, as objectively and immutably true, with no slightest patience with or concession to modernistic pragmatism and relativism¹. The Catholic will must act in the light of the Catholic mind; supernatural charity in the light of firm supernatural faith. But it is this very objective content which provides the motives for living Christ-like lives, and motives on two levels, the levels of perfect and of imperfect love, the love of benevolence and the love of desire.

The motives of imperfect love are provided chiefly by the dogmas regarding the nature of man, immortality, temporal and eternal reward and punishment; those of perfect love, chiefly by the dogmas regarding God, the Trinity, Creation, the Fatherhood, the Incarnation with the Marian doctrines, the Redemption, and the Holy Ghost. Both classes of dogmas must of course be given fullest possible emphasis, as our Divine Teacher Himself gave them, and as the Church traditionally has done in her catechesis. To neglect either group of dogmas at the expense of the other is to depart from that wholesome and imperative tradition. We must do all we can to lead our students to the higher motivation, but we must also remember that the average religion class is composed of average youth, not of a selected spiritual élite.

Catholic dogmas and doctrinal teaching provide at least three types of motives at both the perfect and the imperfect level. These three we may call: the reflective, the affective, and the exemplary. In the reflective, the will is activated more by reasoned considerations; in the affective, by the affections and emotions; in the exemplary, by attraction and loyalty to persons.

An illustration from the dogma of the Incarnation may clarify the distinctions. The reasoned consideration, « Since God so loved us as to become man for us, we ought to be willing to live for Him », provides a consciously formulated reflective motive. The appeal of the Babe of Bethlehem activates love for God Incarnate through some of the finest and deepest affections and emotions of our human nature, thus providing powerful affective motivation. The infinitely unselfish character of Christ — His « personality » as understood in the psychological sense of the

1. Cf. G. DELCUVE, *Où l'enseignement de la religion rencontrera-t-il la jeunesse moderne ?*, Nouvelle Revue Théologique, 1938, 65: 1183-87.

word — cannot but draw men to Him with the cords of love once they know Him in the Pauline sense of knowing Him.

When, therefore, the religious educator teaches the Incarnation, he must, as the seminary professor of dogmatic theology does, explain clearly and fully the doctrine of the Incarnation, that Christ is God become man, true God and true Man. But he cannot stop there. He must also treat, in a manner of presentation adopted to awakening the affections, the Gospel account of the birth and childhood of Christ. He must further devote a substantial segment, some weeks or months, of his class time to helping his students acquire a deep and intimate insight into the wondrously loving and lovable character and personality of Christ. « Things divine of themselves in the highest degree excite love... but as the human mind on account of its weakness needs to be led by hand to the knowledge of divine things, so it needs to be led to love through things known by sense, among which ranks first the humanity of Christ... Thus the things that pertain to the humanity of Christ so lead in maximum measure to the arousing of devotion. »¹ The religious educator, if he is to capitalize on such powerful exemplative motivation, must give proportionally far more time to Our Lord's humanity and go far more into detail therein than does the seminary professor of dogmatic theology, and than do the seminary manuals which ordinarily, in view of their different objectives, give the scantest attention thereto.

What here holds for the treatment of the dogma of the Incarnation holds likewise, *mutatis mutandis*, for that of Creation, the Redemption, the Fatherhood of God, the Marian cycle, the Communion of Saints, and other great Catholic dogmas. If dogmas provide, as they do, the motives for loving God and our neighbor, it is imperative that the religious educator use to the full not only the reflective motives, but also the affective and exemplative ones as well.

Two concepts basic to and in Catholic living are : the supreme dignity and worth of each individual human being, regardless of circumstances of age, sex, race, rôle or other condition² ; the corporate union of all humanity under God, with its corollary that each of us lives not unto himself alone, but that all live for each and each lives for all. The ideal of Catholic life lays stress on both moral « individualism » and moral « collectivism ». Avoiding both

1. St. THOMAS AQUINAS, *Summa theologiae*, 2a 2ae, q. 82, a. 3 ad 2um.

2. *Democracy, should it survive ?*, issued by William J. Kerby foundation, Washington, D. C., Milwaukee, Wis., 1943.

extremes as they operate, so disastrously in our contemporary civilization, Catholicism strikes a *via media* between, a blend of, the two. In Catholic teaching both concepts, individual dignity and corporate union, are built up from Catholic dogma. Not only should the dogmas from which they are built up be given particular emphasis, but the manner in which these dogmas build them un should be made clear.

To drive home the second of these concepts, special attention should be given to Catholic teaching — with its rich reflective, affective and exemplative motivation — on the idea of the great human-family-under-God and on the Mystical Body. « Then only will it be possible to unite all in harmonious striving for the common good, when all sections of society have the intimate conviction that they are members of a single family and children of the same Heavenly Father, and further, that they are one body in Christ and everyone members one of another. »¹

Besides these two supreme corporate approaches, the familial and the liturgical, there are other parallel or related ones: the Eucharistical, — « we, being many, are one bread », a phase of the liturgical; the amical, — we are all one friendship circle under our Divine Friend; the social, we are fellow-citizens of the Commonwealth of God, fellow-members of the Communion of Saints. All these corporate approaches are in varying degrees and manners Christocentric. All bring home to us the fundamental Catholic teaching that we live not selfishly or self-centeredly unto ourselves alone.

Of these various « corporate » approaches — and there are still others: the Shepherd and the flock, the vine and the branches — some appeal more to some Catholics, others more to others. No doubt this is the reason why the Church in her traditional catechesis, following the example of Christ Himself and the Apostles and under the guidance of the Holy Ghost, has made use of all of them with varying emphasis. In our classroom religion teaching, we, like her, should be careful not to confine ourselves to any one of the many, not to put all our eggs in one basket. Instead we should give due and proportionate attention to all of them, or at least to several of them, particularly to the familial and the liturgical, and probably next to these the Eucharistical and amical, throughout them all accentuating the Christocentric.

We now come to our third major category, « *Worship* », the

1. PIUS XI, Encyclical letter, *Forty years after*, 1931.

means of Catholic life — grace, prayer, the Mass and the Sacraments. We must lay our foundation by the clearest and fullest doctrinal explanation which our pedagogical resources and our time and other limitations permit. This point is so obvious that we need not labor it. But we cannot afford as religion teachers to rest content with this. In view of our primary objective of helping our students not only to know their faith but also to live Catholic lives, we should devote a very considerable part of our teaching on the means of Catholic life to concrete practical suggestions on how to use these means most profitably.

Our explanations of prayer and the Mass, for instance, should be accompanied by such practical ascetic suggestions, duly emphasized, as : « Do not rise from your knees — at night or morning prayers, or in visits to the Blessed Sacrament, and so forth — until for at least a fraction of the time you have been keenly conscious of praying to God » ; « When participating in the Holy Sacrifice, offer to God your Father, along with the infinite gift of the obedience and love of His Divine Son, also a little more of your own obedience and love, or the resolution and promise to God of such ». For explanations of what grace, prayer, Mass and the Sacraments are we have to go to the proper theological manuals. But for suggestions how to derive most spiritual good from the use of these means, we have to go to our Catholic ascetical and spiritual sources. Particularly valuable is the rich abundance of practical counsels now easily accessible in our wonderfully burgeoning literature of the liturgical movement.

2. *The Secondary Categories of Content.*

On the five secondary categories of religious content, space limitations permit only a few random comments. If we are devoting something like seventy-five per cent of our total content to Moral, Dogma and « Worship », we are under the necessity of rigidly limiting our treatment of these other categories lest our whole scheme get badly askew and unbalanced.

Of *biblical* content, major time allowance should be given to the life of Christ, with minor attention to other phases of the Old and New Testament.

As for *ritual* content — the details of ritual, as distinct from « liturgy » in its deeper meaning — some of the simpler and commoner things, such as the color symbolism of vestments and so forth, can be explained. The more that is known by our students, the better ; but the field is an endless one, and there is not time for much of it.

Apologetic content is under sharp debate at present. Some attention, but not too much, must be given to the classic proofs of the existence of God, the historicity of the Gospels, the divinity of Christ, and the divine mission of the Church. But the present writer, at least, and most of his American colleagues engaged in college religion teaching, find only the mildest interest among their students in these proofs. Actually doubts thereupon are rare in our American students attending Catholic colleges. Minute treatment of the proofs is of little value in confirming their already firm faith ; while on the other hand it can easily raise questions or even doubts where previously none existed.

Their real questions, often assuming the seriousness of doubts proper, are more on points of Church law and policy and of clerical attitudes, personalities and behavior, and especially on certain moral questions, such as birth control, mercy killing, « social » lying, the living wage, the just price for goods and services. Perhaps the situation elsewhere than in the United States is different. But here at least we have to give a great deal of time to the apologetic aspects of such ecclesiastical and moral questions, if we are to meet the needs of our students. We have a certain amount of moral « modernism » among our Catholic college students ; dogmatic modernism is practically non-existent among them, at least among those attending Catholic colleges.

As regards *historical* content, a great many of us in the religious education field feel strongly that the systematic treatment of Church History is the responsibility of the college history department rather than of the religion department. To treat it systematically and with anything like adequacy requires at least a semester or a full year, one-eighth to one-fourth of our four-year course, much more time in proportion than we have at our disposal for teaching religion. Furthermore, Church History is so intimately and inextricably intertwined with the secular history of the Christian Era, at least in the Occident, that economy of time, prevention of overlapping and of duplication, and proper perspective regarding Church History are best attained in a Catholic and Catholic-staffed college by leaving the task in the hands of the history department. On the other hand, a certain amount of Church History, including Catholic biography, will inevitably find its way into the treatment of Moral and Dogma in the religion courses.

Some phases of *ascetic* content have already been touched upon in dealing above with prayer and the Sacraments. Other basic ascetic content should be given in the moral course, such for instance as the diagnosis of the complex factors, subjective (bodily and

mental) and environmental (natural and social), that make for and against Catholic living, or as use of natural means (from, however, supernatural motives) for attaining virtue and avoiding sin. Our contemporary ascetic theology takes little — and many manuals, no — account of the vast increase in our knowledge of these factors and means which has accrued from the physiological, psychological and social sciences especially during the last half century, and which throws a flood of light on the « flesh » or the capital sins and the « world » or the occasions of sin as they operate in our actual present-day life, as well as on the natural means of overcoming the flesh and the world ¹. All this vast material awaits incorporation into our ascetic theology and ascetic religion-teaching. In incorporating it we, as ascetic theologians or as religious educators, have to do some selection and elimination, and further to back it with our own supernatural motivation, two tasks easily done ; but with these provisos, it can be and, where so incorporated, is already a most valuable addition to our rich ascetic tradition.

IV. SECOND SUB-PRINCIPLE OF CHOICE

So much for our first sub-principle of choice. A few brief remarks now in conclusion on the second sub-principle above given, namely, choose such additional special content as is needed by the particular group of students actually being taught.

The first task here is of course to discover what these particular needs and problems are. If a good deal of free discussion in class is encouraged, many of these particular needs and problems will be revealed. Others will appear from the various out-of-class contacts with the students. Alert interpretation of students' class or term papers if required or of their answers given in written and oral examinations will shed much light on their problems. Likewise, class discussion of current views and events that have important moral and religious aspects will usually bring certain of the problems to the surface.

A more systematic search can be made through either or both of the two following procedures.

At the beginning of, or from time to time during, a given half-year or whole-year religion course, the students may be asked to write down and turn in to the teacher — unsigned if they prefer,

1. Cf., e. g., W. HEALY, *The individual delinquent*, Boston (1915), 1922 ; C. BURT, *The young delinquent*, New-York, 1925.

as they usually do, — any question of a theoretic or practical nature bearing on the subject or subjects treated or about to be treated in the half-year or whole-year course or in given sections thereof. These questions are then classified and grouped in order, and are read out in a succeeding class period or periods, answered, and, if necessary, further discussed.

A second procedure is to ask the students about every month or every several weeks or oftener, at the end of each large segment of the whole half-year or whole-year course to write out their answers to the following or similar questions:

1. What new information have you gotten from the class treatment and discussion of this subject?
2. What mistaken impressions have been corrected?
3. What point or points have not been answered to your satisfaction?
4. What further question or questions have been raised in your mind?

The information being sought regarding the particular problems of the given class will appear chiefly in the answers to the third and fourth of the above questions.

No one of the foregoing informal and formal procedures suffices. All of them or combinations of several have to be resorted to. In all cases the teacher has to be as keenly sensitized as possible to his students' psychology and needs, and as intimately familiar as possible with their extra-curricular activities and interests.¹

SUMMARY

In conclusion let us summarize briefly what we have been trying to say. Owing to temporal and other limitations we cannot possibly treat in a four-year college religion course more than a fraction of what would theoretically be legitimate content in religion. We have to choose and to exclude. Such choice should chiefly be made

1. Some of the points dealt with in the preceding pages have been dealt with by the present writer more fully in the following articles and books: *The content of the advanced religion course*, Washington, 1924 (reprint in book form of articles in *Catholic educational review*, 1923); *Religion outlines for colleges*, 4 vols., rev. ed., Washington, 1935-41; *The preparation of teachers of religion*, Jour. of religious instruction, 1939, 10: 54-64; *Methods of presenting the doctrine of the Incarnation to high school students*, *ibid.*, 1940, 10: 502-7; *Catholic education and theology*, in R. Deferrari ed., *Vital problems of Catholic education in the United States*, Washington, 1939, 127-43.

in view of our primary objective in teaching religion, viz., under God's grace to help our students live Christ-like lives, to love God and their neighbor. This is the basic principle of choice. A first sub-principle that follows therefrom is : Choose for major emphasis the content that all Catholics need to live Catholic lives. Such content falls into eight categories : three major or primary ones, Moral, Dogma and « Worship », which provide the ideal, motives and means respectively of Catholic living ; five minor or secondary ones, Scripture, Church History, Apologetic, Ritual, and Ascetics. In view of their greater importance for Catholic living, about seventy-five per cent of time should be devoted to content drawn from the first three categories ; the remainder of the time, about twenty-five per cent, divided about equally among the other five. Under each of the eight categories certain practical suggestions for emphasis have been offered. The second sub-principle of choice is : Choose in addition, for minor but real emphasis, content needed by the particular given class being taught. Some simple formal and informal procedures for discovering these particular specific needs and problems have been suggested.

CONTENU DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX AU « COLLEGE »

Le cours de religion, inscrit au programme des quatre années de « College », dispose d'un total d'environ deux cent quarante heures. Impossible en ce temps réduit d'exposer toute la vérité religieuse. Nous sommes forcés de choisir et d'exclure.

Quels principes présideront à notre choix ? Voici le premier : l'enseignement religieux doit, avec le secours de la grâce, aider nos étudiants à vivre chrétiennement, à aimer Dieu et le prochain ; c'est son premier objectif. A celui-ci s'en ajoutent d'autres connexes : apprendre au jeune homme à exposer et défendre sa religion, le préparer à l'Action Catholique.

En analysant le principe fondamental, nous aboutissons à ces deux directives ou « sous-principes » : il faut enseigner ce dont *tout* étudiant a besoin pour vivre chrétiennement ; il faut de plus pourvoir, dans cette même perspective, aux nécessités *particulières* de *chaque* catégorie.

I. — Voyons d'abord les exigences *générales* de l'enseignement religieux.

Toute activité consciente requiert trois choses : la connaissance de l'idéal, le stimulant des motifs, la science des moyens indispensables à l'exécution. C'est dire que, dans l'éducation religieuse, les trois matières principales seront, à nos yeux : la morale qui décrit l'idéal de la vie chrétienne, le dogme qui nous apprend les motifs de tendre à ce but, le « culte » (entendu comme l'ensemble de la prière, de la messe et des sacrements). A ces trois branches réunies on réservera les trois quarts du temps prévu par l'horaire. On pour-

rait accorder à chacune d'elles le même nombre d'heures. Mieux vaudrait cependant faire à la morale la part plus large : la complexité de la vie moderne requiert un enseignement de la morale, plus complexe lui aussi ; la jeunesse — du moins, aux États-Unis — s'intéresse surtout à ces questions ; c'est aussi principalement dans ce domaine que l'apologétique doit aujourd'hui se montrer active.

Le reste du temps sera consacré à l'Écriture, à l'histoire ecclésiastique, à l'apologétique, à la liturgie (au sens restreint de : rituel), à l'ascèse.

Quelques réflexions sur chacune de ces disciplines.

Et tout d'abord sur la *morale*. Celle-ci concerne les *actes* et les *motifs*.

Nous enseignerons une *morale positive* sans, pour cela, omettre les précisions nécessaires touchant le péché. Nous insisterons sur les vertus, en premier lieu sur les vertus théologiques et nous parlerons des Béatitudes. (Une remarque, en passant, au sujet des vertus : il importe de bien choisir leurs noms ; un jeune homme ne désire nullement être appelé « pieux » ou « doux ».) On ne peut se contenter de parler de la justice et du décalogue ; il faut s'attarder à la charité et aux œuvres de bienfaisance et parcourir les divers domaines où le dévouement s'exerce. Ces précisions ne sont pas superflues ; elles montreront comment la religion doit se développer *dans* la vie quotidienne, et non pas en marge de celle-ci. Devant un auditoire de jeunes surtout, on aurait tort de ne pas présenter l'idéal chrétien dans sa beauté transcendante et dans ses exigences austères.

Quant aux *motifs*, il convient d'exposer ceux qui fondent l'amour imparfait. Mais il faut mettre davantage en lumière ceux qui suscitent l'amour parfait. Nous devons aider nos étudiants à vivre sur le plan de l'amour parfait.

Le cours de *dogme* nous permettra d'approfondir ces deux sortes de motifs. Ne nous contentons pas ici d'un exposé qui s'adresserait à l'intelligence seule. Dans l'étude et la méditation des dogmes, nos étudiants doivent trouver des motifs pour leur raison, un aliment pour leur cœur, un exemple entraînant pour leur activité.

Dans la vision catholique, il y a lieu d'insister sur deux vérités : la dignité de la personne et le caractère social de l'homme. En conséquence, la doctrine du Corps mystique apparaît aujourd'hui un objet privilégié.

Au sujet du *culte*, disons seulement qu'un enseignement théorique ne suffit pas ; des suggestions pratiques sont indispensables ; on les trouvera chez nos auteurs ascétiques et spirituels.

Un mot sur les *matières secondaires*. — On étudiera l'Écriture surtout pour mieux connaître la vie du Christ. On sera très bref au sujet des *rites*. En *apologétique*, les chapitres classiques (preuves de l'existence de Dieu, de l'historicité des évangiles) ne nous retiendront pas ; il faudra plutôt rencontrer les objections courantes sur certaines lois de l'Église... Dans les collèges catholiques, l'*histoire de l'Église* sera vue parallèlement à l'histoire profane. Les conseils *ascétiques* que nous donnerons doivent tenir compte des résultats de la psychologie et de la médecine.

II. — Le professeur de religion ne peut se désintéresser des nécessités *particulières* de son auditoire. Plusieurs moyens lui permettront de les découvrir.

La Formation Religieuse dans les Collèges Sainte-Marie

par Madeleine DANÉLOU,

Directrice du Collège Sainte-Marie (Neuilly) ¹

Les traits un peu particuliers de la formation religieuse dans nos collèges seront mieux compris si on se souvient du type d'enfants auquel nous nous adressons. Tous les enfants peuvent et doivent être atteints par le message du Christ, mais les apôtres ont à répondre à des besoins, à des appels très différents : ils doivent s'y adapter, et ne pas penser qu'une même méthode convient pour tous. Il ne s'agit pas ici d'une distinction sociale. C'est par les aptitudes intellectuelles surtout que les enfants diffèrent et c'est d'elles qu'il faut tenir compte dans les moyens choisis pour les former. En gros on peut distinguer trois classes. Les enfants *arriérés* auxquels conviennent les méthodes Decroly et Montessori, si bien faites pour capter leurs capacités si minimes d'attention et pour stimuler leurs facultés intellectuelles un peu lentes. Les enfants *moyens* auxquels il ne faut pas demander d'effort intellectuel intensif, créateur, qui ne tireront pas parti de certaines études comme celle des langues anciennes par exemple, ou des mathématiques, mais auxquels convient un programme d'enseignement primaire supérieur. Ils peuvent avoir d'ailleurs de grands dons de l'ordre artistique ou pratique ; les méthodes concrètes du scoutisme, qui font porter l'effort sur un autre terrain que le terrain intellectuel, qui charment l'imagination de l'enfant en même temps qu'elles lui imposent une discipline collective, leur conviennent admirablement. Enfin il y a des enfants

1. Au cours de ses études universitaires, Madame DANÉLOU saisit la nécessité d'assurer aux étudiantes catholiques une formation intellectuelle et religieuse qui leur permit d'aborder les études supérieures sans mettre en danger leur foi. En 1907, elle fonda l'*École normale libre*. L'expérience lui apprit qu'il fallait prendre l'œuvre de plus bas et créer, pour les jeunes filles, des collèges catholiques d'enseignement secondaire. Sous la direction du P. DE GRANDMAISON, elle réunit les Filles de S. François-Xavier et fonda les collèges Sainte-Marie. — Des ouvrages, hautement appréciés, ont étendu son influence : *Action et inspiration* (Beauchesne, 1938), *L'éducation selon l'esprit* (Plon, 1939), *Visage de la Famille* (Bloud et Gay, 1940), *Livre de Sagesse pour les filles de France* (ibid., 1943), *Madame de Maintenon éducatrice* (ibid., 1946). (Note de la rédaction).

qui appartiennent à l'*élite* intellectuelle. C'est à ceux-là que devraient être réservées des études plus poussées, plus personnelles, soit dans la ligne des humanités grecques et latines, soit dans celle des mathématiques. Ils profitent vraiment de ces disciplines, elles ne leur pèsent pas, ils prennent goût à un travail personnel et entrent dans les voies de l'esprit. Chose curieuse, on a peu réfléchi aux moyens d'éducation qui conviennent à ces enfants-là, peut-être avec l'idée qu'ils se forment tout seuls. Ce n'est pas exact. Beaucoup de dons restent inemployés, beaucoup d'êtres de valeur ne sont pas à leur place. On ne crée pas des dons là où ils ne sont pas, mais on peut les discerner et les développer, par une atmosphère appropriée. C'est ce que nous avons tenté de faire dans nos collèges, animées par le désir de christianiser profondément une élite de jeunes filles appelées par leur intelligence et leur culture à exercer une influence dans la société.

I. TRAITS GÉNÉRAUX DE LA FORMATION RELIGIEUSE

Les traits généraux de la formation religieuse de ces enfants peuvent se ramener à quatre.

Formation s'adressant à l'esprit.

D'abord c'est une formation qui s'adresse à l'esprit. Dans certains milieux on cherche à former le caractère par l'intermédiaire du corps, en utilisant par exemple les sports, en incarnant dans des gestes ou des rythmes les sentiments qu'on désire développer. On prend ainsi l'enfant du dehors, on lui fait *jouer* sa religion pour lui apprendre à la vivre. La pratique prend le pas sur la vie intérieure et la règle sur l'inspiration. Tout au contraire nous voulons former d'abord des convictions profondes, convaincues que c'est la pensée qui fait l'homme, que la qualité du jugement informe toutes les activités, que le christianisme est une lumière avant d'être une vie. D'où l'importance de la foi et des études religieuses qui la fondent. Il ne s'agit pas d'éprouver des émotions confuses et de les intellectualiser ensuite — c'est le modernisme cela — mais d'entrer dans un contact aussi intime que possible avec la Révélation, de s'ouvrir aux enseignements divins. Nous rappelons sans cesse à nos élèves la vraie notion de la foi. C'est une adhésion au Christ et à son message, il faut donc d'abord que celui-ci soit connu et compris. Ce qui importe là ce n'est pas tellement les préparations rationnelles puisque notre intelligence ne peut pénétrer le mystère de Dieu, ce n'est pas non plus l'apologétique qui nous porte sur un terrain de

discussion et de défense, mais une connaissance positive des richesses de la Révélation, l'ouverture et la soumission d'esprit à Celui qui est la lumière du monde — l'Évangile au cœur de nos pensées pour être au cœur de nos vies.

Religion personnelle.

Nous désirons que la religion de nos enfants ait un caractère très personnel. Il y a une religion collective et d'une certaine façon toute religion est collective puisque nous appartenons à l'Église, que notre salut est lié à celui de nos frères, que le Paradis lui-même est une cité harmonieuse. Mais c'est une cité des âmes, et sa beauté est faite de la pureté et de l'éclat de chacune de celles qui la composent. Les cérémonies du culte qui symbolisent ce Paradis ont, plus profondément qu'une beauté visible, une beauté spirituelle et cachée, qui tient au mystère qui est célébré et aux dispositions intérieures de ceux qui y participent. Nous mettons l'accent sur ce sens spirituel. Nous ne multiplions pas les offices, mais nous voudrions que chacun ait sa pleine efficacité par la compréhension et le recueillement des enfants qui y assistent. Nous essayons avant tout de leur apprendre à *prier*, à s'entretenir personnellement avec Notre-Seigneur ; nous voudrions qu'elles emportent du collège le germe d'une vie intérieure indépendante du cadre dans lequel elles se trouveront, des secours spirituels qu'elles recevront. Nous savons qu'elles vivront dans un monde laïcisé, traversé de mille courants étrangers et souvent hostiles au christianisme ; il faut qu'elles deviennent autonomes intérieurement et spirituellement. Nous évitons donc le mécanisme, les prières récitées machinalement. Pour cela nous varions les prières du soir et du matin, plus exactement nous ajoutons aux prières fondamentales qui restent le Pater et l'Ave Maria pieusement dits, des prières d'offrande de la journée, d'intercession, d'action de grâces adaptées aux temps liturgiques, aux besoins des enfants suivant le mouvement de l'Esprit Saint. Chose curieuse dans un milieu où tout le monde apprend le latin, on prie toujours en français afin d'assurer la pleine intelligence et la saveur du texte. Nous évitons en ce qui touche les exercices spirituels non obligatoires toute contrainte et même suggestion appuyée. Nos enfants n'adhèrent — pendant qu'elles sont au collège — à aucun groupement, même la Croisade Eucharistique. Chez les grandes, les enfants de Marie ne forment pas une véritable congrégation. On réunit seulement les jeunes filles qui désirent une formation spirituelle plus poussée, afin de développer leur vie intérieure. Leur médaille est le symbole d'une grande dévotion à la sainte Vierge, exemple et maîtresse de cette vie intérieure :

elles ne la portent pas visiblement. Tout cela fait une atmosphère un peu dépouillée mais très pure, une religion *dont tout l'essentiel peut être conservé et approfondi* dans d'autres milieux, tout au long d'une vie, parce que fondée sur un rapport personnel de foi et d'amour avec Notre-Seigneur.

Les messes auxquelles chaque division assiste une ou deux fois par semaine sont organisées différemment selon l'âge des enfants. Nous avons cru remarquer que les messes dialoguées sont vite mécaniques. Pour les plus jeunes on les aide à suivre le saint sacrifice de près par un bref rappel ou la lecture en français de quelques fragments de l'office, pas toujours les mêmes : le Kyrie, le Gloria, l'Agnus Dei, les prières avant la communion. Les grandes suivent la messe dans leur paroissien. On chante avec recueillement un cantique français qui a été expliqué d'avance, dont les paroles et la musique sont choisies avec soin, dans le seul but d'en faire une vraie prière — ou bien un des hymnes liturgiques du temps. Après la communion on lit tout haut une petite méditation ou une belle prière, souvent tirée de l'Imitation de Jésus-Christ. Prier ainsi à haute voix devant les enfants, avec une grande dévotion est une chose très propre à former en elles le sens de la prière. N'est-ce pas là ce que Notre-Seigneur lui-même a fait devant ses apôtres au jour de la Cène, nous révélant avec quel respect, quelle confiance, quel abandon il faut s'adresser à la Bonté infinie de Dieu. S'entretenir habituellement avec Dieu, chanter intérieurement ses louanges, gémir devant lui de ses fautes, appeler sa grâce et sa présence avec une confiance toujours renouvelée, c'est la trame de la vie intérieure d'un chrétien. Tout est gagné si une enfant acquiert au Collège le sens de ce qu'est une vraie prière et l'habitude de chercher en Dieu sa lumière, sa force et sa joie la plus pure.

Religion intérieure.

« Plus de dévotion que de dévotions » disait le Père de Grandmaison. C'est la ligne d'une religion *intérieure*. L'idéal est de former les enfants au sens du sacré, à l'esprit d'adoration. Sous couleur de mettre les choses religieuses à leur portée on tend quelquefois à les rendre trop familières. Des récits, des images mêlent l'Enfant Jésus et les anges à leurs jeux ; ceci développe une certaine puérité que nous désirons éviter. Que dire de ceux qui traitent Notre-Seigneur en camarade, l'appellent « le grand copain » ou encore enseignent que l'épanouissement de la nature est une voie privilégiée d'accès au divin. Hélas, on s'arrête en chemin. Les choses de Dieu doivent être présentées comme mystérieuses, graves et saintes,

inspirant un immense respect, en même temps qu'elles exercent une attirance d'une qualité unique. C'est peut-être le contact avec des âmes vraiment *religieuses* au sens fort du mot qui révèle le mieux aux enfants cette attitude fondamentale. Le danger du jansénisme n'existe pas pour cette génération, c'est le sens du respect qui lui manque, et il est le vrai climat de l'amour.

Amour effectif.

« L'amour de Dieu, disait sainte Thérèse, n'est pas dans les larmes, les goûts ni les tendresses. Aimer Dieu, c'est le servir dans la justice, la force et l'humilité. » Aussi l'amour de Notre-Seigneur ne doit pas être présenté comme source d'émotions et de jouissance, mais comme principe de purification morale et de dévouement aux intérêts du Royaume de Dieu. Il est difficile à tout âge de faire passer sa religion dans sa vie ; il importe d'autant plus d'orienter dans ce sens l'enfant chrétien, de lui faire goûter l'effort pour dominer sa vie instinctive, mortifier ses passions, exercer la charité à ses dépens, comme la voie qui mène à Dieu — comme ce peu que nous pouvons et devons faire pour aller au-devant de l'Époux, mais cela librement et par amour. Il faut éviter à la fois l'écueil du volontarisme qui croit tout atteindre par un héroïsme naturel, et celui d'une excessive passivité. Tout vient de Dieu dans l'ordre de la vie intérieure, elle est l'œuvre de l'Esprit Saint, mais il nous appartient d'ôter les obstacles, de nous rendre capables de percevoir l'enseignement divin, les mouvements de l'Esprit. Là se résume semble-t-il l'éducation religieuse — ensuite il faut laisser, selon la belle parole de saint Ignace, le Créateur avec sa créature. Que tout en ce domaine sacré soit vrai, pur, évangélique.

II. PRÉCISIONS SUR LE PROGRAMME

Je donnerai maintenant quelques précisions sur le programme des études religieuses au Collège et l'esprit dans lequel elles sont poursuivies.

Pour les *petites*, ce programme n'a rien d'original. La première communion privée se fait en Neuvième, c'est-à-dire vers 8 ans. Nous avons reporté la Communion solennelle en Sixième, c'est-à-dire à 11 ans. Mais la lettre du catéchisme est apprise et expliquée surtout dans les classes de Huitième et de Septième ; après cela en Sixième et en Cinquième on reprend l'étude du dogme mais rattaché directement à l'Évangile en partant des enseignements de Notre-Seigneur. En même temps on étudie l'histoire du peuple hébreu en Sixième et la vie de Notre-Seigneur en Cinquième.

La *Quatrième* est une année de transition ; on laisse de côté le dogme ; une des heures d'enseignement religieux est consacrée à l'étude des *Actes des Apôtres*, qui fait suite à la vie de Notre-Seigneur et amorce l'histoire de l'Église, et une autre à la liturgie. Ces matières intéressent beaucoup les enfants de cet âge, 13 à 14 ans. En France nous avons une vraie difficulté pour les initier aux offices des grandes fêtes. Les enfants ne viennent pas au Collège le dimanche ; elles sont en vacances à Noël, à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint. Elles y assistent donc rarement à des grand' messes. Nous tâchons d'y suppléer en emmenant les grandes par groupes à des offices bénédictins, quelquefois même à Solesmes pendant la semaine sainte. Elles réalisent alors ce qu'est un office parfait, tel qu'il ne peut être célébré d'ailleurs que par des moines entraînés aux rubriques et au chant grégorien.

Dans les *grandes classes* on reprend parallèlement l'enseignement du dogme et celui de l'histoire de l'Église. Faute d'avoir trouvé des livres qui nous conviennent parfaitement, nous avons été amenées à en composer nous-mêmes. Utilisés déjà en manuscrits depuis plusieurs années, ils vont pouvoir être édités maintenant.

Le plan général du livre de *dogme* est de montrer l'amour de Dieu pour les hommes créés, sauvés, béatifiés par une bonté infinie. Chaque chapitre du livre de dogme comprend un exposé bref et substantiel, mais bien rédigé et nourri de textes de l'Écriture, ce n'est pas un résumé. Cet exposé sert de thème au développement du professeur et en fixe les grandes lignes dans la mémoire des élèves. Il est suivi de quelques beaux textes destinés à être lus et médités, empruntés soit aux Pères, soit à des théologiens anciens ou modernes, ou à de grands écrivains tels que Pascal, Claudel. Je crois que la meilleure façon de rendre cette méthode sensible est de citer un des chapitres avec les lectures qui l'accompagnent. On le lira à la suite de cet exposé.

Pour l'*histoire de l'Église*, nous insistons sur l'histoire spirituelle, les saints et leur influence, tout en les situant naturellement dans le cadre de l'histoire profane qu'on étudie la même année et de l'histoire extérieure de l'Église. Par exemple, voici la table des matières du livre sur le XVII^e siècle :

Introduction. — Comment Dieu a remédié aux maux et besoins de l'Église en suscitant de grands saints qui sont tous des apôtres.

Chapitre I — *L'apôtre des temps modernes.*

S. Ignace et la Compagnie de Jésus.

(B^x Pierre Le Fèvre — S. Pierre Canisius — S. François de Borgia).

Chapitre II — *Une apôtre dans le cloître.*

Sainte Thérèse et la réforme du Carmel.

(S. Jean de la Croix — M^{me} Acarie)

Chapitre III — *L'apôtre des gens du monde.*

S. François de Sales et l'Introduction à la vie dévote.

(Sainte Jeanne de Chantal)

Chapitre IV — *L'apôtre du peuple.*

S. Vincent de Paul et 1) les missions populaires (Lazaristes)

2) les œuvres de charité (Filles de la Charité)

Le P. Eudes et les autres missionnaires.

Chapitre V — *Les apôtres du clergé.*

S. Vincent de Paul — L'Oratoire (S. Philippe de Néri — Bérulle)

S. Sulpice (M. Olier).

Chapitre VI. — *Les apôtres des missions lointaines.*

XVI^e s. S. François-Xavier.

XVII^e s. Marie de l'Incarnation et les Jésuites du Canada.

Les Jésuites aux Indes et en Chine.

Les Missions étrangères.

Chapitre VII — *Les apôtres de la jeunesse.*

Ursulines — Frères des Écoles chrétiennes.

En classe de *Philosophie*, on explique les épîtres de saint Paul, en donnant aux élèves des travaux personnels à faire sur la théologie et la spiritualité paulinienne et on étudie quelques grandes questions touchant l'histoire de l'Église au XIX^e siècle : le libéralisme, le modernisme, l'Église et les questions sociales, sous forme de cercles.

APPENDICE

UN CHAPITRE DU LIVRE DE DOGME

LA SAINTETÉ DE DIEU

La Toute-Puissance de Dieu est inséparable du bien ; elle s'identifie à lui ; c'est pourquoi celui qui est la grandeur infinie est aussi la sainteté infinie. L'Écriture l'appelle le « Saint d'Israël » et, dans le Nouveau Testament, l'Esprit de Dieu est invoqué sous le nom d'Esprit Saint. Le cantique des élus du ciel n'est que la louange éternelle de cette sainteté « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; tout l'univers est rempli de sa gloire. » (Is. VI, 3). Et c'est aussi l'hymne des fidèles de la terre qui le chantent en union avec tous les esprits bienheureux au moment où Dieu va descendre sur l'autel.

I. LES PRINCIPAUX ASPECTS DE LA SAINTETÉ DE DIEU

Être saint, c'est être d'une *pureté* absolue par rapport au mal, n'être souillé d'aucune tache, d'aucune imperfection, d'aucune ombre d'iniquité. Mais ce n'est là que l'aspect négatif de la sainteté.

Être saint, c'est aussi être revêtu d'une dignité incomparable, consacré par une perfection infinie. Ce que les hommes appellent vertu, ce qui leur attire l'admiration et l'amour n'est qu'un faible reflet de la sainteté divine qui est *vérité, justice, lumière, béatitude*.

La sainteté de Dieu est pureté.

La pureté de Dieu est absolue. — La sainte Écriture compare la pureté de Dieu à un métal précieux où ne subsiste aucune scorie, aucun alliage étranger :

« Les paroles de Yahweh sont des paroles pures, un argent fondu dans un creuset sur la terre, sept fois purifié. » (Ps. XII, 7).

Rien ne peut se comparer à la pureté de Dieu car toute créature est imparfaite devant lui. « La lune même est sans clarté, les étoiles ne sont pas pures à ses yeux. » (Job. XXV, 5).

« Voici que Dieu ne se fie pas même à ses saints, et les cieux ne sont pas purs devant lui. » (Job. XV, 15).

« L'homme sera-t-il juste vis-à-vis de Dieu ? Un mortel sera-t-il pur vis-à-vis de son créateur ? Voici qu'il ne se fie pas à ses serviteurs, et qu'il découvre des fautes dans ses anges. » (Job. IV, 17, 18). « Toutes nos justices sont paille à un vêtement souillé. » (Is. LXIV, 5).

Rien d'impur ne peut approcher de Dieu, car Dieu hait toute œuvre mauvaise et tous les artisans d'iniquité. (Ps. V, 5). Il rejette le pécheur loin de sa face.

« Vos iniquités ont mis une séparation entre vous et votre Dieu, vos péchés lui ont fait cacher sa face, pour qu'il ne vous entende pas. » (Is. LIX, 2).

« Il n'entrera rien de souillé dans la Jérusalem céleste. » (Apoc. XXI, 27) Le Christ au jour du jugement repoussera ceux qui ont fait le mal : « Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. » (Matth. VII, 23).

La sainteté de Dieu est vérité.

« Dieu est vrai » (Rom. III, 4) et « Toutes ses œuvres sont vérité. » (Daniel III, 27).

« Sa parole ne sera jamais révoquée. » (Is. XLV, 23).

Il est immuablement attaché à ce qui est, à toute réalité essentielle, or il n'y a pas d'autre réalité que Dieu et ce qui est voulu par Dieu. En dehors de Dieu tout est vanité et mensonge. Dieu réprouve toute hypocrisie, tout faux-semblant, tout désaccord entre la pensée intime et son expression :

« Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi. » (Is. XXIX, 13). C'est la droiture de l'âme qui lui plaît.

Les hommes se laissent séduire par les apparences, les reflets des choses. Ils sont sensibles à la flatterie et aux marques d'honneur. Au contraire, Dieu n'est point touché par de vaines offrandes : « Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? dit Yahweh, je suis rassasié des holocaustes de bœufs et de la graisse des veaux ; je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs. Ne continuez pas de m'apporter de vaines oblations ; l'encens m'est en abomination ; lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos actions de devant mes yeux. » (Is. I, 11-17).

Dieu est la vérité à laquelle nous devons croire. Il nous a envoyé son Fils pour lui rendre témoignage : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. » (Jean XVIII, 37). « Je suis la voie, la vérité et la vie. » (Jean XIV, 6). Aussi tous les messages du Fils de Dieu commencent-ils par ces mots : « En vérité, je vous le dis... »

Dieu est la vérité dans laquelle nous sommes sanctifiés et vivifiés. « La vie éternelle est de te connaître, toi le seul vrai Dieu. » La suprême prière de Notre-Seigneur demande pour nous cette grâce : « Sanctifiez-les dans la vérité : votre parole est la vérité. » (Jean XVII, 18).

Il faut vivre de la vérité pour être accordé avec Dieu : « Quiconque est de la vérité écoute ma voix » dit Jésus à Pilate. (Jean XVII, 38). « Qui montera à la montagne de Yahweh ? qui se tiendra dans son lieu saint ? Celui qui ne livre pas son âme au mensonge et qui ne jure pas pour tromper. » (Ps. XXIV, 3-4).

La sainteté de Dieu est justice.

La justice est la rectitude parfaite des actes qui accompagne la droiture parfaite des intentions. La justice est la vérité agissante. Les justes sont ceux qui vivent selon la loi du bien, selon les règles de la sagesse.

Dieu est souverainement juste parce qu'il est le bien par essence, qu'il agit toujours conformément à sa sagesse qui est la loi de toute création. Son royaume est un royaume de justice. « La justice et l'équité sont le fondement de son trône. » (Ps. LXXXIX, 15). « Toutes ses œuvres s'accomplissent dans la fidélité. Il aime la justice et la droiture : la terre est remplie de la bonté de Yahweh. » (Ps. XXXIII, 4, 5).

Dieu établit la justice par ses commandements, il la sauvegarde par l'équité de ses sanctions, châtiant les méchants et récompensant les bons. « Il rend à l'homme selon ses œuvres, il rétribue chacun selon ses voies. » (Job. XXXIV, 11). Il est le Juste « qui ne fait pas acception de la personne des grands, qui ne regarde pas le riche plus que le pauvre parce que tous sont l'ouvrage de ses mains. » (Job. XXXIV, 19).

Seuls les justes ont accès dans son Royaume : « Qui demeurera dans ta tente, qui demeurera sur ta montagne sainte ? Celui qui marche dans l'innocence, qui pratique la justice et qui a la vérité dans son cœur. » (Ps. XV, 1, 2). « Celui qui marche dans la justice et qui parle avec droiture, qui rejette les gains extorqués, qui secoue ses mains pour ne pas prendre de présent, qui ferme son oreille aux propos sanguinaires et se voile les yeux pour ne pas voir le mal : celui-là habitera dans des lieux élevés... » (Is. XXXIII, 15).

La sainteté de Dieu est lumière.

C'est le premier message de l'Évangile et des Épîtres de saint Jean : « Le message que Dieu nous a fait entendre et que nous vous annonçons à notre tour, c'est que Dieu est lumière et qu'il n'y a point en lui de ténèbres. » (I Jean I, 5).

L'éclat de la sainteté de Dieu donne à ses perfections une souveraine beauté et on peut lui appliquer les paroles de la sainte Écriture sur la Sagesse : « Elle est le resplendissement de la lumière éternelle ; elle est plus belle que le soleil et que l'arrangement harmonieux des étoiles. » (Sagesse VII, 29).

Quand Notre-Seigneur voulut apparaître à ses apôtres dans la gloire de la sainteté divine, il fut transfiguré devant eux : « Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. » (Matth. XVII, 2, 3).

La sainteté de Dieu est si resplendissante de clarté que les anges même ne peuvent en soutenir la vue. C'est le sens de la vision d'Isaïe où devant le trône de Dieu les séraphins se couvrent la face de leurs ailes. (Is. VI, 1, 3).

Cette lumière de sainteté brille éternellement sur la Jérusalem céleste. « La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est son flambeau. » (Apoc. I, 15, 16).

Dieu a permis que nous participions à cette lumière. Elle est venue dans le monde pour nous arracher aux ombres de la mort. Jésus nous dit : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres mais il aura la lumière de la vie. » (Jean, VIII, 12).

La sainteté de Dieu est béatitude.

Le fruit de la justice est paix, repos, sécurité éternelle. « Et le produit de la justice sera la paix, et le fruit de la justice le repos et la sécurité pour jamais. » (Is. XXXII, 17).

« Je serai ravi d'allégresse en Yahweh, et mon cœur se réjouira en mon Dieu parce qu'il m'a revêtu des vêtements du salut et m'a couvert du manteau de la justice. » (Is. LXI, 10).

La complaisance infinie que Dieu goûte dans ses perfections le comble de béatitude et il appelle ses élus à jouir du même bonheur. « Tu me feras connaître le sentier de la vie ; il y a plénitude de joie devant ta face ; des délices éternelles dans ta droite. » (Ps. XVI, 9-11). « Heureux celui que tu choisis et que tu rapproches de toi pour qu'il habite dans tes parvis. » (Ps. LXV, 5). « Heureux tous ceux qui t'aiment et qui se réjouissent de ta paix. » (Tob. XIII, 9).

II. ATTITUDE DE L'ÂME DEVANT LA SAINTETÉ DE DIEU

Sentiment de notre indignité.

La révélation de la sainteté de Dieu ramène l'homme à une vraie connaissance de lui-même, « être abominable et pervers, qui boit l'iniquité comme de l'eau. » (Job. XV, 15).

Les âmes les plus pures ont reculé d'effroi quand la Majesté infiniment sacrée de Dieu s'est découverte à elles. Isaïe s'écrie : « Malheur à moi, je suis perdu car je suis un homme aux lèvres souillées et mes yeux ont vu le Roi, Yahweh des armées. » (Is. VI, 5).

Et Pierre : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » (Luc V, 8).

Le désir de purification.

L'âme désire se configurer à celui qu'elle aime pour demeurer en sa présence et participer au rayonnement de sa gloire. Dieu lui-même l'attire à l'imitation de ses perfections : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth. V, 43-48). « Comme des enfants obéissants, ne vous conformez plus aux convoitises que vous suiviez autrefois au temps de votre ignorance, mais à l'imitation du Saint qui vous a appelés, vous-mêmes soyez aussi saints dans toute votre conduite, car il est écrit : « Soyez saints parce que je suis saint. » (Pierre I, 14-16).

La louange et l'amour.

La sainteté rend Dieu infiniment aimable et désirable. La Toute-Puissance contraint et fléchit la volonté des créatures, la sainteté l'attire, l'incline vers elle et la fixe dans l'adoration et la louange : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction... A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. » (Apoc. V, 12-13).

Ainsi la crainte devient révérence, l'admiration complaisance et la soumission une libre offrande de l'amour.

Cette imitation n'est pas extérieure et formelle. La sainteté de Dieu est une sainteté qui se communique. A Dieu seul appartient de purifier, d'éclairer et de béatifier les âmes. Par sa grâce nous participons à sa propre vie. Aussi toute prière se résume-t-elle finalement en un appel à la sainteté, la prière des fidèles de l'Ancien Testament comme celle des disciples de Notre-Seigneur : « Lave-moi et je serai plus blanc que la neige. Détourne ta face de mes péchés, efface toutes mes iniquités. O Dieu, crée en moi un cœur pur ... ne me retire pas ton Esprit Saint. Rends-moi la joie de ton salut. » (Ps. LI, 9-14).

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ... Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. » (Matth. VI, 9-13).

LECTURES

LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU

Qu'ils sont inépuisables les trésors de la puissance céleste ! Comment le cœur de l'homme pourrait-il les embrasser, comment son esprit pourrait-il

comprendre celui qui porte la terre dans ses mains ? Qui nous donnera la mesure de sa droite, qui peut connaître le doigt de Dieu ? Qui connaîtra sa main, cette main qui mesure l'incommensurable, qui mesure l'infinité des cieux, qui serre entre ses doigts la terre avec ses abîmes ; cette main qui peut contenir la longueur, la largeur, la profondeur, la hauteur de ce qui frappe la vue, l'oreille ou l'intelligence, et de tout ce qui est invisible ? C'est pour cela que Dieu « est au-dessus de toutes les principautés, de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations, de tout ce qui a reçu un nom » ; au-dessus de tout ce qui a été fait, de tout ce qui a été créé. C'est lui qui remplit les cieux, qui sonde les abîmes, qui habite dans chacun de nous. « Penses-tu que je sois Dieu de près, dit le Seigneur, et que je ne sois plus Dieu de loin ? Si un homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas ? » Sa main saisit tout : c'est elle qui suspend les flambeaux des cieux, qui éclaire les choses qui sont au-dessous du soleil ; qui scrute les cœurs et les reins, qui est présent aux lieux les plus secrets et les plus cachés, qui nous nourrit et nous conserve.

(S. Irénée)

DIEU EST PURETÉ

Un jour, je me trouvais dans un grand recueillement intérieur et étant en moi-même toute hors de moi-même, il me fut montré que Dieu était comme une grande mer ; et que, comme la mer ne souffre rien d'impur, mais qu'elle le jette hors de soi-même, ainsi cette grande mer de pureté qui est Dieu ne voulait rien que de pur, rejetant hors de lui tout ce qui ressent la mort et l'impureté. Il m'instruisait par là qu'il voulait de moi une grande pureté de cœur : ce qui me donna une si grande délicatesse intérieure que le moindre atome d'imperfection me semblait impurité et mettre un entre-deux entre ce Dieu de pureté et mon âme. Je ne voulais autre chose que d'être abîmée dans cette grande mer de pureté, de crainte d'amasser des souillures qui me rendissent indigne d'être tout à ce Dieu qui voulait de moi une si grande pureté. Cela était si fort imprimé dans mon âme que je ne faisais que dire : O Pureté ! O Pureté ! cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté ! Quoique je fisse la cuisine, que le tracas du ménage fût grand, que j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs grossiers et mal instruits et que j'eusse le soin de tout le négoce de mon frère, tout cela ne me pouvait distraire, et il me semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi. J'y étais toute submergée et je perdais de vue toute autre chose.

(Marie de l'Incarnation, Relation de 1633)

L'INFINIE PERFECTION DE DIEU

Ex Ipso, et per Ipsum, et in Ipso sunt omnia.

I. — Ex Ipso. Je vous adore, ô mon Dieu, comme l'origine et la source de tout ce qui est au monde. Il fut un temps où rien n'existait que Vous. Ce fut ainsi toute une éternité. Vous seul n'avez pas eu de commencement. Vous seul avez toujours existé sans commencement. Vous avez nécessairement existé

toute une éternité par Vous-même, ayant en Vous toutes les perfections contenues dans la Divinité. Seul en existence, Vous étiez à Vous-même un univers, un abîme infini de tout ce qui est admirable et grand, saint et beau ; un trésor de tous les attributs infinis dans leur simple unité. Vous étiez ainsi infiniment un dans votre infinie variété. Mon Dieu, cette seule pensée dépasse une nature créée, elle dépasse surtout la mienne. Je ne puis y atteindre, je ne puis que prononcer les mots et dire : « Je crois », sans comprendre. Mais ceci, je puis le faire. Je puis Vous adorer, ô mon grand Dieu, mon bon Dieu, comme la source unique de toute perfection, et je le fais, et, avec votre grâce, je le ferai toujours.

2. — *Per Ipsum. Et quand d'autres êtres commencèrent à exister, ils vécurent par Vous. Ce ne fut pas par eux-mêmes qu'ils eurent un commencement. Ils ne vinrent à l'existence que par votre volonté déterminée, par votre éternel dessein, par votre seule opération. Tous les êtres viennent entièrement de Vous. De toute éternité, dans le profond océan de votre béatitude, Vous avez prédestiné chacune des choses qui parut à son heure. Pas une substance, si insignifiante soit-elle, qui ne soit votre œuvre, et qui ne concorde avec vos desseins. Plus encore, pas une âme ne vient à l'existence autrement que par votre acte formel et par votre ordre. Vous voyez, vous avez vu de toute éternité chacune de vos créatures individuellement. Vous m'avez vu, ô mon Dieu, de toute éternité. Vous voyez distinctement et Vous avez toujours vu si je dois être sauvé ou perdu ; à travers les siècles, Vous voyez l'histoire de ma vie se continuer dans le ciel ou dans l'enfer. O redoutable pensée ! Mon Dieu, rendez-moi capable de la soutenir, de peur que l'idée de ce que vous êtes ne me confonde entièrement, et daignez me conduire vers mon salut éternel.*

3. — *In Ipso. Et je crois et je sais de plus que toutes choses vivent en vous. Tout ce qu'il y a d'être, de vie, d'excellence, de jouissance, de bonheur dans toute la création est, en sa substance, simplement et absolument vôtre. C'est en plongeant dans l'océan de vos infinies perfections que tous les êtres possèdent ce qu'ils ont de bon. Toute la beauté, toute la majesté du monde visible est un reflet ou une ombre de Vous-même, ou l'opération et la manifestation dans un milieu créé de l'un ou l'autre de vos attributs. Tout ce qui est admirable dans le talent ou dans le génie n'est qu'une infime réflexion du plus lointain rayonnement de l'Intelligence éternelle. Quelque bien que nous fassions, c'est non seulement avec votre aide, mais après tout, ce bien est à peine une imitation de la sainteté qui est en Vous dans sa plénitude. O mon Dieu, Vous verrai-je un jour ? Quel spectacle pourrait se comparer à ce grand spectacle ? Verrai-je la source de cette grâce qui m'éclaire, me fortifie et me console ? Puisque je suis venu de Vous, que je suis fait par Vous, que je vis en Vous, puissé-je, ô mon Dieu, retourner enfin à Vous, pour être avec Vous à jamais !*

(Newman, *Méditations et prières*, éd. Gabalda, p. 277-279).

DIEU SEUL EST BON

Cette vérité est contenue dans ces mots de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jeune homme qui l'interrogeait sur le sens de sa vie, et la façon de la rendre excellente, parfaite, méritoire de la vie éternelle : « Un seul est bon, Dieu. » (Mc X, 18)

Dieu est en effet la bonté première, Bonitas fontalis. Toute bonté qui se présente à nous sur terre comme agréable et délectable, est fluente, passagère, coulante... Elle suppose une source, de laquelle elle dépend absolument. Elle n'a pas en elle cette souveraine perfection qui suit nécessairement la possession première, totale, indépendante de l'Être. Cette source de biens, vers laquelle tous les biens mêlés, en puissance et en mélange, nous orientent et qu'ils postulent impérieusement, c'est : Dieu seul est bon.

Dieu est aussi la bonté dernière, Bonitas finalis. Il est l'Ω comme il est l'A. Toute activité, tout désir, toute espérance, tout besoin qui nous sollicite nous renvoie à un bien ultérieur, non possédé, réel — puisque notre motion est réelle : un soleil idéal, imaginaire ne peut expliquer une marée réelle — qui nous sollicite, nous attire, nous meut. Ce bien ultime, suprême, vers lequel soupirent et sont en marche toutes les activités impuissantes à se suffire, à se rassasier, à se fixer, capable de les expliquer toutes, de les satisfaire toutes, de les béatifier, c'est la Bonté finale, c'est Dieu : un seul est bon, Dieu.

Dieu qui a eu le premier mot aura le dernier. A qui perd tout (le reste) Dieu reste encore. Que reste-t-il à qui perd Dieu ? « Eum perdere perire est. » Dieu suffit, Dieu seul suffit. « Quid tibi sufficere potest si tibi non sufficit Deus ? » (S. Augustin, Sermo LIII, 6)

Dieu est la Bonté première, Bonitas fontalis. L'eau d'une rivière est bonne quand elle court sur le sable, entre les aulnes. Elle rafraîchit, elle lave, elle féconde, elle égaie le paysage et chante même, à sa façon. Mais coupez-la de sa source, elle stagne, elle se corrompt, elle s'empoisonne, elle se résorbe peu à peu, principe de mort et de paludisme pour tous les environs. Ainsi de tout bien humain, naturel, coupé de Dieu. Aimons donc Dieu dans ces biens. Si donc ils nous semblent bons et doux, délectables, aimons Dieu qui est infiniment meilleur.

Dieu est aussi la Bonté ultime, Bonitas finalis. Tout ce qui mérite mon désir, mes attraits, mes passions, beauté, harmonie, calme, puissance, tout ce que je veux, appelle, recherche, ne se trouve dans les objets qui l'incarnent pour moi que d'une façon finie, déficiente, seconde, et mêlée à tant de misère, d'indigence et souvent de corruption ! Pour avoir le plaisir, je dois l'acheter bien cher, et, souvent à un prix excessif, au prix de la paix et de la pureté de ma conscience en me jetant hors de ma voie, en tournant le dos au Bien Suprême. Tout ce qui m'attire dans ces créatures se trouve en Dieu d'une façon toute pure, sainte, parfaite, sans mélange, sans limite, sans crainte d'excès ou d'erreur. Quel marché excellent je fais donc en vendant tout pour acheter le champ où est caché ce trésor infini ! Infini !...

O Seigneur, faites-moi goûter ce que signifient ces mots : trésor infini. Faites-moi goûter votre souveraine bonté. Oui, vous êtes le seul Bon. Oui, tout bien vient de vous. Oui, vous êtes meilleur que tous vos biens.

(P. de Grandmaison, *Écrits Spirituels III*, p. 162-168)

PRIÈRE DU PÈRE AVRILLON

Être suprême de mon Dieu, vivez en moi.
Unité de mon Dieu, détachez-moi.
Vérité de mon Dieu, instruisez-moi.
Bonté de mon Dieu, pardonnez-moi.
Vie de mon Dieu, animez-moi.
Infinité de mon Dieu, pénétrez-moi.
Gloire de mon Dieu, réglez en moi.
Grandeur de mon Dieu, humiliez-moi.
Sainteté de mon Dieu, sanctifiez-moi.
Éternité de mon Dieu, donnez-vous à moi.
Immensité de mon Dieu, remplissez-moi.
Beauté de mon Dieu, attirez-moi.
Spiritualité de mon Dieu, élevez-moi.
Pureté de mon Dieu, purifiez-moi.
Solitude de mon Dieu, séparez-moi.
Droiture de mon Dieu, rectifiez-moi.
Sagesse de mon Dieu, conduisez-moi.
Science de mon Dieu, éclairez-moi.
Autorité de mon Dieu, soumettez-moi.
Immutabilité de mon Dieu, fixez-moi.
Amour de mon Dieu, consacrez-moi.
Plénitude de mon Dieu, répandez-vous en moi.
Libéralité de mon Dieu, comblez-moi.
Force de mon Dieu, soutenez-moi.
Douceur de mon Dieu, pacifiez-moi.
Providence de mon Dieu, gouvernez-moi.
Justice de mon Dieu, épargnez-moi.
Miséricorde de mon Dieu, sauvez-moi.
Fidélité de mon Dieu, couronnez-moi.
Patience de mon Dieu, attendez-moi.

RELIGIOUS TRAINING IN ST. MARY'S COLLEGES

Children differ from one another according to their *mental ability*. This has to be taken into consideration in the choice of the ways and means used for their formation. On the whole, children may be classed in three categories: *backward* children, *average* children and an intellectual *elite*. We cannot obviously create talent, but with discernment we can discover it where it is latent, and develop it in a suitable atmosphere. This is what we have tried to accomplish in our colleges, urged on by the desire to form an elite of deeply Christian young girls who by their intelligence and culture are destined to hold an influential position in life.

The audience to which we speak must be borne in mind if the reader

wishes to understand certain features of our religious training. Our training may be classified under four headings :

1) First of all it is a formation that appeals to the *mind*. We wish particularly to form deep-rooted convictions, convinced as we are that it is « thought that makes the man », the quality of judgment that guides all the acts, and that Christianity, before being a life, is a light : hence the importance of faith and of religious studies on which it is based. What behoves is not so much the rational preparation, nor the apologetics, but a definite knowledge of the copiousness of Revelation. The Gospel to be the heart of our life must first be the centre of our thoughts.

2) It is our aim to give a *deeply personal* character to the religion of our children. That our religion is collective, and in certain ways all religions are collective, is naturally concluded from the fact that we belong to the Church, that our Salvation is bound up with that of our brethren and that Paradise itself is a harmonious city. But it is a city of souls, its beauty being derived from the purity and brightness of each of those who form it. The ceremonies of worship which are the symbol of this Paradise have a spiritual and hidden beauty which adheres to the mystery being celebrated, and to the interior dispositions of those who participate in it. This beauty has a much deeper sense than their visible beauty. In our training we lay stress on this spiritual meaning. We do not multiply the Church services but we strive to enable each to attain its full efficacy by the comprehension and contemplation of the children in attendance. We aim at teaching our children how to *pray*, to converse with Our Lord. It is our wish that when they leave school, they take away with them the principle of an interior life, quite independent of their future sphere and of the spiritual assistance they may obtain later on.

Practical Consequences. We vary the morning and night prayers so as to prevent all routine. In all that concerns the spiritual exercises we shun anything that has the slightest resemblance to compulsion. Our children while in school, belong to no organized groups, not even to the Eucharistic Crusade. The Masses at which each division attends, are organized according to the children's age.

3) « More piety than pious practices » said Fr. de Grandmaison. That is the straight line of *interior* religion. The ideal is to train the children to the sense of what is sacred, to the spirit of adoration. This fundamental attitude is perhaps best revealed to children by their contact with truly *religious* souls. The danger of Jansenism does not exist for this generation, but what is certainly missing, is that sense of respect which is the true climate of love.

4) To love God is to serve Him in all justice, strength and humility. The love of Our Lord should not therefore be presented as a source of emotion and enjoyment, but as a motive of purification and of devotion to the interests of the Kingdom of God.

I shall now give a few more precise details of the programme of religious studies which we follow in our college, and of the spirit in which we carry them out.

For the little ones there is nothing original about this programme. First Holy Communion is made when the children reach the ninth form, i. e. about the age of eight. We look on them as being fully prepared for their Solemn Communion when they are in form six, i. e. about the age of eleven. The formulae of the Catechism are however explained and mastered in forms eight and seven. After that the study of Dogma is taken up again but associated directly with the Gospel, taking the teaching of Our Lord as the starting point. At the same time the history of the Hebrews is studied in form six and the life of Our Lord in form five.

In form four a transition takes place : Dogma is left aside. One of the hours of religious teaching is devoted to the study of the *Acts of the Apostles*, which draws in the history of the Church, while another is given over to the Liturgy. Children from twelve to fourteen take a keen interest in these subjects. In France great difficulties are met with in the task of initiating children to the services of the big Feasts of the Church : they are never at college on Sundays ; Christmas, Easter, Whitsunday and All-Hallows fall during the holidays. They very rarely attend High Mass. We try to make up for this deficiency by taking the seniors in groups to the Benedictine Services sometimes even to Solesmes, especially during Holy Week. There, they realize to a full extent, what a perfect Church Service means, and which can only be celebrated by monks fully trained in the rubrics and the Gregorian chant.

In the Senior classes the study of Dogma side by side with the history of the Church is taken up again.

For want of suitable books we have been obliged to write some ourselves and, having proved their worth by using them in manuscript form for many years, we are now about to publish them.

The general scheme of the book of Dogma is to show God's love for men created, saved, beatified by an Infinite Goodness. Each chapter of this book contains a concise and substantial statement, but well drawn up and supplied with passages from Scripture ; it is not a summary.

The statement is a useful exercise in the development of the teacher and fixes the outlines in the children's memory. It is followed by some very beautiful texts taken from the Fathers of the Church, from ancient and modern theologians or from great writers such as Pascal or Claudel.

Before concluding this article we offer as an example the text of the first chapter.

Katechetische Fragen im deutschen Sprachgebiet

von Jos. A. JUNGSMANN, S. J.

Theologische Fakultät (Innsbruck) ¹

I. ÜBERBLICK ÜBER DIE KATECHETISCHE ARBEIT DER LETZTEN JAHRE

Neben all dem Bitteren, das mit dem Ausgang des Krieges gegeben war und gegeben ist, hat der Fall des Dritten Reiches doch das Gute mit sich gebracht, dass der langjährige Druck, der auf der seelsorglichen Arbeit der Kirche und insbesondere auf ihrer Arbeit für die Jugend gelegen war, nun mit einemmale gewichen ist. Wie ein Aufatmen musste es darum durch die Reihen aller derjenigen gehen, denen die religiöse Erziehung der Kinder am Herzen lag, als es dem Katecheten wieder überall möglich wurde, so wie in der vorausgegangenen Zeit die Schule zu betreten und den Kindern jene religiöse Unterweisung und Führung zu widmen, die sie nötig haben.

Vor 1933 bzw. 1938 war die katechetische Lage in Deutschland wie in Österreich verhältnismässig günstig. Darum hatten wir ja auch gerade hier schon zu Beginn unseres Jahrhunderts ein Aufblühen des katechetischen Lebens, eine « katechetische Bewegung », deren Ergebnisse auch auf andere Länder eingewirkt haben ². Die Katechese war überall in den Lehrplan der öffentlichen Schulen aufgenommen. Im grösseren Teil der deutschen Länder war die öffentliche Schule auf Grund alter Überlieferung als Bekenntnisschule, also mit Trennung der Kinder nach dem religiösen Bekenntnis, eingerichtet, und wo als Erbstück aus der liberalen Ära die Simultanschule herrschte wie u. a. in Österreich, blieb

1. Pater Josef A. JUNGSMANN ist Professor der Pädagogik und Liturgik an der Universität Innsbruck; Schriftleiter der *Zeitschrift für katholische Theologie*; Verfasser u. a.: *Die Stellung Christi im liturgischen Gebet* (Münster, Aschendorff, 1925), *Die lateinischen Bussriten in ihrer geschichtlichen Entwicklung* (Innsbruck, Rauch, 1932), *Christus als Mittelpunkt religiöser Erziehung* (Freiburg, Herder, 1939), *Die liturgische Feier* (Regensburg, Pustet, 1939), *Gewordene Liturgie* (Innsbruck, Rauch, 1941)... (Anmerkung des Herausgebers).

2. Siehe die Angaben in dem Bande « *Où en est l'enseignement religieux ?* », Paris-Tournai, Casterman, 1937.

dem Katecheten doch in allen Schulklassen die Möglichkeit, innerhalb des Stundenplanes die katholischen Kinder zu unterrichten. Darum war das Privatschulwesen verhältnismässig wenig entwickelt, abgesehen von manchen grösseren Städten, zu denen auch Wien gehörte, wo eine kirchenfeindliche Stadtverwaltung das Wirken des Katecheten immer mehr zurückdrängte. Auch anderswo traten ähnliche Bestrebungen hervor. Schulfragen spielten darum in den gesetzgebenden Körperschaften immer wieder eine grosse Rolle.

Umso grösser war die Überraschung, als die neue Staatsführung bei den Verhandlungen für das Reichskonkordat, die 1933, bald nach der Machtergreifung des Nationalsozialismus, eröffnet wurden, mit einemmale fast alle Forderungen bewilligte, um die Jahrzehnte hindurch der Kampf gegangen war: das Prinzip der Bekenntnisschule sollte im ganzen Reichsgebiet überall, wo katholische Kinder waren, durchgeführt werden; es sollten in den katholischen Bekenntnisschulen auch nur solche Lehrer angestellt werden, die den Erfordernissen einer katholischen Schule entsprachen, und manches andere. Es ist nicht nötig, auszuführen, wie nach diesem goldenen Idealbild die Wirklichkeit sich gestaltet hat.

Beim Einbruch in Österreich waren die Methoden schon soweit ausgebildet, dass sofort sämtliche katholischen Privatschulen verschwinden und auch die Religionsstunden auf ein bedeutend geringeres Ausmass herabgesetzt werden mussten; in den oberen Klassen der höheren Schulen wurde die Religionsstunde überhaupt gestrichen. Im übrigen war das Vorgehen in den einzelnen Gauen verschieden. Die Angriffe gegen die religiöse Erziehung wurden so geführt, dass eine einheitliche Lenkung derselben durch die Reichsregierung nirgends sichtbar wurde. Während in den norddeutschen Diözesen der Priester die Schule überhaupt nicht mehr betreten durfte, wurden anderswo nur bestimmte Kategorien von der Schule ausgesperrt: alle nicht hauptamtlichen Katecheten, also sämtliche Priester der Pfarrseelsorge, oder alle Ordensleute, oder aber es erhielten in immer grösserer Zahl einzelne Katecheten, die das besondere Missfallen der Partei erregt hatten, das Schulverbot. Die Verwirrung wurde noch dadurch vermehrt, dass die Religion im allgemeinen noch im Lehrplan verblieb, allerdings als letztes Fach, hinter dem Turnen; glaubenslose Lehrer erteilten in vielen Fällen « Religionsunterricht »¹.

1. Übrigens nannte die nationalsozialistische Schulbehörde den Gegenstand « Konfessionsunterricht ». — Wir gebrauchen auch den Namen « Religionsunterricht » nicht mehr gern, da er das Missverständnis begünstigt, als handle es sich in der Religion nur um Wissensvermittlung.

Von einer geregelten religiösen Unterweisung konnte nicht mehr die Rede sein. Es mussten neue Wege gesucht werden. Seit etwa 1937 erschienen in den verschiedenen Diözesen bischöfliche Verordnungen, in denen eine ausserschulische religiöse Unterweisung vorgeschrieben wurde, für die sich bald die Bezeichnung « Kinderseelsorgestunde » (für die Schüler der höheren Schulen : « Glaubensstunde ») einbürgerte. Der Deutsche Katechetenverein, der seine Zentralstelle in München aufrecht erhalten konnte, hat sich von dieser Stelle aus um die Sammlung und Auswertung der Erfahrungen und um die Bereitstellung von Behelfen vielfältig verdient gemacht. Ähnliches leistete in der Folge von Wien aus das dortige Seelsorgeinstitut, das mit einem Katechetischen Institut verbunden ist. München und Wien waren ja auch schon in der katechetischen Bewegung vor vier Jahrzehnten die beiden Brennpunkte.

Es waren natürlich nur Notlösungen, Improvisationen. Besonders in der Stadt gelang es nur schwer, die Kinder zu sammeln. Es fehlten vielfach die geeigneten Räume. Die ungeheizten Kirchen waren im Winter wahrhaftig nicht dazu geeignet, den Kindern die wöchentliche Seelsorgestunde lieb zu machen. Dazu kam an manchen Orten der direkte Kampf der Behörde gegen die Kinderseelsorgestunde oder die unnatürliche Einschnürung und Einschränkung ihrer Möglichkeiten. Wegen der Verschiedenheit der Verhältnisse war es auch schwer, einheitliche Richtlinien zu geben. Während in manchen Gebieten von der Kinderseelsorgestunde die gesamte religiöse Unterweisung, nur mit verringertem Stoffausmass, verlangt wurde, hat man anderswo, besonders am Anfang und dort, wo der schulische Religionsunterricht diesen Namen noch einigermaßen zu verdienen schien, nur die Einführung in den Gottesdienst und in das sakramentale Leben als ihre Aufgabe betrachtet.

Die engere Verbindung mit Gottesdienst und Gotteshaus und mit der pfarrlichen Seelsorge ist übrigens mehr und mehr als einer der wenigen Vorteile empfunden worden, die mit dieser Notkatechese verbunden waren, und da und dort tritt heute, nachdem der Sturm vorüber ist, das Bestreben hervor, diese Vorteile wenigstens für einen Teil der Katechese auch weiterhin festzuhalten. So verlangt man z. B. in Österreich, dass die nähere Vorbereitung auf Erstbeicht und Erstkommunion sowie auf die Firmung und die Schulentlassungskatechese überall nicht von der Schule, sondern von der Pfarre aus geschehen soll. Ebenso soll nicht mehr von einem Schulgottesdienst die Rede sein, den der Katechet für seine aus verschiedenen Pfarren kommenden Kinder gemeinsam hält, die Kinder sollen vielmehr in den Kindergottesdienst kom-

men, der in den einzelnen Pfarren eingerichtet wird — damit sich nicht der verhängnisvolle Eindruck festsetzt, die Sonntagsmesse sei nur ein Stück Schule, das mit dem Ende der Schulzeit gleichfalls zu Ende ist. Auch die stärkere Einbeziehung der Eltern, die sich in der Zeit der streng geregelten Schulkatechese der Sorge um die religiöse Unterweisung der Kinder völlig enthoben glauben mochten, wird man, wo sie zustande gekommen ist, wohl nicht mehr preisgeben wollen.

Im übrigen ist es heute, wo selbst in Österreich zwischen den einzelnen Besatzungszonen erst allmählich die zerrissenen Fäden wieder angeknüpft werden können, schwer, ein Gesamtbild zu gewinnen, auf welchen Wegen in den einzelnen deutschen Ländern die Restauration des katechetischen Lebens angebahnt wird. Ebenso konnte ja auch im Vorstehenden für die vorausgegangenen Jahre nur in groben Strichen ein Bild der katechetischen Verhältnisse angedeutet werden¹.

II. AUF DEM WEG ZU EINEM NEUEN KATECHISMUS. IDEAL — BISHERIGE ERGEBNISSE

Neben dem Kampf um das tägliche Brot für die Kinderseele, um die Fortführung einer wenigstens notdürftigen religiösen Unterweisung in den einzelnen Diözesen und Pfarren ist auf dem Gebiet der Katechese in aller Stille aber doch wenigstens *eine* gemeinsame Arbeit einhergegangen und zwar eine Arbeit auf weite Sicht, die freilich bis heute noch nicht ganz ans Ziel gekommen ist, die Vorbereitung eines *neuen Katechismus*. Es dürfte sich lohnen, den bisherigen Ertrag dieser Arbeit und die dabei verfolgten Ideale etwas näher zu beleuchten, da auf solche Weise am ehesten ein Bild der katechetischen Bestrebungen auf deutschem Boden zu gewinnen ist und da es auch am meisten im Sinne einer internationalen katechetischen Zeitschrift liegen dürfte, die Bemühungen um ein Problem darzustellen, das sicher auch in anderen Ländern mehr oder weniger empfunden wird.

Die Katechetische Bewegung, die vom Beginn unseres Jahrhunderts bis zum ersten Weltkrieg eine Neubesinnung hinsichtlich der katechetischen Methode herbeigeführt hat, deren Ergebnis unter dem Namen der Münchener Methode auch im Ausland

1. Wenn es einmal Zeit ist für eine rückschauende Betrachtung, darf man wohl von der Zentralstelle des Deutschen Katechetenvereines in München eine solche Übersicht und eine Zusammenfassung der Erfahrungen erhoffen.

bekannt geworden ist, hatte den Stein ins Rollen gebracht. So unbequem Änderungen am katechetischen Elementarbuch sind, wenn neue Einsichten eine gewisse Stärke erreicht haben, können sie auch in der Praxis nicht mehr ignoriert werden. Es war klar geworden, dass sich die Katechese, wofern sie auch nur die wichtigsten Gesetze des kindlichen Seelenlebens berücksichtigen will, nicht damit begnügen darf, den fertigen Katechismustext erklärend zu glossieren und dann lernen zu lassen, dass sie vielmehr ihre Lehrsätze von der Anschauung her stufenweise entwickeln und mit dem Leben der Kinder in Verbindung bringen muss. So war es nicht mehr möglich, die in den bisherigen Katechismen vorgesehene gewaltige Stoffmasse — einzelne Katechismen zählten über 600 zum Teil recht umfängliche Fragen — an die Kinder heranzubringen. Der Lernstoff musste beschränkt werden; minder Wichtiges sollte als blosser Erläuterung beigegeben, die Formulierung durchwegs vereinfacht und mehr der kindlichen Fassungskraft angepasst werden. So kam es, zum Teil nach einer Zwischenstufe, zu einer ersten tiefergehenden Reform der deutschen Katechismen, die zugleich eine Vereinheitlichung des Katechismus im ganzen Reichsgebiet mit sich brachte. Denn der neue Katechismus, der 1925 zustande kam, der sogenannte Einheitskatechismus, wurde schliesslich in fast allen Diözesen angenommen; nur wenige Diözesen, die besondere Verhältnisse hatten, darunter Freiburg und Rottenburg, beteiligten sich nicht an der Reform. Auch Österreich, das selber eine geschlossene Katechismusüberlieferung hatte, auf die man nicht ganz verzichten wollte, nahm nur anfangs an den vorbereitenden Arbeiten teil, führte dann aber seine eigene Reform durch, deren Ergebnis ein Seitenstück des Einheitskatechismus, der Katechismus von 1930 war.

Der deutsche Einheitskatechismus war in der Form, in der er erschien, von Anfang an nicht als endgiltige Lösung gedacht. Er sollte zunächst nur einmal erprobt und dann, wenn nötig, verbessert werden. Als eine gewisse Zeit verstrichen war und die kritischen Stimmen sich melden durften, zeigte es sich aber alsbald, dass so viele alte und neue Wünsche zu erfüllen waren, dass eine blosser Verbesserung nicht mehr genügen konnte. Ein neuer Wurf musste gewagt werden. So erging 1938 vom Gesamtepiskopat an den Deutschen Katechetenverein der Auftrag, die Arbeiten für einen neuen Entwurf des Katechismus aufzunehmen. Es traten zunächst, noch vor Ausbruch des Krieges, die Vertreter der Diözesen in Frankfurt a. M. zu einer Konferenz zusammen, in der eine Anzahl Richtlinien für die Gestaltung des neuen Buches festgelegt wurden. Mit einer weiteren Einschränkung des Merkstoffes sollte eine Bereicherung

des begleitenden Textes verbunden werden in der Weise, dass die einzelnen Lehren « aus Bibel, Liturgie, Geschichte und Leben der Kirche, durch Wort und Bild in einer geschlossenen Darstellung verlebendigt würden, vor allem aber sollte das gesamte Lehrgut in organischem Aufbau dargeboten werden ¹. Während die erstere Forderung wohl auf dem Wege einer Verbesserung des Vorhandenen hätte erfüllt werden können, war die zweite nur durch ein neues Werk zu erfüllen. Was war geschehen?

Durch verschiedene Veröffentlichungen in Zeitschriften und Büchern war es immer deutlicher ausgesprochen worden, was viele schon lange dunkel fühlten: Wenn die Wirkung unserer Katechese auf die Kinder trotz des bisher so reichlichen Stunden-ausmasses schliesslich doch so gering und in vielen Fällen so wenig dauerhaft war, wenn das Heidentum so tief in die Reihen der katholischen Christen einbrechen konnte, so ist nicht die letzte der Ursachen diese: es sind den Kindern wohl viele Einzellehren vorgelegt und eingeprägt worden und dies in immer besserer und geschickterer Darbietung, aber das Ganze der christlichen Heilslehre, das eigentliche Wesen des Christentums als froher Botschaft, ist ihnen nie genügend zum Bewusstsein gekommen; sie sind davon nie gepackt worden; sie haben im Christentum nicht den Schatz im Acker und die kostbare Perle erkannt, für die man alles drangeben muss. Und daran ist zu einem guten Teil die ganze Anlage des Katechismus schuld. Gewiss hat ein tüchtiger Katechet jederzeit auch mit einem mangelhaften Instrument Vorzügliches erreichen können, aber das Buch sollte ihm nicht ein Hemmnis, sondern eine Förderung und Hilfe bei seiner Aufgabe sein. Gerade die stoffreichen Katechismen, die seit dem 17. Jahrhundert erschienen sind, und dann wiederum diejenigen der katholischen Restauration des 19. Jahrhunderts haben ihr Vorbild allzu sehr in den Werken der aufblühenden Scholastik erblickt, in ihren getrennten Traktaten, in ihren Definitionen, Unterscheidungen und Beweisgängen, in ihren klaren Begriffen, in ihrer scharfen Abgrenzung der katholischen Lehre gegenüber dem Irrtum. Die Katechismen waren so angelegt, als ob die Kinder kleine Theologen werden müssten, die wenigstens wortmässig in vielen Einzelfragen Bescheid wussten. Besonders die Klarstellung und apologetische Sicherung der einzelnen Lehren gegenüber der Häresie nahm, wie es in der auf die Reformation folgenden Periode immerhin notwendig sein mochte, einen erheblichen Raum ein. Aber das Grosse und Begeisternde,

1. *Auf dem Weg zu einem neuen Katechismus* (vgl. unten) S. 92.

das in den einfachen Tatsachen der christlichen Heilsordnung liegt, in der Menschwerdung, in der Erlösung, in der Begründung des neuen Gottesvolkes, konnte nicht genügend zur Geltung kommen. Einige Beispiele mögen näher erklären, was damit gemeint ist.

Es wird wohl klar gesagt, dass Jesus Christus der verheissene Erlöser ist, dass er wahrer Gott ist, auch dass er Mensch ist ; aber es kommt nicht genügend zum Ausdruck, dass die Menschwerdung des Gottessohnes das Heil der Welt bedeutet, dass Christus das neue Haupt der Menschheit ist.

Es ist von der Auferstehung Christi die Rede. Sie wird als Beweis geltend gemacht dafür, dass Jesus wirklich Gott ist, vielleicht auch dafür, dass wir einmal auferstehen werden ; aber müsste nicht hier (und bei der Himmelfahrt) zuerst und vor allem gesagt werden, dass er uns vorangegangen ist in die Herrlichkeit, dass alle, die ihm angehören, an seinem Glücke Anteil haben werden, entsprechend dem Pauluswort (das allerdings nicht in der Sprache der Kinder gesprochen ist) : wir sind mit ihm auferstanden und in den Himmel erhöht ?

Eingehend wird die Lehre von der Gnade und den Sakramenten behandelt. Wie in den Handbüchern der Dogmatik erscheint sie in den verschiedenen deutschen Katechismen als selbständiger Abschnitt, losgelöst von der übrigen Glaubenslehre. Ja sie ist von dieser in der Regel getrennt durch die Lehre von den Geboten oder wie in Österreich auch noch durch die Lehre vom Gebet. Dann erst folgt die Gnadenlehre und sie beginnt mit der helfenden Gnade ; die Gnade wird also unter dem Gesichtspunkt eingeführt, dass sie uns helfen muss zum sittlich guten Handeln, also zu einer Leistung, die in sich betrachtet noch in der Ebene der Natur liegt. Es ist klar, dass auf solche Weise gerade das Wichtigste, das Übernatürliche an der Gnade und den Sakramenten, verdunkelt wird : dass wir darin von Christus her Anteil erhalten am Leben Gottes.

Das erste Hauptstück, die Lehre vom Glauben, beginnt, wie dies dem Aufbau der Theologie entspricht, mit der fundamentaltheologischen Darlegung der Glaubensregel und der Glaubensquellen. Dem theologischen System zuliebe wird also darauf keine Rücksicht genommen, dass wir getaufte Kinder vor uns haben, die schon den Glauben besitzen und die zunächst nur mit dem Inhalt desselben näher vertraut gemacht werden müssen, während es für die reflexe Behandlung von Sinn und Norm des Glaubens an späterer Stelle, etwa im Zusammenhang mit Kirche und Taufe, noch früh genug ist.

An die Spitze des Katechismus wird in der Regel die Frage nach

dem Ziel des Menschen, nach dem Sinn des Lebens gestellt. Edmund Auger, der französische Canisius, scheint damit vorangegangen zu sein. Im deutschen Einheitskatechismus wird diese Frage dahin beantwortet: wir sollen den Willen Gottes tun und dadurch in den Himmel kommen. In der zweiten Frage erscheint dann als Wille Gottes das, was in den drei Hauptstücken des Katechismus behandelt wird: wir müssen glauben, die Gebote halten, die Gnadenmittel gebrauchen. Es wird also mit einer philosophischen Frage begonnen und mit der Aufzählung von Pflichten geantwortet. Ist es gut, das Christentum als eine Summe von Pflichten einzuführen, anstatt von Anfang an in ihm die frohe Botschaft aufleuchten zu lassen?

Solche und ähnliche Erkenntnisse haben sich allmählich zur Einsicht verdichtet: Wir müssen eine bewusste und folgerichtige Scheidung durchführen zwischen *Theologie und Glaubensverkündigung*. So nützlich und unentbehrlich die Theologie ist im geistigen Haushalt der Kirche zur Sicherung und Klärung ihres Glaubensbesitzes, so sicher ist es auch, dass die Glaubensverkündigung für das christliche Volk, vor allem aber die Katechese für die Kinder nicht ein Auszug sein darf aus den theologischen Traktaten, auch nicht in der Weise einer Populartheologie, sondern dass sie vielmehr ihren eigenen Gesetzen folgen muss. In der Glaubensverkündigung wird die christliche Lehre nicht um ihrer selbst willen vorgelegt, als Bereicherung der Erkenntnis, so wie man die Geographie fremder Länder und die Geschichte vergangener Zeiten lehrt und lernt, sondern des christlichen Lebens und letztlich des ewigen Heiles wegen. Die christliche Lehre muss in der Verkündigung vor allem als *Heilslehre* zur Geltung kommen. Sie muss die frohe Botschaft weitergeben von der Gnade, die Gott in Christus uns anbietet, und sie muss anleiten zur rechten Antwort, die der Mensch auf die Einladung des erbarmenden Gottes geben soll. Damit wird nicht eine anthropozentrische Haltung an die Stelle der Theozentrik gesetzt, da das christliche Leben durchaus Dienst Gottes und Verherrlichung Gottes bleibt. Es wird damit auch nicht etwas durchweg Neues verlangt; ja es ergeben sich aus solcher Forderung sofort die alten Hauptstücke des Katechismus. Aber sie erscheinen nun in einer neuen Ordnung und in einer neuen Beleuchtung. Wir verkünden das Heil, das Gott, der Schöpfer aller Dinge durch Christus und seine Kirche uns anbietet und das uns in den Sakramenten als Gottes Gnade mitgeteilt wird (Vom Glauben; Von den Sakramenten), und wir zeigen, wie der Christ Gottes Gnadenerweise erwidert: durch Gebet und Gottesverehrung (Vom Gebet) und durch eine wahrhaft christliche Lebensführung

(Christliche Sittenlehre). Ganz ähnlich hatte schon der Catechismus Romanus den Aufbau gewählt ; seine Hauptstücke sind überschrieben : Vom Apostolischen Symbolum, Von den Sakramenten, Von den Zehn Geboten, Vom Gebet des Herrn.

Auf solche Weise fällt der Inhalt des Katechismus nicht mehr in seine Teile auseinander. Selbst wenn später die meisten Teilstücke des Katechismus wieder dem Gedächtnis entschwunden sind, so werden sich doch im Lauf der Jahre wenigstens die grossen Umrisslinien unauslöschlich dem Gemüt eingeprägt haben, oder es wird wenigstens der Kern der ganzen Heilslehre tief in die Seele eingedrungen sein ; das ist aber die Gestalt Christi, unseres Erlösers, auf die alle Heilswege Gottes hinzielen und von der alles Licht ausgeht, das den Lebensweg des Christen erleuchten muss. Wenn von dem ganzen Wissen, das in der Religionsstunde in all den Jahren der katechetischen Unterweisung geboten wurde, in den Stürmen des Lebens nichts anderes mehr übrig bliebe als der unauslöschliche Eindruck von der Gestalt des Erlösers, verbunden mit der Erkenntnis : an Ihn muss ich mich anklammern, nur in Ihm ist das Heil zu finden — wir brauchten an der Rettung vieler nicht zu verzweifeln. Es wäre damit im besondern auch vorgebaut für den Fall, dass wieder einmal der Versuch gemacht würde, Christen zum Abfall von Christus zu bewegen durch das heuchlerische Wort von der « Gottgläubigkeit », als ob Christentum nichts anderes wäre als eine Lehre von Gott, den man auch in der Natur verehren und aus eigener Kraft finden kann.

Die Fragen um die Scheidung von Theologie und Verkündigung, von Dogma und Kerygma sind schliesslich auch Gegenstand einer lebhaften Erörterung in den theologischen und pastoralen Zeitschriften geworden, die sich bis tief in die Jahre des Krieges hinein fortgesetzt hat. Im Mittelpunkt stand eine Studie von P. Franz Lakner S. J.¹, der zwischen der wissenschaftlichen Theologie und dem einfachen Glaubenserkennen, das durch die Verkündigung begründet und gepflegt werden soll, eine besondere Verkündigungstheologie einschieben wollte. Während das Zentralobjekt der ersteren von den Theologen herkömmlicherweise bestimmt wird : *Esse subsistens in tribus personis*, müsste sich diese kerygmatische Theologie, so wie man es auch vom spontanen Erkennen der Gläubigen wünschen muss, um Christus als ihr Zentralobjekt bewegen². Es müsste darin aus dem Stoff der wissenschaftlichen

1. F. LAKNER, *Das Zentralobjekt der Theologie*, *Zeitschrift für katholische Theologie* 62 (Innsbruck 1938), 1-36.

2. A. a. O. 28 ff.

Theologie, die überall nur nach der Wahrheit fragt, eine angewandte Theologie gebildet werden, ähnlich wie man in der Naturwissenschaft von angewandten Disziplinen spricht, in denen die Ergebnisse der Theorie für die Praxis ausgewertet werden, und diese müsste ihr System aufbauen nicht mehr allein nach dem Gesichtspunkt des *verum*, wie es die streng wissenschaftliche Theologie tut, sondern nach dem des *bonum*¹. Die an diesen Vorstoss sich knüpfende vielstimmige Aussprache, die auch auf ausserdeutsche Länder übergriff, hat zwar gezeigt, dass man im allgemeinen nicht geneigt ist, an eine zweite Theologie zu denken; dafür ergab sich aber die erfreuliche Erscheinung, dass fast allgemein betont wurde, die wissenschaftliche Theologie selber müsse Heilstheologie sein, ein Ergebnis, mit dem man sehr zufrieden sein kann, da damit für die herkömmliche Theologie eine grössere Seelsorgsnähe und eine weitgehende Verlebendigung gefordert ist.

Doch es geht uns hier nicht um die Frage, ob eine Reform der Theologie kommen muss oder kommen wird, sondern um die Auswirkung der Bewegung auf katechetischem Gebiet.

Ungefähr gleichzeitig mit der Klärung der Strukturgesetze von Katechese und Katechismus erschienen mehrere bedeutsame Arbeiten zur Geschichte des Katechismus². Das Erscheinen dieser Werke war nicht zufällig. Auch sie dienen alle der Neubesinnung auf die Aufgaben und Möglichkeiten eines Katechismus. Hofinger bietet u. a.³ einen gehaltvollen historischen Kommentar zunächst zu dem Katechismus, der in Österreich von 1777 bis 1894 gebraucht wurde, damit aber auch zu den herkömmlichen Katechismen überhaupt. Es wird darin nämlich an Hand eines reichen Vergleichsmaterials aus älteren und neueren Katechismen des deutschen Sprachgebietes die Stoffauswahl und die katechetische Gestaltung der wichtigeren Lehrpunkte fortlaufend kritisch beleuchtet. Im besonderen finden die «sechs Grundwahrheiten», die Lehre von der Gnade, von der Kirche, von der Taufe, vom Messopfer, von Beicht und Kommunion eine eingehende katechismusgeschichtliche Behandlung. Weber aber schliesst die stark bewegte Geschichte des Katechismus seiner Heimatdiözese Rottenburg, wo sich die

1. A. a. O. 23 f.

2. J. SCHMITT, *Der Kampf um den Katechismus in der Aufklärungsperiode Deutschlands*, München 1935. — W. BUSCH, *Der Weg des deutschen Katechismus von Deharbe bis zum Einheitskatechismus*, Freiburg 1936. — J. HOFINGER, *Geschichte des Katechismus in Österreich von Canisius bis zur Gegenwart*, Innsbruck 1937. — F. WEBER, *Geschichte des Katechismus in der Diözese Rottenburg*, Freiburg 1939.

3. A. a. O. 129ff.

Geistigkeit der Theologischen Fakultät Tübingen auch in katechetischer Hinsicht vorteilhaft fühlbar machte, mit einer grundsätzlichen Betrachtung von grosser Bedeutung. Er stellt fest, dass die Reform, der die deutschen Katechismen im 20. Jahrhundert unterzogen worden sind, von der Methodenbewegung ausgelöst worden ist und darum nur eines erreicht hat und erreichen konnte: eine mehr kindertümliche Darstellungsweise im christlichen Elementarbuch; dagegen sei ungelöst geblieben die weitere Frage nach der wesentlich christlichen Gestalt eines Buches, das ein Elementarbuch der christlichen Glaubensverkündigung sein soll¹.

Gesichtspunkte dieser Art waren massgebend gewesen, als 1938 der oben erwähnte Auftrag der Fuldaer Bischofskonferenz an den Deutschen Katechetenverein erging, einen neuen Katechismus vorzubereiten.

Eine Reihe von Konferenzen wurden nun veranstaltet, bei denen in wechselnder Zusammensetzung sowohl die Praktiker der Katechese wie die Vertreter verschiedener Reformvorschläge und die theologischen Fachleute zu Worte kamen. Viel Zeit und Mühe wurde darauf verwendet, Aufbau, Gedankengang und Inhalt der einzelnen Abschnitte dieses « Elementarbuches der christlichen Glaubensverkündigung » festzulegen. Dann waren wieder die formale Gliederung, die Frageform, die Stellung des Merktexes im Gefüge der verschiedenen Beigaben, die buchtechnische Gestaltung Gegenstand der Überlegung. Fragebogen und Entwürfe wurden ausgesandt, Antworten gingen ein und wurden verarbeitet. Der Krieg hemmte immer mehr den Fortgang der Arbeit. Das war besonders der Fall, als der vom Katechetenverein beauftragte Verfasser — der Katechismus sollte letztlich nicht das Werk einer Kommission und damit das Ergebnis von Kompromissen, sondern die Arbeit eines dazu berufenen Einzelautors sein — zum Kriegsdienst einberufen wurde und schliesslich noch das Los der Kriegsgefangenschaft tragen musste. Doch gelang es dem Vorsitzenden des Katechetenvereins noch 1944, als Zusammenfassung der bisherigen Bemühungen und als Basis der abschliessenden Formulierung eine Broschüre herauszubringen, die dem neuen Katechismus die Wege bahnen sollte²; sie war ausgezeichnet mit

1. « Der Katechismus, nach dem wir verlangen, » sagt er, « ist ein Buch das in wesentlich christlichem Aufbau die Glaubensgeheimnisse und die Heilsordnung im Zusammenhang so darstellt, wie es den Wesensgesetzen der christlichen Verkündigung entspricht. » (246).

2. *Auf dem Weg zu einem neuen Katechismus.* Eine Katechetische Gemeinschaftsarbeit, herausgegeben von Msgr. Gustav GÖTZEL, Freiburg i. Br., 1944.

einem Geleitwort des hochwürdigsten Bischofs von Osnabrück Wilhelm Berning, des Vertreters der Bischofskonferenz in der Katechismusangelegenheit.

Neben dem Hauptanliegen, das oben dargelegt wurde, treten darin eine Reihe von weiteren Ideen hervor, die die Gestalt des Katechismus oder einzelner Abschnitte desselben mitbestimmen sollen. Den Anfang soll nicht mehr die Frage nach dem Sinn des Lebens bilden. « Nachdem Christus in die Welt gekommen ist, sollte man den Sinn unseres Erdendaseins nicht mehr unabhängig von der Offenbarung und dem Heilswerk Gottes für den Katechismus zu formulieren suchen. » (48). An die Spitze des Katechismus soll darum ein kurzes Kapitel treten, das wie ein Titelbild oder wie ein Grundakkord schon das folgende enthält. Es wird darin Christus vor Augen geführt, den Gott in die Welt gesandt hat, der uns ruft und in das Reich Gottes einlädt (49). Für einen solchen Ansatz, der die christliche Wirklichkeit an den Anfang stellt, kann man sich auf Canisius berufen, dessen erste Frage lautet: « Wer ist und soll ein Christ genannt werden ? »¹. Den Rahmen für die Darlegung der Glaubenslehre soll weiterhin die geheiligte Formel des Apostolischen Symbolums bilden; darin ist im besonderen auch die Rechtfertigung dafür enthalten, dass die Sakramente (Taufe) grundsätzlich innerhalb der Glaubenslehre behandelt werden sollen (80 ff.). Andererseits sollen die Sakramente nicht einfach als theoretische Lehrpunkte in der Reihenfolge ihrer Aufzählung durchgenommen werden; sie sollen vielmehr verbunden sein mit der Lehre von der Kirche und von ihrem Werden und Wachsen, und es soll zugleich sichtbar werden, dass sie das Leben des Christen begleiten, angefangen von seinem Eintritt in die Kirche bis zu seinem Heimgang zu Gott (55).

In der Darstellung der christlichen Sittenlehre müssen die Zehn Gebote selbstverständlich herangezogen werden; aber sie sollen nicht die Grundlage des ganzen Abschnittes bilden. Auch schon vorausgegangene Katechismen, z. B. der deutsche Einheitskatechismus, haben die Bindung an den Dekalog zu lockern und die neutestamentliche Erfüllung stärker einzubauen gesucht. Auch die vorwiegend negative Fassung, mit der im Dekalog nur äusserste Grenzen der sittlichen Ordnung festgelegt sind, ist schon dort durch positive Formulierungen des sittlichen Ideals ergänzt worden². Nun soll ein Schritt weitergegangen werden. Der Aufbau

1. S. PETRI CANISII *catechismi latini et germanici* ed. F. Streicher, Rom 1933/36, I, 2, S. 23. 115. 213; vgl. 237 usw.

2. Vgl. z. B. beim achten Gebot die Überschriften: « Sei wahrhaft ! », « Achte die Ehre des Nächsten ! »

soll nicht mehr nach den Zehn Geboten erfolgen, sondern nach den Gütern, die in der christlichen Sittenordnung geschützt werden. Diese Güter sind uns Menschen zur Verwaltung übergeben. Nach den Parabeln des Evangeliums sind wir nicht deren Herren, aber auch nicht unwissende Knechte, sondern eben Verwalter, denen eigene Überlegung und in vielen Fällen selbständige Entscheidung zugetraut ist (66 ff.). Das muss sich auch für die Schulung des Gewissens wohltätig auswirken und kommt zugleich dem Gottesbegriff zugute; denn es wird klar, dass Gott nicht unsere Freiheit durch willkürliche Gebote einschränken, sondern uns zur Erkenntnis der rechten Ordnung und zur Ehrfurcht vor ihr hinführen will. Wenn diese Güter in der Ordnung erscheinen: 1. Der Christ vor Gott, 2. Der Christ in der Welt, kehrt dann doch ein loser Anschluss an den Dekalog, an die Gebote der ersten und die der zweiten Tafel wieder. Der Abschnitt « Der Christ vor Gott » würde nicht nur das Beten des Einzelnen, sondern im besondern auch den öffentlichen Gottesdienst, also eine zusammenhängende Einführung in das liturgische Leben umfassen, während der zweite Abschnitt mit dem Leben in der Familie und in der Volksgemeinschaft im Anschluss an das vierte Gebot beginnen und mit Eigentum und Ehre schliessen würde (71 ff.).

Auch was die Textgestaltung angeht, will der geplante Katechismus neue Wege gehen. Die einzelnen Lehrpunkte sollen nicht dargeboten werden in einer beliebig langen Kette von Fragen und Antworten mit Dazwischenschaltung einzelner Erklärungen, Anwendungen und Bibeltexte, sondern der Stoff soll von vornherein in *Lehrstücke* gegliedert werden; jedes Lehrstück soll mit einem kurzen Lehrtext beginnen, der den Stoff im Zusammenhang darstellt, erzählend gewinnend, gegebenenfalls begeisternd, ohne dass dieser Lehrtext die Katechese selbst ersetzen oder die Freiheit des Katecheten übermässig binden sollte. Auf den Lehrtext folgen die Merksätze, die von den Kindern gelernt werden müssen, und endlich verschiedene Hinweise für die Anwendung.

Von solchen Katechismen in Lehrstücken ist auf deutschem Boden auch schon früher, besonders um die Zeit des ersten Weltkrieges, die Rede gewesen¹. Der bekannte Führer der Münchener Katecheten Heinrich Stieglitz († 1920) hat für einen solchen gewonnen. Ein Entwurf des verdienten Wiener Katecheten Wilhelm Pichler ist bei der 1930 abgeschlossenen Reform des österreichischen Katechismus mit dem tatsächlich erschienenen Text in

1. Siehe die kritische Übersicht nebst beigegebenen Beispielen bei M. GATTERER, *Kateetik*, 3. Aufl., Innsbruck 1924, S. 87-97.

Wettbewerb gestanden, hat aber nicht durchdringen können; nur in der kleinen Restdiözese Brixen in Südtirol, wo deutsche Kinder nur mehr italienischen Schulunterricht besuchen konnten und darum im Religionsbuch jede mögliche Erleichterung finden mussten, ist Pichlers Entwurf angenommen und eingeführt worden. Während des zweiten Weltkrieges, wo unsere Priester-Soldaten das kirchliche Leben in Frankreich aus der Nähe kennen lernten, ist durch sie auch der eben erschienene neue Pariser Katechismus von Quinet und Boyer in deutschen Katechetenkreisen bekannt geworden. Nicht ohne Überraschung konnte man sehen, wie glücklich darin gerade die Lehrstückmethode weitergebildet war: in der Heranziehung biblischer Begebenheiten in den Lehrtexten, in der klaren Gliederung der anwendenden Schlusspartien, in der regen Verbindung mit dem liturgischen Leben und mit dem Betätigungsdrang des Kindes (in dem Sinne, in dem man bei uns von der Arbeitsschulmethode spricht), nicht zuletzt in der trefflichen Ausstattung mit Bildern¹.

III. OFFENE FRAGEN

Verläuft demnach die Weiterbildung des katechetischen Lebens in der Gegenwart hauptsächlich auf dem Gebiet des Katechismus, so bleiben *andere Fragen* vorläufig einigermaßen im Dunkel und werden wohl erst in Angriff genommen werden können, wenn die äusseren Verhältnisse wieder hinreichend geordnet sind. Wir sind es in den deutschen Ländern seit langem gewohnt, neben dem Katechismus eine Biblische Geschichte (oder, da ja nicht allein das Geschichtliche aus der Bibel zur Geltung kommen soll, eine Schulbibel) zu gebrauchen, also in der Katechese gewissermaßen zwei Fächer zu unterscheiden, sei es, dass der Katechet selber bald das eine bald das andere weiterführt, sei es, wie dies im Bereich der Bekenntnisschule möglich und etwa in den rheinischen Diözesen alte Überlieferung ist, dass der Lehrer die Lesung und Erklärung der Biblischen Geschichte übernimmt, während der Priester sich auf den Katechismus beschränkt. Mehrere tüchtige Bearbeitungen einer solchen Schulbibel sind in den verschiedenen Diözesen im Gebrauch; in der ersten Reihe steht die des Trierer Exegeten Jakob Ecker. In den schwierigen Verhältnissen der letzten Jahre konnte

1. Mit besonderem Nachdruck weist auf dieses Vorbild hin eine soeben in Druck gehende Schrift des bekannten Verfassers des « Leben Jesu im Lande und Volke Israel » Franz Michel WILLAM: *Katechetische Erneuerung* (Innsbruck, Tyrolia).

musik von einer schiedlichen höheren Kasse nicht die sein. Aber schon auf dem zweiten Katholikentag in München 1902 war es einer der Hauptthesen, es sind diese Erfahrungen schon aus grundsätzlichen pädagogischen Überlegungen heraus aufzugehen und auch bei den höheren Schulen in wesentliche Abschnitte durchzuführen werden müssen. Verschiedene Institute einer Zusammenordnung der besten Organe und werden vorgelegt und erörtern werden, aber eine Lösung ist bis jetzt nicht zustande gekommen.

Auch in der Frage des katholischen Elementarunterrichts für die ersten 11-12 Jahre der Elementarschule ist im Reichsgesetz von keiner wesentlichen Lösung durchgedrungen. Während in erster Linie die Kirchen, selbst in die städt. Lehrschriften hinein, in der Regel von einem Katechismus ab, noch immer ein kleines Lateinbuch gebraucht wird, sehen denn eine kleine Bibeldie Geschichte des Christen, so in Gegenwart von etwa zwei Jahrhunderten meistens der Religionsbuch des schon genannten Wiener Lateinischen Wilhelm Pöcher in Gebrauch. Dazu bildet die Erklärung der Heiligenschriften die Grundlage. An die einzelnen Punkte sind dann aber in einfacherer Form eine Anzahl von kurzen Merkmalen in der Art des Katechismus auch einzelne Gebete und Lieder angehängt, in denen der Lebensgehalt der biblischen Erzählung herausgehoben wird. Das bibel-erklärende Leben ist hier also entsprechend der psychologischen Eigentümlichkeit dieser Altersstufe, die Führung des Bibles, die durch vollständige farbige Bilder von Philipp Schumacher herbeigeführt wird, hat in den drei Jahrhunderten von seinem Erscheinen auch über die deutsche Sprachgrenze hinaus eine unermessliche Verbreitung gefunden; besonders in mehreren Missionen ist es als wertvolle Hilfe für die Missionarische Arbeit begrüßt worden.

Ungelöst ist auch die Frage nach einem geeigneten Buch für die Berufsschulen, also für jenen Teil der heranwachsenden Jugend, der nach wenigen Jahren nach Abschluss der Volksschule, im Berufsleben kommt, aber auch eine der Altersstufe angepasste religiöse Unterweisung erhalten soll. In einzelnen Ländern z. B. Bayern, ist es nämlich aber auch heute noch ungeklärte Überlieferung, dass sich die Jugendlichen von 12 bis 15 Jahren ausschließlich zur Christenlehre entziehen. Dort sind die Verhältnisse nicht überall so günstig. Wäre es der Fall, dass wäre dies eine wertvolle Gelegenheit, die jungen Menschen auf ihrer Fahrt der Weltanschauung und der Interpretation, so begreifen und ihnen zu helfen, das kindliche Erleben der Religion von Überlieferungen in jene reifere Erkenntnis und Haltung, die das Leben hindurch

bestehen soll. Darum wird auch in der obengenannten Katechismusschrift allen Ernstes die Frage aufgeworfen, ob es nicht wünschenswert wäre, ein ausgebautes «Religionsbüchlein» über die Unterstufe hinaus auch noch im 11. und 12. Lebensjahr zu gebrauchen und erst dann den Katechismus beginnen zu lassen, der dann auf das Alter von 13 bis 16 Jahren abzustimmen wäre¹. Die Frage ist wohl schon durch die äusseren Tatsachen und Möglichkeiten entschieden. Wir müssen uns nach den gegebenen Verhältnissen richten. Aber man wird zugeben müssen, dass eine solche Aufteilung den Phasen der psychologischen Entwicklung besser entspräche. Besonders die Werte, die in einem geschlossenen Aufbau des gesamten Glaubensgutes und im beherrschenden Hervortreten der Person Christi gelegen sind, können erst in den Jahren der Reifung voller zur Geltung kommen. Dennoch bleibt es offenbar richtig, auch in dem für die 10-14 jährigen bestimmten Katechismus soviel von diesen Werten einzubauen, als eben möglich ist. Ist doch das, was oben als Grundplan des neuen Katechismus dargelegt wurde, nur ein Aufbau nach den objektiven Gesetzen der Glaubensverkündigung. Wenn die Kinder auch zunächst mehr die Teile als ihre Zusammenordnung zum Ganzen erfassen, so bedarf es nach einer solchen Unterweisung dann doch, wenn die Zeit gekommen ist, nur mehr geringer Hilfe, dass die Linien sich zusammenfügen zum geschlossenen Bau, zum herrlichen Tempel der christlichen Heilslehre.

Wie aus dem vorstehenden Überblick über die katechetische Lage hervorgeht, der schon wegen der bestehenden Schwierigkeiten des Verkehrs notwendig sehr unvollkommen und unvollständig sein muss, fehlt es inmitten der Zerstörungen und der Trümmer, die auf religiös-sittlichem Gebiet nicht geringer sind als im Bild unserer Städte, nicht am Willen zum Aufbau. Die Kirche ist ewig jung und ihre Kraft ist ungebrochen, auch im deutschen Volke. Schliesslich ist es die religiöse Unterweisung und Führung der Jugend, die den Grund dazu legen muss, dass die edlen und heiligen Kräfte endlich triumphieren über die Mächte der Tiefe.

1. *Auf dem Wege*, S. 36-42.

PROBLÈMES CATÉCHÉTIQUES EN TERRITOIRE DE LANGUE ALLEMANDE

I. — Sous le régime nazi, l'instruction religieuse parut d'abord favorisée ; elle se trouva bientôt lourdement opprimée. Les leçons de catéchisme, qui se donnaient dans les écoles publiques, devinrent impossibles en maintes régions ; elles n'étaient plus qu'un leurre en d'autres endroits. Aussi fallut-il improviser partout un cours de catéchisme en dehors de l'école ; on l'appela *Kinderseelsorgestunde* (pour les petits), *Glaubensstunde* (pour les grands). C'était un pis aller ; il eut quelques effets heureux : l'enseignement fut davantage associé au culte, la catéchèse au ministère paroissial ; la collaboration des parents fut plus active.

II. — Quant au *remaniement du catéchisme*, les travaux entrepris auparavant furent poursuivis en silence. Ils aboutirent à certains résultats.

L'évolution des méthodes, à partir du début de ce siècle, avait conduit en 1925 (en Autriche, en 1930) à une première réforme du catéchisme. Diminuer et rendre plus compréhensible la matière à étudier : tel en fut le but. Quand, après un essai, le catéchisme unifié allemand de 1925 dut être amélioré, un remaniement complet s'avéra nécessaire. Une réduction et une simplification de la matière parurent insuffisantes. Toute la présentation devait être changée, parce que trop calquée jusque là sur la théologie scientifique. Un décret de la conférence des évêques, réunie en 1938, sanctionna ces conclusions.

Dans le catéchisme, il ne s'agit pas de donner une théologie populaire, mais de faire connaître la foi chrétienne, et cette foi doit y prendre la valeur d'un message de joie, d'une doctrine de salut. Ainsi s'imprimera profondément dans le cœur des enfants la conviction que le christianisme est la perle précieuse pour laquelle on doit tout laisser.

Exemples de points de doctrine où cette transformation doit se faire jour : l'Incarnation et la Résurrection du Christ, la doctrine de la grâce et des sacrements (l'explication de ceux-ci doit être rattachée non pas à la morale mais au dogme). — Il ne faut pas commencer par la question philosophique se rapportant à la fin de l'être humain, ni par une énumération des obligations morales.

Des discussions sur la différence qui existe entre la théologie et l'enseignement de la religion, ainsi que la publication de nombreux ouvrages concernant l'histoire des catéchismes allemands ont hâté ce développement. On trouvera dans le livre *Auf dem Wege zu einem neuen Katechismus* (1944) des indications plus précises sur le but poursuivi.

En ce qui concerne la structure et l'enchaînement, le catéchisme sera rédigé en leçons comme le nouveau catéchisme de France.

III. — Quant aux *autres questions* : la coordination du catéchisme avec l'histoire biblique, les livres de religion pour le degré inférieur et pour les adolescents..., il ne sera possible de les résoudre que dans l'avenir.

CATECHETICAL PROBLEMS IN GERMAN-SPEAKING TERRITORY

I. At the outset of the Nazi regime religious instruction appeared to be in a favourable position: before long it became ruthlessly curtailed. In many districts the local catechism lessons, which up to then, were given in the public schools, became an impossibility; in other localities they proved nothing but a snare. So, on all sides catechism classes had to be improvised outside the schools. These were called *Kinderseelsorgestunde* (for the little children) and *Glaubensstunde* (for the seniors). This was a last resource and produced a few favourable results: teaching was more closely connected with worship, catechism with parochial administration and the parents' collaboration became more active.

II. As for the *altering of the Catechism*, the work undertaken previously was quietly pursued. This met with some successful results.

From the beginning of this century the evolution of methods had led in 1925 (in Austria, in 1930) to a first revision of the Catechism, with the purpose of compressing and simplifying the matter to be studied. When after a trial, it was judged that this German Unified Catechism should be further improved, a complete change was found to be necessary, since compression and simplification were deemed insufficient. The whole arrangement, which, up to then, had followed the lines of scientific theology, had to undergo a change. These conclusions were sanctioned by a decree drawn up by the Bishops, at their Conference held in 1938.

In the Catechism there is no question of popularising theology, but of making known the Christian Faith in the form of a joyful message, of a doctrine of salvation. Thus the conviction that Christianity is that pearl of great price, for which we must leave all things, will be deeply rooted in the children's hearts.

Examples of the points of doctrine which throw this aspect into prominence are: the Incarnation and Resurrection of Christ, the doctrine of Grace and the Sacraments (the explanation of these must not be connected with Ethics but with Dogma). Neither the philosophical question regarding the end of man nor an enumeration of moral obligations must be the starting point.

This development was hastened by discussions on the difference existing between theology and religious teaching, as well as by the publication of numerous works concerning the history of the German Catechism. More valuable indications of the aim pursued are to be found in the book entitled *Auf dem Wege zu einem neuen Katechismus* (1944).

In all that concerns order and arrangement, the Catechism will be drawn up in lessons, in the style of the French Catechism.

III. As for the *other questions*: the co-ordination of the Catechism with Bible History, the religious books for the lower grade and for adolescents ... it will only be possible to decide these in the future.

La formation liturgique à l'école primaire

par Dom Gaspar LEFEBVRE, O. S. B.

Abbaye de Saint-André-lez-Bruges. ¹

L'enseignement de la religion à des enfants de 6 à 12 ans présente de réelles difficultés car le catéchisme, qu'il faut leur apprendre, est une sorte de petite Somme théologique où l'Église, guidée par l'Esprit Saint, a concentré, dans un ordre didactique et dans un ensemble de formules et de termes nécessairement abstraits, la doctrine du divin Maître, contenue dans l'Évangile et la Tradition, et interprétée authentiquement par les Apôtres, les Pères, les conciles et les théologiens au cours des siècles.

Pourquoi, dès lors, dira-t-on, compliquer encore cet enseignement, déjà si ardu, en demandant d'y ajouter à l'école primaire la formation religieuse *par la liturgie* ? La prière de l'Église n'est-elle pas, elle aussi, un ensemble de choses bien mystérieuses pour les enfants, et l'ordre dispersé dans lequel les vérités chrétiennes y sont affirmées ne les rend-il pas plus difficilement accessibles encore que le catéchisme aux jeunes intelligences ? Ce n'est là heureusement qu'une apparence, car, de fait, le catéchisme et la liturgie sont deux formes de l'enseignement officiel de l'Église ; et elles se complètent et s'éclairent tellement l'une l'autre que c'est en les étudiant en fonction l'une de l'autre qu'on arrive le plus facilement et le plus sûrement à donner aux enfants la formation chrétienne dont ils ont besoin pour toute leur vie.

« L'enseignement religieux, dit Pie X, doit se donner sous une double forme : d'une part dans les *sermons* du dimanche et des jours de fêtes où l'on explique l'Évangile et, de l'autre, dans les *catéchismes* où l'on enseigne les éléments de la foi. » (*Acerbo nimis* 15 avril 1905).

Le sermon fait après l'Évangile et suivi du chant du *Credo* ou résumé de la foi, nous reporte aux premiers siècles de l'Église

1. Préparé à l'apostolat liturgique par l'éducation familiale et la formation reçue à Maredsous, Dom Gaspar LEFEBVRE collabora de 1906 à 1914 à la restauration de la Congrégation bénédictine au Brésil. Rentré en Europe, il crée successivement plusieurs périodiques : *Bulletin paroissial liturgique* (1919), *L'artisan liturgique* (1926), *La croisade liturgique à l'école* (1933). Il est l'auteur d'un célèbre *Missel quotidien et Vespéral* et d'un grand nombre d'ouvrages ; citons : *Liturgie ou ses principes fondamentaux*, *Cours pour le brevet d'instruction religieuse*, *Manuel de liturgie*, *Méditations liturgiques...* (Note de la rédaction).

où celui qui présidait l'assemblée dominicale expliquait les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'on venait de chanter et de lire dans la première partie de la messe, dite messe des catéchumènes. C'est un enseignement donné d'après le déroulement des fêtes du cycle où les principaux mystères du Christ sont commémorés solennellement pour que les chrétiens puissent, chaque année, en pénétrer plus profondément l'esprit et s'y associer toujours davantage.

Cet enseignement doctrinal et moral se rattache ainsi étroitement à la vie du Sauveur, et il est par là même très vivant. D'autant plus que l'Église y a ajouté tout un ensemble d'éléments qui font de la liturgie ce que les éducateurs de la jeunesse prônent sous le nom de *méthode intuitive*.

Après avoir montré la mise en œuvre de cette méthode dans la vie courante, nous verrons que le Christ, ce Maître des maîtres, en appliquait déjà les principes pour enseigner l'Évangile ; et que l'Église, cette éducatrice parfaite, agit de même dans son culte liturgique.

Nous exposerons ensuite la Méthode C.L.E., c'est-à-dire ce que la CROISADE LITURGIQUE A L'ÉCOLE propose, à titre d'essai, comme *matériel scolaire intuitif liturgique* pour la formation religieuse des enfants de 6 à 12 ans ou de l'école *primaire*.

I. LA MÉTHODE INTUITIVE

La méthode intuitive dans la vie courante.

Nous connaissons tous l'adage : *Verba movent, exempla trahunt* ; les paroles émeuvent mais les actes entraînent. Nous savons par expérience combien l'exemple, le bon comme le mauvais, est contagieux. Les journaux sont remplis d'assassinats dont la plupart sont des reproductions de scènes lues dans des récits qui frappent vivement l'imagination et la sensibilité, ou vues au cinéma, dans des revues illustrées ou en réalité.

La force des images, dont on use et abuse dans la publicité moderne, est un des principaux moyens de persuasion collective employés à notre époque. L'imagerie bien faite et souvent répétée sous des formes variées, a une puissance dont on ne se doute guère pour suggestionner les personnes et pour créer en elles une telle obsession qu'elle les fait passer quasi irrésistiblement de l'idée à l'acte.

C'est qu'en effet, chez l'homme, l'âme et le corps forment un

tout indivisible. L'âme informe et vivifie le corps, et celui-ci, à son tour, est l'instrument précieux qu'elle emploie dans l'exercice de ses facultés intellectuelles et sensitives.

Pour vouloir un objet, l'homme doit préalablement le connaître et, pour le connaître, il doit s'en former une image sensible. Pas de phénomène intellectuel qui n'ait été précédé d'un phénomène sensoriel : *nihil in intellectu, nisi prius fuerit in sensu*.

Le meilleur moyen dès lors de communiquer à d'autres nos pensées qui, de leur nature, sont abstraites, est de les présenter d'une façon concrète par des paroles très imagées, et de les matérialiser en quelque sorte par des gestes et autres moyens appropriés pour que nos interlocuteurs arrivent à saisir notre manière de voir par l'une ou l'autre des cinq informations que leur donnent les sens.

Veut-on prémunir quelqu'un contre le découragement et le convaincre que l'optimisme est un puissant moyen de sortir des plus graves difficultés, rien de tel que ce court apologue : « Deux grenouilles tombèrent un jour dans un seau rempli de lait. Pendant quelque temps, elles nagèrent ; mais bientôt l'une d'elles perdit courage et, jugeant que ses efforts étaient inutiles, elle s'arrêta et se noya. L'autre, au contraire, se débattit si bien contre la mort qui voulait la saisir, que, grâce à ses efforts redoublés, le lait finit par s'épaissir et devint du beurre. Sur ce terrain plus solide, la petite bête, épuisée, mais courageuse, put prendre son élan et sauter hors du seau. Son optimisme l'avait sauvée. » Cette historiette n'est-elle pas plus parlante que tous les syllogismes et que toutes les démonstrations abstraites ? Par les sens, elle va droit à l'intelligence et fait comprendre mieux que de longs discours, que le pessimisme est notre pire ennemi.

Les fables de La Fontaine doivent leur succès au procédé essentiellement *intuitif* qui les caractérise. Et on l'accentue encore de nos jours par des éditions illustrées, voire même par d'ingénieux tableaux animés qui permettent aux enfants d'actionner ces fables et de les faire vivre devant eux.

N'est-ce pas sur les mêmes principes pédagogiques d'enseignement intuitif que se basent les méthodes Froebel, Montessori, et tant d'autres ? Le besoin s'en fait sentir de plus en plus. Aussi partout abondent les manuels scolaires illustrés, les albums de vulgarisation scientifique, les séries de cartes postales, les revues et romans tout en images, les cinémas et les projections, et même les jeux et jouets savants et instructifs.

Parcourez les catalogues ou visitez les magasins de vente de sociétés scolaires comme Nathan et C^{ie} (rien de chrétien donc)

et vous aurez une idée de ce que l'enseignement neutre fait pour instruire la jeunesse. Vous constaterez qu'on cherche de toutes les façons à pénétrer dans les intelligences par la voie des sens, de l'imagination et du cœur.

Au point de vue religieux n'y a-t-il pas davantage encore à faire dans ce même sens ? Oui. Bien plus, il faut que nous le fassions si nous voulons être fidèles aux principes qui ont toujours guidé le divin Maître et son Église dans l'enseignement de la doctrine chrétienne aux âmes.

La méthode intuitive de Jésus.

Notre-Seigneur, qui connaissait parfaitement les hommes, leur a révélé les mystères les plus profonds de la religion chrétienne sous la forme d'allégories, de comparaisons et de paraboles. Le Royaume des cieux, déclare-t-il, est semblable à un grain de sénévé, à du levain mis dans la pâte, à un filet qui prend des poissons, à un repas de noces, etc... Rappelez-vous l'histoire du fils prodigue, de la brebis perdue, du bon Samaritain et tant d'autres. La plupart du temps Jésus prenait occasion des circonstances de temps, de personnes et de lieux pour faire comprendre, au moyen d'éléments naturels connus par tous, les vérités surnaturelles et invisibles.

Le Seigneur accompagnait aussi ses miracles, de gestes et de paroles qui montraient extérieurement ce qu'ils opéraient dans l'homme. C'est en touchant avec de la salive les oreilles et la langue du sourd-muet et en disant : Epheta, c'est-à-dire ouvre-toi, qu'il le guérit. Soufflant un jour sur ses Apôtres réunis au Cénacle il leur dit : « Recevez l'Esprit-Saint. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Et nous savons qu'il a institué un sacrifice *visible* et les rites essentiels des sacrements comme signes *sensibles* des grâces qu'ils produisent intérieurement dans les âmes par le ministère extérieur de la hiérarchie ecclésiastique.

La méthode intuitive de l'Église dans la liturgie.

Ce procédé intuitif, les Pères et les conciles l'ont toujours conseillé et l'Église l'a fait sien dans la liturgie par l'emploi d'objets, de rites et de cérémonies qu'on appelle les sacramentaux, et par des paroles et des formules symboliques et imagées.

Si l'un des plus grands fléaux qui affligent la société moderne est son ignorance religieuse, n'est-ce pas en grande partie parce que, trop longtemps, le peuple chrétien dans sa grande masse s'est désintéressé de ce que le prêtre faisait et disait à l'autel, et qu'il

s'est confiné peu à peu dans une prière très individualiste ? Pie X et Pie XI ont dû intervenir pour demander aux fidèles *« de ne plus être de simples spectateurs muets à l'église, mais de puiser le véritable esprit chrétien à sa source première et indispensable qui est la participation active aux mystères sacro-saints et à la liturgie publique et solennelle de l'Église »*. (Motu Proprio 1903 — Constitution apostolique 1928).

Dès les origines du christianisme et durant tout le moyen âge c'est principalement à cette source que les foules ont puisé la connaissance des vérités surnaturelles. Elles prenaient, en effet, une part très réelle aux fêtes de l'Église et notamment à la réunion dominicale ou messe de chaque dimanche, dont la première partie est consacrée à des prières et des lectures des livres saints et la seconde à la célébration du saint sacrifice avec communion générale plusieurs fois par an, voire même chaque fois dans les premiers temps.

« Dans l'institution des fêtes liturgiques, dit le catéchisme publié à Rome sur l'ordre de Pie X, tout a été si bien adapté aux circonstances, les cérémonies, les paroles, le chant, l'ordonnance extérieure dans tous ses détails, qu'elles peuvent faire *pénétrer profondément dans l'esprit les mystères que nous célébrons, et nous porter aux sentiments et aux actes correspondants. Si les fidèles étaient bien instruits en cette matière, et célébraient les fêtes avec l'esprit voulu de l'Église en leur institution, on obtiendrait une rénovation de foi.* »

« Pour instruire le peuple des vérités divines et pour l'élever aux joies spirituelles et intérieures, affirme à son tour Pie XI dans l'encyclique sur le Christ-Roi, les splendeurs de la liturgie sont *bien plus efficaces* que les documents du magistère ecclésiastique, même les plus importants. Car ceux-ci n'atteignent que les catholiques les plus cultivés, en nombre assez restreint, celles-là touchent et enseignent tous les fidèles ; les uns ne sont publiés qu'une fois, les autres élèvent la voix, si l'on peut s'exprimer ainsi, chaque année, ramenées régulièrement par le cycle liturgique ; les uns ne s'adressent principalement qu'à l'intelligence, les autres à l'intelligence et au cœur, à l'homme tout entier. Et il faut bien se rendre compte que l'homme composé de corps et d'âme, est vivement saisi par la beauté et la variété du culte extérieur, dont les cérémonies *font pénétrer jusqu'au plus intime de son être la doctrine céleste*. Cette doctrine devient comme la sève, le sang de la vie spirituelle, de plus en plus vigoureuse et de plus en plus féconde. » (25 Décembre 1925).

« La liturgie, déclarait le même Pape, *est le plus important organe du magistère ordinaire de l'Église.* » (12 Décembre 1936).

Le culte officiel de l'Église est donc une des formes authentiques, une des modalités essentielles et, à quelques égards, la plus efficace du pouvoir d'enseignement confié par Jésus à ses Apôtres.

La liturgie est un catéchisme qui contient les différents points de la doctrine et de la morale chrétiennes ; mais, présentés dans leur réalité concrète afin que l'homme, qui est chair en même temps qu'esprit, soit saisi tout entier. L'âme plongée dans cette atmosphère y acquiert le sens chrétien *vécu*.

Voyez comment l'Église procède pour instruire ses enfants en les faisant participer à son culte dans les temples. Nous sommes aux fêtes de Noël. C'est le grand dogme de l'Incarnation que la liturgie affirme en ce moment. Mais c'est à la manière qui a toujours été celle de l'Église qu'elle le fait. Dans un sanctuaire tout plein de lumières, à minuit, elle fait descendre sur l'autel celui qui naquit autrefois pendant la nuit dans la grotte de Bethléem, et nous mêlant au cortège des bergers que la lecture de l'Évangile évoque, elle nous fait chanter le *Gloria in excelsis* avec les anges et adorer avec le célébrant, qui ploie le genou, « le Verbe fait chair ». Tout, dans ce cadre liturgique, frappe les sens, atteint l'imagination et le cœur et, par ce moyen, éclaire et chauffe les âmes. « Par le mystère de l'Incarnation du Verbe, proclame la Préface de Noël, un rayon de la splendeur divine brille à nos yeux, afin que, tandis que nous connaissons Dieu *sous une forme visible*, nous soyons ravis par lui en l'amour des choses invisibles. »

C'est là toute la méthode de l'Église orante. Comme l'a fait le Verbe incarné, elle *concrète* les idées les plus sublimes et les mystères les plus cachés et les met à la portée de ses enfants. Elle les exprime entre autres moyens, par des objets matériels et des figurations symboliques qui atteignent les âmes par la voie des sens. L'enseignement que nous donne la liturgie est donc d'ordre essentiellement *pratique*. C'est celui que les mamans donnent à leurs enfants lorsqu'elles leur dictent, sans parler de règles de grammaire, les premiers mots qu'ils doivent prononcer et lorsqu'à table, par exemple, elles leur montrent comment ils doivent tenir leur cuiller et manger : « Fais comme cela, petit ! Fais comme maman, petit ! » Voilà ce que notre Mère la sainte Église dit à ses enfants dans la liturgie, qui est *une méthode directe d'enseignement religieux*.

Inutile de dire que tous ces sacramentaux, rites et symboles ne sont efficaces que dans la mesure où nous en prenons conscience et que nous y répondons par les actes de foi, d'espérance, de charité et autres vertus qu'ils suscitent en nous. C'est pour cela que le concile de Trente dit, en parlant de la messe, qu'il faut souvent l'expliquer aux fidèles car toutes les cérémonies qui encadrent la

consécration et la communion instituées par Jésus « ont pour but de faire briller davantage la grandeur d'un si auguste sacrifice et de porter les fidèles *par ces signes salutaires et mystérieux qui frappent la vue*, à la connaissance des choses divines voilées dans le sacrifice ».

II. LA MÉTHODE INTUITIVE PROPOSÉE PAR LA CROISADE LITURGIQUE A L'ÉCOLE

Avant tout, cette méthode d'enseignement de la religion à l'école primaire demande que l'on ait une juste idée de ce qu'est la liturgie, car beaucoup de manuels semblent n'y voir qu'un ensemble de rites, de cérémonies et de prescriptions rubricales, c'est-à-dire des choses purement extérieures.

Apprendre aux enfants comment l'Église a organisé l'année ecclésiastique, quelles sont les différentes parties de la messe, comment s'administrent les sacrements, comment doivent être bâtis et ornés un temple, un autel, un tabernacle, quels sont les instruments du culte, les formes à donner aux vêtements sacrés, les couleurs liturgiques etc... ne constitue qu'une explication très incomplète du culte officiel ou liturgique de l'Église.

Sans doute, étant une société visible, l'Église doit nécessairement exprimer sa religion envers Dieu d'après un protocole réglementé jusque dans les moindres détails par les autorités ecclésiastiques et notamment par le Pape et par la Congrégation des rites à Rome.

Mais tous ces éléments extérieurs, qui sont essentiels au culte liturgique, car il n'existerait pas sans eux, ne sont pourtant qu'une partie secondaire de la liturgie ; absolument comme le corps humain est essentiel à tout homme bien que cet organisme visible ne soit qu'un cadavre s'il n'est pas vivifié par une âme.

Or, l'âme de la liturgie, sa partie essentielle, première et vivifiante, ce sont les actes intérieurs de foi, d'espérance, de charité, de religion et d'autres vertus dont ces éléments extérieurs sont l'expression sensible ou parfois même le soutien et l'excitant, et toujours l'accompagnement obligatoire si l'on veut que l'homme *tout entier* adore Dieu, comme il le doit, par un culte public.

Cette liturgie intégrale, la seule vraiment vivante, comporte le dogme, la morale, la prière et les sacrements, c'est-à-dire tout ce qu'on trouve dans le catéchisme, mais présenté d'une façon bien plus accessible aux enfants. Tout y est concrété par une extériorisation nécessaire, mais qui ne mérite ce nom que si elle émane en toute vérité d'un culte intérieur dont elle est la manifestation publique et officielle.

La véritable initiation liturgique faite en classe suppose donc la suppression des cloisons étanches qui existent trop souvent entre le missel et le catéchisme, ou si l'on veut, entre l'enseignement religieux donné sur les bancs de l'école et celui qui est donné dans les églises par les actes du culte eux-mêmes, expression authentique de la foi de l'Église ainsi que nous l'avons montré plus haut.

Former religieusement les enfants, même les petits, par la liturgie ainsi comprise, devient alors une nécessité, et c'est ce dont les maîtres et maîtresses de l'école primaire à qui nous nous adressons ici, doivent être, avant tout, pleinement convaincus.

Disons plus : pour initier avec pleine efficacité l'enfance à cette liturgie vivante, il faut que ceux qui l'enseignent vivent eux-mêmes cœur à cœur avec l'Église dans sa prière. S'ils s'habituent, par un labeur personnel de longue haleine, à retrouver dans le catéchisme tout ce qui se trouve dans le missel et vice-versa, et si par une longue expérimentation ils envisagent, comme d'instinct et avec goût et enthousiasme, le dogme et la morale *en fonction* du culte officiel, en fonction du moins de la messe dominicale à laquelle leurs élèves doivent être initiés au cours de liturgie, la moitié de leur travail de formation religieuse de la jeunesse est, peut-on dire, fait. Il importe, en effet, de bien « réaliser » que pendant toute leur vie les enfants devenus adultes n'auront plus, pour la plupart, d'autre enseignement religieux que celui qu'ils recevront de leur Mère la sainte Église en assistant obligatoirement chaque dimanche à la messe. Si on les a formés, aux classes de religion, comme nous venons de le dire, cette réunion dominicale sera pour eux une véritable leçon de catéchisme à la fois doctrinale et morale. L'enseignement qu'on leur aura donné au moyen de la liturgie, y portera ses fruits avec d'autant plus d'abondance que la messe (sacrifice, sacrement, sacramental et prière) est une source incomparable de lumières et de forces surnaturelles.

Matériel scolaire liturgique intuitif.

Les éducateurs, doués du sens liturgique dont nous parlons, aimeront de conduire, une fois ou l'autre, les élèves de leur classe à l'église. Le meilleur moyen, en effet, d'expliquer à des enfants (qui plus que les autres ont besoin de voir pour comprendre) ce qu'est la vie chrétienne, c'est de leur montrer le *baptistère* où elle a pris naissance par le sacrement du baptême, les *confessionnaux* où l'on ressuscite à cette vie lorsqu'on a eu le malheur de la perdre par un péché mortel, le *maître-autel* et la *sainte table* où cette vie se développe en plénitude par le renouvellement non sanglant

du Calvaire et par la réception du « Pain de vie », la *chaire de vérité* où les Écritures Saintes lues dans le missel au cours de la première partie de la messe sont expliquées et entretiennent en nous toutes les vertus qui caractérisent cette vie de Dieu en nous.

Au *baptistère* on montrera comment, en étant purifiés du péché originel et vivifiés par la grâce dans les eaux baptismales, nous sommes tous devenus les enfants de Dieu, les frères de Jésus et les membres de l'Église qu'anime divinement l'Esprit-Saint.

Devant les *confessionnaux* on fera remarquer que les ministres du Christ y siègent comme des juges qui rendent justice, tandis que ceux qui s'accusent de leurs fautes sont à genoux et se frappent la poitrine. On dira comment ces deux sacrements convergent vers l'autel où l'on offre le saint sacrifice, car, en nous lavant dans le sang de Jésus, ils nous donnent les dispositions voulues pour assister fructueusement à l'oblation de la divine Victime et pour y participer pleinement par la communion sacramentelle.

Devant le *maître-autel*, on expliquera sa structure (pierre de sacrifice, table, tombeau) et la raison pour laquelle on y a mis un grand crucifix etc...

Le *sanctuaire* où se trouvent l'autel, le siège du célébrant, les stalles réservées au clergé et que clôture le banc de communion ou même des ambons, indique le rôle spécial qui incombe à la hiérarchie sacrée : elle doit avant tout offrir le sacrifice, administrer les sacrements et prêcher la parole de Dieu.

Au fur et à mesure de ces visites on essaiera de faire dire aux enfants dans quels chapitres du catéchisme on traite de ces différents sujets.

Les *messes d'enfants* dans les paroisses où un prêtre explique chaque semaine, en conformité avec les fêtes du cycle, ce que le célébrant dit et fait à l'autel, sont aussi des leçons de choses très instructives. Mais il va de soi que cet enseignement intuitif donné à l'église n'est qu'occasionnel. Seul celui qu'on donnera *en classe*, d'une façon régulière et en fonction du missel (ou de la liturgie), peut assurer une formation complète parce qu'on y est initié parfaitement au culte officiel, source indispensable, nous l'avons vu, de la véritable vie chrétienne.

Il s'agit donc, pour ce cours de religion, de s'ingénier à mettre sous les yeux des enfants à l'école, tout ce qui pourra leur faciliter la compréhension de ce que nous avons appelé le corps et l'âme de la prière publique et officielle de l'Église.

Bien des méthodes ont été créées ces derniers temps dans ce but. Voici rapidement ce que nous avons essayé de faire, avec le

concours de personnes dévouées, dans la *Croisade Liturgique à l'École* ou Méthode C.L.E.¹

Le centre d'intérêt de cette Méthode étant surtout la messe dominicale, on commence par fixer au mur de la classe le « *Tableau de la messe avec personnages mobiles* » (voir figure 1). Ce tableau mural représente un autel. Des fentes y sont aménagées de façon qu'on peut y fixer à leurs places respectives pour chacun des instants de la messe, le prêtre, l'enfant de chœur et les objets (calice, missel, bourse, etc...) employés à l'autel. On habituera les enfants à placer eux-mêmes ces découpages sur le tableau, ce qui les oblige à faire fort attention car, un peu à la fois, ils doivent pouvoir représenter, sans hésiter, n'importe quel moment de la messe. A droite du tableau, des fentes permettent de fixer différentes scènes évangéliques auxquelles l'ordinaire de la messe fait allusion.

Un élève désigné par le maître placera d'abord les objets qui sont sur l'autel au moment de l'Évangile, à savoir : le missel (à gauche), la bourse (vers le milieu) et le calice recouvert de son voile et posé sur le corporal déployé (au milieu). Un autre enfant placera les personnages : le prêtre lisant l'Évangile (en haut à gauche), le servant debout (en bas des degrés, à droite) et le petit tableau mobile représentant le Sermon sur la montagne (ou bien Jésus à la Cène si l'on veut expliquer les deux grandes divisions de la messe).

Pour faire comprendre l'Évangile aux enfants, les livres ne manquent pas. Nous signalons spécialement : *Jésus notre Maître* de l'abbé Desomer (3 vol.) qui est tout à fait à la portée des jeunes. On y trouve le texte évangélique, l'explication des mots et des idées, et enfin des applications pratiques.

Les plus grands emploieront utilement les *Albums d'images genre Épinal*, de Speybrouck, dont chaque page est consacrée à un dimanche ou jour de fête. « La vieille image d'Épinal, écrit M. Alphonse de Parvilly, a fait école; aujourd'hui elle se multiplie, elle est périodique, elle publie de véritables romans; elle a gardé cette juste proportion entre l'image et le texte qui attribue à la première trois ou quatre fois plus de place qu'au second, car l'enfant a besoin de voir plus que de lire. »

1. Cette revue, interrompue pendant la guerre, paraît momentanément sous la forme d'un cahier liturgique intitulé : *Mon année avec l'Église*. Ce cahier de 160 pages (envoyé à raison de 40 pages par trimestre aux abonnés) donne pour chaque jour un dessin à colorier et des textes à souligner ou à compléter, de façon qu'une classe, dont tous les élèves l'adoptent, est vraiment formée, l'année durant, à l'École de l'Église orante.

Des planches murales (40 × 60) en 6 couleurs et des *cartes postales* en 8 couleurs, représentant *les évangiles des dimanches de l'année*, rendent aussi de grands services pour l'enseignement intuitif.

Pour qu'un élève de l'école primaire (ou de 6 à 12 ans) apprenne,



FIG. 1. — *Tableau de la messe avec personnages mobiles.*

par exemple, d'une façon agréable et pleinement adaptée à son âge, la doctrine contenue dans l'*Évangile des noces de Cana*, voici ce que nous conseillons : Un enfant indiquera sur le *Tableau explicatif du cycle liturgique* (grand cycle en couleurs ; voir figure 2) où se trouve le 2^e dimanche après l'Épiphanie qui en parle. Puis il cherchera sur la carte de *Palestine en couleurs*, grâce aux lettres et aux chiffres qui sont en marge, où est Cana et montrera du doigt cet endroit ¹.

1. La C.L.E. a publié aussi des *petits théâtres*, en carton découpé, qui permettent de reconstituer les scènes de l'Évangile avec des personnages découpés dans du bristol et fixés à un petit socle en bois qui les maintient debout. Il y a entre autres scènes les noces de Cana (voir figure 3). Le récit évangélique devient ainsi très vivant pour les plus jeunes. — Pour les enfants, on utilisera fort avantageusement aussi les ombres chinoises ou vitrauphanies (voir figure 4).

Le maître tracera alors au tableau noir avec des craies de couleur un *dessin schématique* de ce même évangile (voir figure 5). (La C.L.E. publie de cette façon un peu à la fois tous les évangiles.) Cette manière intéresse vivement les enfants parce qu'ils sont

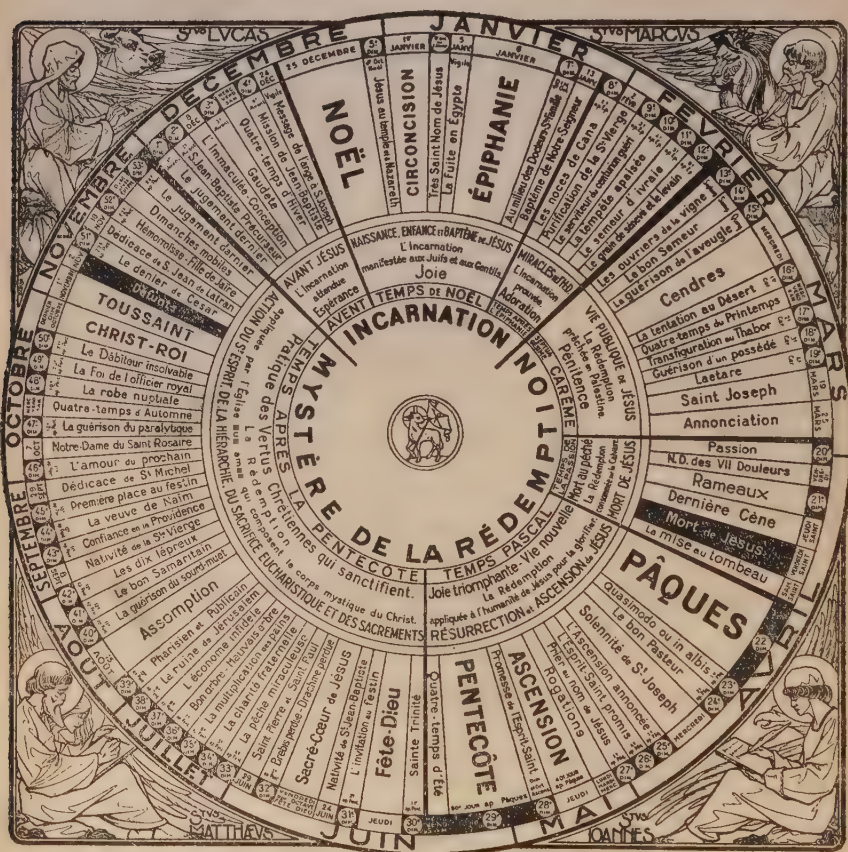


FIG. 2. — Tableau explicatif du cycle liturgique (136 × 110 cm.).

appelés à devoir redessiner ainsi, avec des crayons de couleur dans leur cahier, n'importe quel évangile.

1. — On lit la première phrase de l'évangile : *Il se fit des noces à Cana en Galilée et la mère de Jésus y était.* On dessine la table (un rectangle), les époux (deux anneaux enlacés à droite du rectangle), les convives (5 demi-cercles ou sommet de leur tête en-

dessous du rectangle) et Marie (un grand M en bleu, au bas du rectangle, à gauche).

2. — *Et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.* On dessine (en rouge, en haut à gauche du rectangle) une croix qui représente Jésus, car il faut rattacher tous ses actes à son Calvaire. On met les 5 premiers Apôtres (5 demi-cercles en haut du rectangle, avec leurs initiales : A(ndré), P(ierre), Ph(ilippe), N(athanaël ou Barthélemy), J(ean).

Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

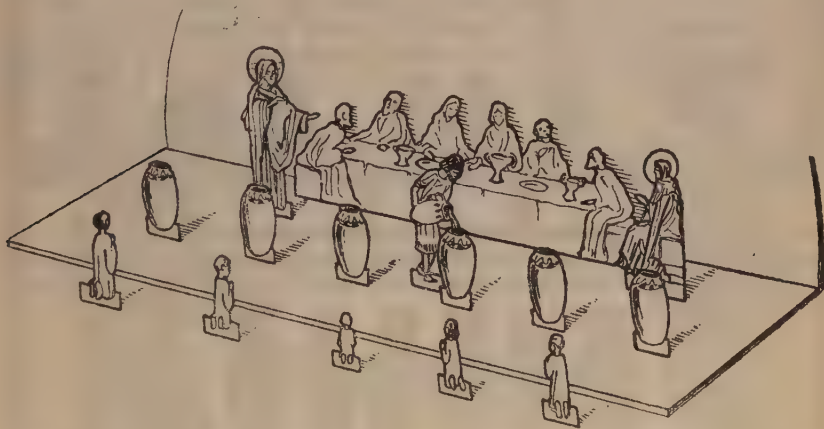


FIG. 3. — *Les Noces de Cana* dans la série des *Découpages* de la C. L. E.

3. — *Sa mère dit aux serviteurs* (on dessine trois demi-cercles sur une même ligne un peu au-dessous du M) : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Or il y avait là six urnes de pierre, pour servir aux purifications des Juifs (on dessine 6 urnes) et contenant chacune deux ou trois mesures (chaque mesure représentait une quarantaine de litres).

4. — *Jésus dit aux serviteurs : Remplissez d'eau ces urnes. Et ils les remplirent jusqu'au bord.* On trace dans les urnes des traits blancs en graduant de gauche à droite le niveau d'eau qu'ils représentent pour montrer que les serviteurs les remplirent jusqu'au bord.

5. — *Alors Jésus fit le miracle.* On marque au moyen de 6 lignes

en pointillés qui vont de la croix aux 6 urnes en passant par Marie dont on affirme ainsi la médiation, car c'est à sa demande que ce miracle a été fait. On rougit l'eau des urnes avec de la craie rouge, pour indiquer que l'eau a été changée en vin. *Jésus dit aux serviteurs : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. Et ils lui en portèrent.*



FIG. 4. — *Les évangiles en vitrauphanies : Les noces de Cana.*

Dès que le maître d'hôtel eut goûté de l'eau changée (on dessine une tête et une main tenant un verre incliné) ne sachant pas d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin ; puis, après qu'on en a beaucoup bu, il en sert du moins bon.

6. — Mais toi tu as réservé le bon vin jusque maintenant (ce qui rend le miracle plus grand encore). Jésus fit là le premier de ses miracles, à Cana, en Galilée ; et il manifesta sa gloire (on met des rayons autour de la croix) et ses disciples crurent en lui.

C'est l'occasion de parler de ce que le catéchisme dit du sacrement du mariage, du miracle de la transsubstantiation ou conversion

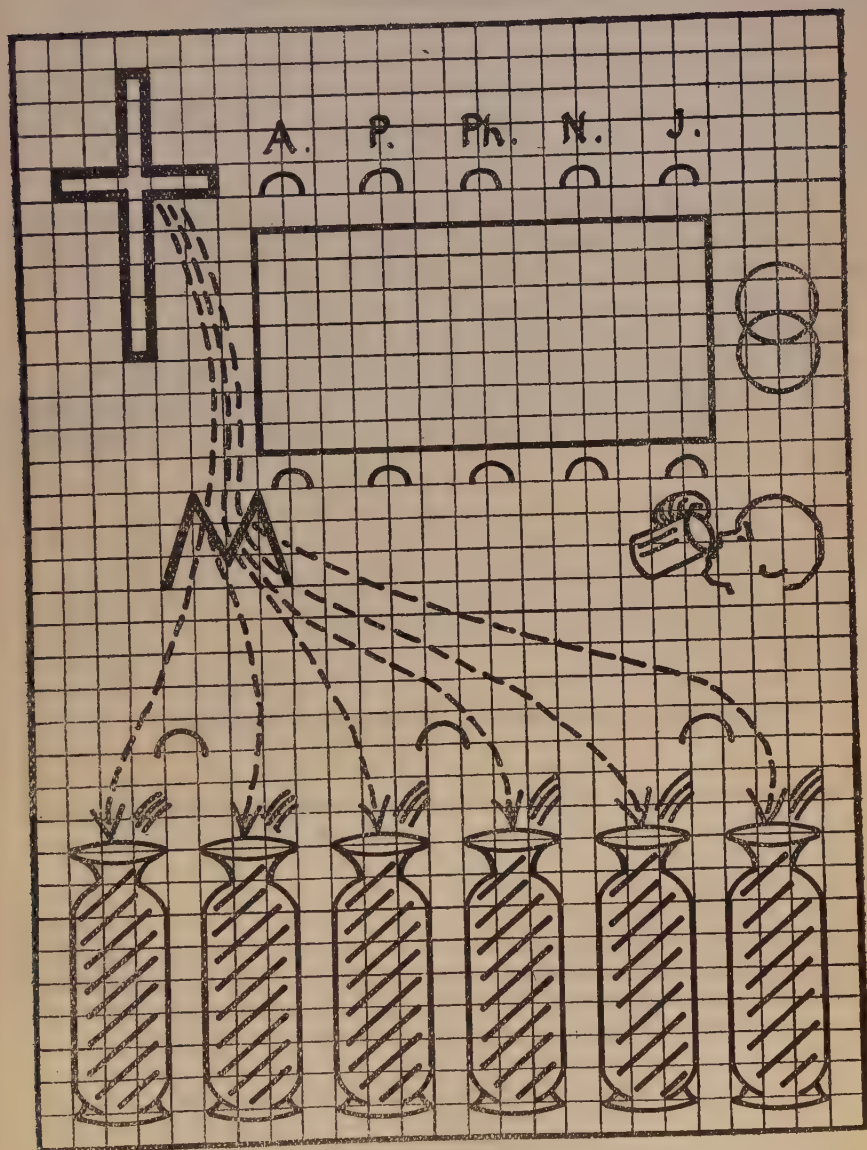


FIG. 5. — Les évangiles en dessins schématiques : Les noces de Cana.

du vin au sang de Jésus à la messe, de la divinité du Christ prouvée par ses miracles, et de la médiation de Marie.

CONCLUSION

Si tous les enfants qu'on a en mains, au moins jusqu'à la première communion, étaient formés dans cet esprit liturgique largement compris, il est probable que, *leur vie durant*, la messe dominicale serait pour eux un rappel du dogme et de la morale contenus et appris dans le catéchisme et qu'en y conformant leur manière de penser et de faire, par la grâce inhérente au culte officiel de l'Église dont le sacrifice eucharistique est le centre, ils seraient de vrais disciples du Christ et travailleraient activement à l'extension du règne de Dieu.

LITURGICAL TRAINING IN PRIMARY SCHOOLS

I. — The Catechism and the Liturgy are two forms of the official teaching of the Church. They complete and illustrate each other so well that the easiest and surest way to succeed in giving children a life-long Christian formation is to be found in studying them in conjunction with each other.

The Catechism is a kind of little Summa in which the Church, guided by the Holy Ghost, has concentrated the doctrine of the Divine Master in didactic order, though necessarily in abstract terms and formulae. The Liturgy is also a doctrinal and moral teaching, but is essentially constituted of elements which the teachers of youth extol under the name of *intuitive method*.

This method corresponds fully with human nature, for, with man composed of a body informed by a soul, each intellectual phenomenon is preceded by a sensorial one: *Nihil in intellectu nisi prius fuerit in sensu*.

Jesus then, Who knew men perfectly, revealed the mysteries of the Kingdom of God by means of allegories, comparisons and parables which speak to the soul through the senses. His miracles were accompanied with words and deeds indicating their interior effects.

In this same sense He instituted a *visible* sacrifice and the essential rites

in accord with the signs of the graces, which they produce in souls, through the ministry of the ecclesiastical Hierarchy.

The Church in her official prayer makes use of the same *intuitive method* of which Pius XI said : « It instructs the Christian people *more efficaciously* than even the most important documents of the ecclesiastical magisterium, for, by the beauty and variety of external worship, it appeals both to man's mind and heart, i.e. to man as a whole. » (Encyclical Christ Our King).

This is the whole purpose of the rites, formulae and all the sacramentals used by the Church in her Liturgy for the celebration of Mass, the administration of the sacraments and the fulfilment of the mysteries of Christ, by solemnly commemorating their anniversaries.

II. — *What the C.L.E. Method proposes* (Liturgical Crusade in the School) — Children will benefit by this teaching, in so far as they are able to participate actively in the *worship* of the Church and understand all its outward varied observances, and in so much as they fully realise the acts of faith, hope, charity and the other Christian virtues which this worship aims at creating, maintaining or intensifying in souls.

This initiation into the rites and into the soul of the Liturgy, may be done during the different ceremonies themselves, e. g. at children's Masses explained by a Priest ; or, by visits to churches, during which the children are shown, in a practical manner, how they received Christian life in the *Baptistery*, how it is given back to them in the *Confessional*, and how its development is due to the Holy Sacrifice celebrated at the *Altar*, to Holy Communion distributed at the *Altar rails* and to the Sermons preached from the *pulpit*, where the Gospel and other passages taken from the first part of the Mass, are explained.

Nevertheless it is only by the teaching given regularly *in class* and in conjunction with the Missal (or the Liturgy) that we can be sure that the training is complete. The children are thus fully initiated, in the official worship which is, as both Pius X and Pius XI affirmed, « the first and indispensable source of the true Christian spirit ». (Motu Proprio 1903 — *Apost. Const.* 1928).

Many methods, with this end in view, have been invented of late. That which we propose in the *Liturgical Crusade in the School* (or C.L.E. method) has the Sunday Mass as its principal centre of interest.

The picture of the Mass, with movable figures attached to the wall, bring all the ceremonies of the Holy Sacrifice before the children's eyes. « *The Explanatory Picture of the Liturgical Cycle* », « *Jesus Our Master* », « *The Liturgical Cycle in Pictures* », like those produced by « Les Imageries d'Épinal », the *Map of Palestine* with letters and figures in the margin, and the *Gospel in outlined drawings*, enable us to locate the Gospel scenes both liturgically and historically and to bring the dogmatic and moral scope of each Sunday Mass to the level of pupils from 6 to 12 years, in an agreeable way, fully suited to their age.

The children, thus finding in the Missal and in the Church ceremonies

the whole teaching of the Catechism, are truly trained to Christian life, so long as they are in our hands, at least until their First Holy Communion. The Sunday Mass, to which they have been initiated in this manner, will very probably be a source of light and supernatural strength to them *for their whole lifetime*, enabling them, through the grace inherent in the worship of the Church, of which the Eucharistic Sacrifice is the centre, to live as true children of God and disciples of Christ.

La « Formation chrétienne des tout-petits »

par Louise DAMEZ,

*Directrice de la « Formation chrétienne des tout-petits ».*¹

I. LES ORIGINES DE LA F.C.T.P.

De toutes parts, on entend dire : « La France n'est plus chrétienne. » — C'est un fait. Et cependant, la majorité des Français ont été baptisés, ont fréquenté les catéchismes, ont fait leur première communion.

Pourquoi cette désertion ? Pourquoi ? ... Le Directeur d'un Mouvement se posa la question en voyant quantité d'enfants abandonner leur vie chrétienne vers 15, 16 ans. Il les avait suivis depuis l'âge de 8 ans. Il avait admiré leur entrain, leur enthousiasme pour l'apostolat, leur vie chrétienne qui semblait déjà solide. Comment expliquer cette défection ? Son enquête aboutit à cette constatation : ces enfants n'ont pas eu de mère chrétienne ; la première formation, la formation maternelle leur a manqué. Personne n'a développé en eux le germe baptismal ; personne n'a exercé, fortifié leurs vertus théologiques. Ces enfants, pris à 8 ans, avaient déjà une âme anémiée, atrophiée et malade, des vertus théologiques inertes... On les a traités en enfants bien-portants. Leur besoin d'action les enthousiasma pour les activités naturelles proposées ; mais la charité, l'amour de Dieu, raison d'être de leur vie, ne se développa point. On ne brûle pas impunément les étapes ; c'est, notamment, pour avoir brûlé l'étape maternelle que la France n'est plus chrétienne.

La première préoccupation des éducatrices chrétiennes, prenant en charge des enfants, devrait être, non pas de leur donner un enseignement suivant un programme convenu, mais de se rendre compte de la vitalité des âmes qui leur sont confiées. Ces petits ont-ils la foi ? Aiment-ils Dieu ? Tant de choses, dans le cadre de la vie actuelle, viennent contrecarrer, étouffer la grâce du baptême ! Savent-ils que Dieu est en eux depuis leur baptême ? A-t-on exercé, afin de le développer, de le fortifier, l'organisme surnaturel qu'ils reçurent alors ? Ce travail maternel a-t-il été réalisé ?...

1. Madame DAMEZ est la fondatrice de la F. C. T. P. Elle en reste l'âme. Elle a contribué aussi à l'établissement de la F. C. T. P. en Belgique.

Demandez à des enfants que vous rencontrez ou que des mamans chrétiennes, des catéchistes vous amènent : « Mes petits, qu'est-ce que le bon Dieu vous a donné ? » Vous verrez sur leurs visages un grand étonnement : ils ne connaissent pas cette question-là, ils cherchent dans leur mémoire. Finalement, un petit de 6 ans nous dit : « La vie ». La vie... quel grand mot vide de sens pour un enfant ! Un autre de 9 ans : « La grâce ». « Qu'est-ce que c'est que la grâce ? » Silence... On ne sait pas... un mot encore.

L'âme de ces enfants n'a pas été cultivée. Ils ont appris des mots. Un savoir livresque ne nourrit pas l'âme.

Si beaucoup de mamans manquent à leur mission, l'Église qui baptise ces tout-petits doit les suppléer et veiller au développement du germe baptismal.

C'est ainsi qu'apparut l'œuvre de la « Formation chrétienne des tout-petits ». En 1931, une maman chrétienne, instruite par son expérience de catéchiste, comprit la nécessité de recruter les tout-petits de 4 ou 5 ans.

S'inspirant du « jardin d'enfants », elle organisa des réunions au programme varié et bien adapté : histoire, chants, jeux, travail manuel.

Son *but*, nous le connaissons déjà : former des enfants de Dieu, des saints, des familiers de Dieu, bref des chrétiens dont la vie religieuse ne s'évanouira pas avec l'enfance.

Avec le but, étaient données les *lignes maîtresses de la méthode* : mettre les enfants dans une ambiance chrétienne, les amener à découvrir Dieu de telle manière que leur foi le saisisse, leur charité l'embrasse et que leur espérance se tourne vers lui.

C'est en pleine vie, au contact direct et régulier avec les enfants, que cette méthode fut mise au point. Est-il étonnant dès lors qu'elle se révèle efficace non seulement auprès des petits, mais près de leur famille, dans le cadre de la paroisse ?

II. L'ENSEIGNEMENT OU LA RÉVÉLATION DES DONS DE DIEU

Nous partons du tangible, de ce qui touche l'enfant, pour l'élever jusqu'à l'invisible. Nous veillons à n'employer que des expressions que l'enfant comprenne, tout en ayant le souci d'enrichir son vocabulaire peu à peu : pour cela nous doublerons les mots nouveaux.

*Premier contact. Prise de conscience
de la bonté de Dieu.*

Dès la première réunion, nous menons nos enfants à la décou-

verte de Dieu. Nous leur donnons l'occasion d'exercer leurs vertus théologiques et, ainsi, de prier réellement. Cette révélation du Dieu d'amour a lieu très simplement.

On montre aux enfants une feuille de papier représentant une pomme vivement coloriée.

« Qu'est-ce que c'est ? » Aucune hésitation. « Une pomme. »

« Et cela ? » (on montre une vraie pomme). Avec le même entrain, parce que les enfants sont sûrs de leur fait, la réponse jaillit : « Une pomme. »

« Cela fait combien de pommes ? »

« Deux pommes. »

« Sont-elles bien pareilles ? »

Mais oui. »

« Eh bien, mangez cette pomme » (on leur tend la feuille coloriée). Rires...

« Mais on ne peut pas, c'est du papier. »

« Cependant, vous m'avez dit que c'était pareil... Qui a fait cette pomme ? »

« C'est avec des crayons de couleur. »

« Et celle-là ? (montrant le fruit).

« C'est la terre... »

« Ah, par exemple, je n'ai jamais trouvé de pomme dans la terre ! tout à l'heure, nous irons creuser la terre et nous y trouverons des pommes ? »

« Mais non, c'est sur l'arbre qu'on les cueille. »

« Bon, prenons un morceau de bois pour en faire un arbre, mettons des feuilles dessus et nous aurons des pommes ?... »

« Mais ce ne sera pas un vrai arbre. »

« Alors, que faut-il pour avoir un vrai arbre ? »

Silence, on ne sait plus.....

« Vous n'avez jamais vu votre papa ou un jardinier faire pousser des fleurs, des légumes ? Est-ce que cela vient tout seul ? Ils ne mettent rien dans la terre ? »

« Si, des graines. »

« Et les graines, où les trouvent-ils ? »

« Chez le marchand ou au marché. »

« Et le marchand, où les trouve-t-il ? »

Silence encore, on ne sait plus...

« Il les fabrique, peut-être ? Nous pourrions essayer d'en fabriquer ; puis, nous les mettrons dans la terre, est-ce qu'elles pousseront ? »

« Non, ce ne sont pas de vraies graines. »

« Que faire alors pour avoir de vraies graines ?... »

Silence...

« Eh bien, je vais vous le dire. Il y a très, très longtemps, il n'y avait rien sur la terre. Seul le bon Dieu existait. C'est lui qui a créé les premiers pommiers. Il a dit : « Je veux qu'il y ait des pommiers » et il a dit aux pommiers : « Vous donnerez des graines et quand on mettra ces graines dans la terre, il poussera d'autres pommiers et ainsi il y aura toujours des pommes pour que mon petit Bernard, mon petit Jean, mon petit François, quand ils seront dans le monde, puissent manger des pommes. »

Les enfants sont mis en joie à cette pensée.

« Comme le bon Dieu est bon. C'est pour nous qu'il a créé le premier pommier. — Vous ne le saviez pas ? Alors, vous ne lui avez pas dit : MERCI ? » (C'est un mot, bien petit mot que les enfants de cette génération ne savent plus dire.)

« Voulez-vous que nous lui disions un grand MERCI ensemble ? Qu'allons-nous lui dire ? »

Si nous avons des enfants déjà instruits, ils diront : « On va faire sa prière. »

« Oui, mais que peut-on dire ? »

« Je vous salue, Marie... », répond une petite voix.

« Non, ce n'est pas la sainte Vierge qui nous a donné les pommes. »

« Notre Père. »

« Je crois en Dieu. » :

« Je confesse à Dieu. »

Toutes les prières traditionnelles y passent quand on s'adresse à des enfants de familles chrétiennes, jusqu'à cette invocation qu'un petit lance, en désespoir de cause : « Cœur Immaculé de Marie... » Enfants déjà oppressés par des formules.

« Mais, mes petits, que dites-vous à votre maman, quand elle vous donne quelque chose ? »

Les enfants redeviennent eux-mêmes : « On dit : Merci Maman. »

« Eh bien, nous allons dire : Merci, mon Dieu. »

« Pourquoi ? ... »

Alors tous les fruits que l'on aime sont nommés.

A travers ces fruits, le cœur de nos enfants montera vers Dieu. Les vertus théologiques sont en pleine activité. C'est fait : Dieu est dans leur vie et nous donnerons ainsi lentement, toute la création matérielle, afin d'attacher la pensée de Dieu aux choses sensibles qui font partie de leur vie journalière.

« Hier, j'ai parlé au bon Dieu, parce que maman m'a donné un fruit. J'ai dit : « Merci mon Dieu. » (enfant de cinq ans).

« Dimanche en sortant du cinéma avec papa, j'ai vu les étoiles du bon Dieu. » (4 ans).

A table, un petit garçon de cinq ans trace une croix sur la purée qui était dans son assiette. « Qu'est-ce que tu fais ? » dit son père. « Je dis merci au bon Dieu pour la bonne purée. »

Programme des plus petits.

Nous commençons par leur parler de la création. On a vu dans quel esprit.

« Comment Dieu a-t-il fait cela ? » « Il a tout fait sans rien. Puis, quand tout a été bien prêt, il a créé Adam et Ève ; il leur

donna tout parce qu'il voulait leur bonheur. — Joie du premier papa et de la première maman d'être les enfants du bon Dieu et d'avoir l'âme pure. »

Peu à peu, l'enfant franchit les étapes. Il connaîtra le monde invisible, son âme, son ange gardien, autres dons du bon Dieu.

La chute des anges, d'Adam et d'Ève les indignent. Ils sont émus devant les malheurs du premier papa et de la première maman qui ne sont plus les enfants du bon Dieu. Nous leur apprenons alors les principes de base pour leur vie morale : Bonheur avec Dieu. — Malheur loin de Dieu. — Quand on est pur, on est avec le bon Dieu, on est heureux.

La promesse du Sauveur vient leur montrer l'amour infini de Dieu, sa miséricorde.

Là, nous abandonnons l'Ancien Testament pour raconter l'Annonciation. Le trimestre se termine avec la naissance de Jésus, le plus beau don du Père.

L'amour appelle l'amour, les vertus théologiques s'exercent, les âmes s'épanouissent dans la joie de se savoir aimées du Père.

Les vérités sont proposées dans leur grande simplicité. La Vierge est à genoux devant l'Enfant Jésus parce que Jésus est Dieu. Le fait est là, nous affirmons notre foi, nous sommes sur le plan surnaturel.

L'éternité, la toute-puissance, la Providence, la miséricorde, la justice de Dieu vont ressortir de ces récits. Ces enfants ignoreront peut-être les mots. Ils prendront du moins conscience de la réalité. Les mots viendront ensuite.

Après Pâques, ils vivront comme les Apôtres et les saintes femmes à la recherche de Jésus.

Après la Pentecôte, ils auront des cours sur le prêtre.

Inutile d'ajouter que nous saisissons toutes les occasions pour inspirer l'amour de la sainte Vierge, « notre Maman du ciel ».

Programme pour les plus grands (6, 7 ans).

C'est toujours par une connaissance toute pénétrée d'amour que nous nous efforçons d'attacher les plus grands au Seigneur.

L'enseignement est centré sur la messe expliquée au premier trimestre. Amour de Jésus qui a donné son sang, sa vie pour nous ouvrir le ciel (le ciel prend toute sa valeur), qui a voulu habiter parmi nous pour que nous puissions l'offrir à son Père, qui se donne dans la communion pour nourrir nos âmes.

Suit une leçon sur le *baptême*. Les enfants y prennent davantage conscience de leur titre d'enfants de Dieu.

Après la Pentecôte, on leur parle de l'*Église*, la famille du bon Dieu. L'explication des commandements les éclaire sur la conduite qui convient aux enfants de Dieu.

Ainsi, en quelques cours, sont ramassées les grandes vérités, les plus dynamiques. Elles deviennent, chez l'enfant, des normes de conduite. Sa vie se centre sur le sacrifice de la messe. Son espérance se développe dans le désir de recevoir Jésus, se fortifie par des visites à Jésus présent au tabernacle.

« Moi, j'ai trois maisons » dit un enfant. — « Comment trois maisons ? » — « Oui, celle de papa et maman, l'église et le Ciel. »

Une catéchiste demande aux enfants qu'elle conduit à la messe : « Avez-vous quelque chose à offrir au bon Dieu ? » — « Moi, je n'ai rien. » — « Eh bien ! tu diras au bon Dieu que tu n'as rien mais que, dimanche prochain, tu lui apporteras quelque chose de très beau. Seulement il ne faut dire cela que si tu veux faire quelque chose. On ne trompe pas le bon Dieu. » — L'enfant s'éloigne, s'amuse, puis revient très fier : « Je sais bien ce que je vais offrir au bon Dieu... » — « Mais puisque tu n'as rien... » — « Si, je vais lui offrir le grand sacrifice de Jésus. » — « Sais-tu seulement ce que c'est ? » — « Oui, il a donné son sang, sa vie pour moi, c'est cela que je vais offrir. »

Tout naturellement l'église paroissiale prendra place dans la vie des enfants. C'est vers elle qu'ils iront pour trouver Jésus et renouveler le geste de Jaïre, du Centurion, etc...

Ils s'y trouvent en pleine atmosphère familiale. Les portraits de famille, sous forme de statues, de tableaux, de vitraux, leur inspirent le désir de connaître la vie de leurs grands frères.

Le côté extérieur de la liturgie est un puissant moyen d'accrocher leur esprit, de les intéresser pour les amener à en pénétrer le sens. « Dimanche, il y aura quelque chose de changé à l'église parce qu'on va préparer Noël. » — « On va préparer Noël ? dit un garçon de 7 ans. Alors, je sais, le prêtre va être en violet et il y aura un grand carré violet sur l'autel. » — « Comment sais-tu cela ? » — « L'année dernière, c'était comme cela. » — « Mais pourquoi en violet ? » — « Parce que c'est une couleur triste, pour nous dire que nous devons faire des efforts, des sacrifices pour préparer notre cœur. Oui, et nous allons prier beaucoup mieux encore, nous allons faire comme Adam et Ève et tous ceux qui sont venus après eux, nous allons appeler Jésus. »

A Noël, un petit de 5 ans : « Le prêtre est beau, il est en blanc... Quand le prêtre est en violet, c'est parce que l'on prépare son cœur et quand il est en blanc c'est parce que... c'est parce que le cœur est préparé... »

Un enfant de 7 ans arrive à la messe le jour de Pâques : « Chic, on va chanter l'Alleluia. »

Voilà des enfants pleinement entrés dans la vie de l'Église. C'est pour nous le plus sûr gage de leur persévérance, car ils n'épuiseront jamais nos prières liturgiques ; elles seront toujours un aliment pour leur intelligence et leur cœur. Notre formation serait précaire si elle ne faisait pas vivre nos petits dans l'Église.

Travail manuel, chant, jeu.

Le travail manuel fait pénétrer l'idée. Le coloriage du dessin illustrant la scène racontée est le meilleur de tous. Il est facile et n'absorbe pas l'attention de l'enfant. Le but n'est pas de développer son adresse, mais de nous rendre compte dans quelle mesure l'enseignement donné a été assimilé, d'aider l'enfant à exprimer des vérités chrétiennes, de développer ses réflexes chrétiens, d'accrocher à l'image qu'il colorie des pensées religieuses qui lui reviendront à l'esprit quand il regardera le dessin.

En classe, le travail manuel permet aux maîtresses de prendre un contact direct avec chaque enfant et de les suivre sur le plan spirituel.

Des tout-petits de 5 ans colorient la pêche miraculeuse. « Comment y a-t-il tant de poissons ? » demande la catéchiste. « Toute la nuit, les apôtres avaient pêché et ils n'avaient rien pris, et parce que Jésus leur a dit de jeter leur filet, le voilà rempli. » — « C'est parce que Jésus est Dieu, c'est le bon Dieu qui les a faits, alors ils lui ont obéi. » — Voilà le principe de l'obéissance due à Dieu que la logique de l'enfant déduit du récit de la création.

Autre trait. Nos plus grands, 6 et 7 ans, devant l'image de Siméon tendant les bras pour recevoir Jésus. « Voyez, leur dit-on, comme Siméon aime Jésus. Il semble dire à la sainte Vierge : « Donnez-le moi vite, il y a si longtemps que je l'attends. » — « Mais est-ce qu'il n'y a pas encore des personnes qui tiennent Jésus dans leurs mains ? Vous en connaissez ? ... Voyons, mes petits, quand vous communiez, qui vous donnera Jésus ? » — « Ah, Monsieur le Curé. » — « Oui, le prêtre ; il faudra bien qu'il tienne Jésus dans ses mains pour vous le donner ; ici, je ne vois que des petits garçons. Qui sait ? Peut-être que, parmi vous, il y en aura qui seront prêtres, qui tiendront Jésus dans leurs mains ... ? C'est Jésus qui choisit ses prêtres. Vous pouvez lui demander de vous choisir. » — Le coloriage est fini. « Mes petits, qu'allons-nous écrire derrière l'image ? » — « Je sais, » dit vivement un petit, prenant un crayon et commençant à écrire. — « Tu sais ? mais on

n'a encore rien dit » et tout bas : « Que veux-tu mettre ? » — « Mon Jésus, je voudrais vous tenir dans mes mains, choisissez-moi. »

On le voit, le travail manuel est indispensable. Il permet un contact plus étroit, plus personnel avec les enfants et aboutit à un approfondissement de l'idée reçue.

Nous *chantons* avec nos petits. Par le chant encore, nous les imprégnons de pensées chrétiennes.

Dom David, le grand ami des tout-petits, a su adapter à leur vocabulaire des cantilènes. Elles reprennent en mélodie les grandes vérités que nous leur apprenons ou sont une prière naïve et profonde. Ainsi, par le chant, s'intensifient chez l'enfant les sentiments de foi, d'amour, d'espérance.

Un enfant de 6 ans de milieu anti-religieux, mourait dans un hôpital laïque. Ses dernières paroles furent celles du chant : « Mon petit Jésus, Bonjour. »

Seuls dans une église deux petits, agenouillés devant le tabernacle, chantaient : « Petit Jésus, je suis là, pour vous faire ma visite. »

Vient le moment du *jeu* où l'enfant se détend et se dévoile : jeu éducatif, jeu psychologique. L'éducation se poursuit, se perfectionne. L'enfant se discipline, acquiert la maîtrise de son corps. Il s'agit évidemment de choisir les jeux bien adaptés au but que nous voulons atteindre, de les jouer avec les petits et, là comme dans le reste, de ne pas se contenter d'à peu près. Tout doit se faire bien.

III. CARACTÉRISTIQUE DE LA F.C.T.P. : FORMATION BASÉE SUR LA VIE INTÉRIEURE

Nous animons l'âme de nos enfants par la manière dont nous leur parlons de Dieu. Simultanément, nous les mettons en contact avec lui : Dieu présent en eux, Dieu notre Père que nous verrons au ciel. La grâce aidant, nous développons leur amour en leur apprenant à communiquer à Dieu pensées, joies et peines.

Dès la première réunion, nous extériorisons cette vérité : « *Dieu est en nous.* » Quand, pour la première fois, nous prions avec eux, notre attitude leur donnera déjà le sentiment de la présence de Dieu ; nous leur expliquerons, du reste, cette attitude : « Mes petits, nous allons parler au bon Dieu. Moi, quand je parle au bon Dieu, je baisse les yeux pour ne penser qu'au bon Dieu qui est dans mon cœur. Il est aussi dans votre cœur, si vous êtes baptisés. Vous ferez comme vous voudrez. »

Par cette simple phrase, nous unissons dans l'esprit de l'enfant, à une attitude qu'ils verront souvent, la grande réalité de la présence de Dieu dans les âmes baptisées. De plus, nous soulignons leur liberté : ils feront comme ils voudront, ils ne seront donc point passifs. S'ils ferment les yeux, ils feront par ce geste un acte de foi en la présence de Dieu en eux. Leur foi se développe, leur volonté s'exerce dans le sens de Dieu. Ainsi se forme le chrétien conscient qui, espérons-le, aura une vie religieuse personnelle. Chacun de nos cours se termine par une prière qui correspond aux sentiments éveillés par le récit. Nous la cherchons avec nos enfants.

Cette vérité de la présence de Dieu en eux, jetée à l'occasion d'une attitude, est saisie par les enfants parce qu'elle correspond aux besoins de leur âme. Leurs vertus théologiques l'appellent.

Un petit de cinq ans colorie une image d'Adam au paradis terrestre : « Oh ! regarde ce que fait Adam, que peut-il bien faire ? » — « Ah, je devine, tu vois, il regarde le ciel ; je suis sûre qu'il parle au bon Dieu et lui dit Merci pour les bons fruits, les belles fleurs. Et toi, est-ce que tu penses aussi à lui dire merci ? » — Et un autre d'interrompre et en se frappant la poitrine : « Le bon Dieu, il est là. » C'était la troisième fois seulement que cet enfant venait à l'Œuvre.

Nos petits apprennent à parler à Dieu dans leur cœur : c'est une véritable découverte pour eux. « Chic alors ! on peut parler au bon Dieu sans que personne le voie ! »

Et nous jalonnons leur vie de rappels, pour que, loin de nous, dans leurs milieux indifférents, athées mêmes, ils pensent à parler au bon Dieu.

Les cloches de l'église, les calvaires sur les chemins, les blasphèmes qu'ils entendent, un travail difficile, tout sera l'occasion de monter vers Dieu.

« A la maison, papa dit toujours que c'est de la blague tout ce que vous dites, que c'est pas vrai que c'est le bon Dieu qui a fait le soleil. » — « Alors le soleil s'est fait tout seul » s'exclame un camarade. — « Oh ! je sais bien que c'est le bon Dieu. Aussi quand papa dit cela, moi je dis dans mon cœur : « Mon Dieu, c'est vous qui avez fait le soleil, merci ! »

« Je n'arrive pas à parler au bon Dieu dans la rue, mais à l'école j'y pense », dira à brûle-point un enfant de 7 ans. Et un autre à un de ses camarades : « Quand je suis au village, j'entends bien sonner les cloches à midi et quand je les entends, je prie. » — « Qu'est-ce que tu dis ? » — « Je dis comme l'ange. »

Pénétrés de la présence de Dieu en eux, nos petits prennent

aussi de plus en plus conscience de la *présence de Jésus* dans l'Eucharistie.

Ils ne nous quittent jamais sans avoir été visiter Jésus à l'église « notre maison ». Nous leur faisons aimer cette visite, la proposant avec entrain. « Jésus nous attend et sera heureux de nous voir. » Leur foi vit. Un petit de 5 ans se penche vers un autre : « Où il est Jésus, je ne le vois pas ? » — « Tu ne le vois pas, parce que la porte est fermée, mais lui te voit. »

Sortant de l'église, un autre dit : « Puisque Jésus est là tout seul, je viendrai le voir souvent. » C'est ainsi que nos petits vont d'eux-mêmes trouver Jésus. « Moi j'ai voulu aller voir Jésus, la porte était fermée, je n'ai pas pu ouvrir, je suis trop petit. » — « Eh bien, tu iras quand même voir Jésus, tu te mettras devant la porte et tu diras : « Mon Jésus, me voilà ! je ne peux pas ouvrir, je suis trop petit, mais vous voyez que je vous aime » et Jésus sera très content, il verra que son petit Pierre a pensé à lui. »

Plusieurs mois après, l'enfant arrivait triomphant à l'Œuvre : « J'ai pu l'ouvrir, je suis entré. » Voilà comment s'extériorisent les vertus théologiques de nos petits et se créent chez eux les habitudes chrétiennes qui pourront toujours se maintenir parce que, où qu'ils soient, ils trouveront toujours une église.

Très tôt, nous les aidons à saisir le *sens de la messe* et leur apprenons à *s'unir au sacrifice*. Leur piété n'est point tapageuse ; elle est souvent profonde.

Conduits un dimanche à une messe de catéchisme où l'on chantait des cantiques, des enfants de 6-7 ans protestaient : « C'est pas la messe, ils crient tous, on ne peut pas prier, on aime mieux aller à l'autre » — l'autre c'était la grand'messe. N'est-ce pas le fait d'âmes de prière ? ... Ce sont en effet des âmes de prière ces âmes pures dont « les anges voient la face de Dieu ». Après l'élévation un petit de 5 ans se penche vers sa « Maman d'âme » : « Lui, si grand, maintenant si petit » (avec le geste à l'appui). Cette phrase profonde ne vient-elle pas confirmer notre foi en la présence et l'action de Dieu dans l'âme de ces petits, et nous montrer que notre rôle consiste surtout à les amener vers lui.

Centrant notre formation sur la messe nous faisons vivre nos enfants avec la grande famille de l'Église. Notre enseignement, qui suit le temps liturgique, sera soutenu par les prières de tous les chrétiens.

Ainsi l'âme de nos enfants, alimentée aux vraies sources, se fortifiera, s'ouvrira aux richesses de notre famille spirituelle.

IV. FORMATION DES CATÉCHISTES

Sur ce sujet, nous pouvons être très brefs. On ne donne pas ce qu'on n'a pas. Les « Mamans d'âmes » doivent développer, chez les enfants, la vie de l'âme qui animera toute l'activité humaine. C'est dire ce qui est exigé d'elles.

Elles posséderont une science religieuse solide, le sens chrétien, une connaissance avertie de l'âme enfantine ; par-dessus tout, une vie intérieure ardente et profonde puisqu'elles doivent enfanter des âmes au Christ.

La préparation de chaque cours comportera étude sérieuse mais aussi oraison. C'est du fruit de leur méditation qu'elles nourriront leurs jeunes auditeurs.

L'Œuvre de la F.C.T.P. contribue à cette formation lointaine ou immédiate par des sessions, des cercles d'études, des publications ¹.

La session (4 à 12 jours environ) est une période de formation intensive. On y donne des leçons de théologie, d'adaptation de la doctrine aux petits, de psychologie, de chant, de jeux... Des exercices pratiques avec les enfants sont une initiation pour les nouvelles recrues. Au programme est prévue la visite prolongée d'un centre en activité.

V. INFLUENCE DE LA F.C.T.P. SUR LA FAMILLE

La pierre de touche d'une vie chrétienne fervente est le souci de sauver les âmes. Nos enfants deviennent de petits apôtres. Dans leur foyer d'abord.

La première manifestation de ce zèle est une souffrance causée par l'areligion des parents. Un enfant de 7 ans dit à sa « Maman d'âme » : « Papa et maman ne vont jamais à la messe le dimanche. » — « Ils ont bien à faire » (on excuse les parents). — « Papa et

1. Les publications, peu nombreuses, sont le fruit de la méditation et de l'expérience. En voici la liste : 1. *Comment faire jaillir la vie* (esprit et méthode). — 2. *La F.C.T.P. en action*. — 3. *Source de vie* (textes de l'Écriture et des Pères, réunis pour les Mamans d'âmes). — 4. *Cours* (1^{er} et 2^e degrés). — 5. *Missel des petits amis de Jésus* (une vraie réussite). — 6. *Le chemin de croix des petits amis de Jésus*. — 7. *Ce que l'on voit dans une église*. — 8. *Comment apprendre à nos tout-petits à vivre leur messe*. — 9. *Recueils de chants*, par Dom David. — Signalons aussi les deux revues qui paraissaient avant la guerre : *La F.C.T.P.* et *La vie de l'Église dans la famille*. Pour les travaux manuels, on a mis au point une série de dessins à colorier.

maman vont aller à la foire cet après-midi. » — « Quel bonheur, tu vas aller avec eux. » ... Pas de réponse. Un moment après... « Ils ont le temps d'aller à la foire. » — Pauvres enfants élevés dans un milieu païen. Il a suffi de les prendre le jeudi, de les conduire à Notre-Seigneur pour que la grâce baptismale s'épanouisse en eux et informe leur jugement et leur vie.

Ces âmes d'enfants rayonnent dans leur milieu par leur vie même. L'enfant, toujours écouté (quand il est tout-petit), apporte chaque semaine un écho de sa journée. Il raconte, il montre et explique le dessin qu'il a colorié. C'est ainsi qu'un papa, qui avait demandé le baptême et à qui nous disions : « Il faudra que nous vous instruisions », nous a répondu : « Je sais déjà beaucoup de choses parce que tout ce que vous avez dit au petit, il me l'a raconté. »

Et dans les villages, où la vie se passe au grand jour, sur les chemins, les petits sont appelés par les uns et les autres : « Montre-moi ton dessin, qu'est-ce que c'est ? » — « Ça, c'est moi qui dit bonjour au bon Dieu parce que j'ai un esprit, je ne suis pas une bête, j'irai au ciel. »

Les catéchistes allant chercher et reconduire les enfants, ont des contacts avec les familles ; elles s'efforcent de communiquer aux mamans le souci qu'elles ont de l'âme (mot bien ignoré des mamans) de leur enfant. Le surnaturel pénètre ainsi peu à peu en ces esprits matérialisés. Dans les familles chrétiennes, le niveau monte grâce à l'influence de l'enfant et de la F.C.T.P. La vie sacramentaire devient plus profonde, mieux comprise. A la place de routines et de traditions superficielles, on trouve du sincère, du solide. La maman comprend qu'elle doit acquérir pour donner davantage et la F.C.T.P. devient un foyer de lumière, un appui, une amitié.

VI. DÉVELOPPEMENT DE LA F.C.T.P.

Les débuts de la F.C.T.P. remontent à 1931. Frappé de l'efficacité de la méthode, le Cardinal Verdier reconnaissait l'Œuvre le 2 février 1933 et décidait la création d'un centre diocésain. A partir de ce moment, la F.C.T.P. s'établit dans nombre de *paroisses*.

Congrès et sessions se multiplièrent. En 1941, commencèrent les sessions interdiocésaines de 12 jours. Elles groupèrent de nombreux éducateurs venus de régions très différentes. Ils adoptèrent la F.C.T.P. dans leurs *écoles* et *pensionnats*.

En 1943, des journées d'études sur l'enfant (corps et âme) eurent lieu à Lyon. Elles avaient été préparées par une enquête auprès

des parents de nos mouvements d'Action Catholique et auprès des éducateurs. Elles entraînèrent vers la F.C.T.P. un grand courant des *parents*. Leur sympathie révèle un souci très sérieux de former chez leurs enfants la personnalité chrétienne. Ceci nous décide à donner des conférences spéciales aux parents et à constituer des « équipes » de jeunes mamans capables de communiquer à d'autres mamans leur expérience et leur richesse spirituelle.

Pour préparer les jeunes filles à leur futur rôle d'éducatrices, la F.C.T.P. organise des séries de cours dans les pensionnats, les écoles ménagères, les écoles de jardinières.

Certains prêtres utilisent la méthode pour leur catéchisme et plusieurs évêques ont voulu que la F.C.T.P. fut présentée aux prêtres réunis pour une retraite, aux séminaristes...

A l'heure actuelle, la F.C.T.P. a des centres paroissiaux dans tous les diocèses de France ; dans 53 elle a été appelée par l'évêque.

Dans un lointain hameau contre le Drac, dans la dernière maison de ce hameau, les habitants avaient perdu toute habitude chrétienne. Le curé desservant voulut les arracher à leur paganisme inconscient. Il rouvrit au culte la petite chapelle dédiée à saint Maurice et ses compagnons, chapelle où le vent et la pluie avaient libre accès. Il y célébrait la messe une fois par mois. Afin d'appuyer son action, le catéchisme était enseigné chaque jeudi dans la salle commune de cette maison isolée, d'après la méthode vivante de la Formation Chrétienne des Tout-Petits. Rapidement la fermière essuyait la grande table de chêne ciré où le repas du milieu du jour venait d'être pris ; quelques enfants s'y installaient avec sérieux et le grain était jeté... A-t-il germé ? Certainement dans une petite âme : un garçon de 4 ans à peine était dans la pièce, au même titre que le chat, le chien, les poules, le bébé, parce qu'il ne pouvait être ailleurs. La leçon le dépassait, croyait-on. Pas tant que cela. Car, à la fin de l'année, il dit à sa maman avec une expression radieuse sur son petit visage : « Tu sais, Maman, le bon Dieu m'aime bien... »

Ce petit garçon avait découvert DIEU.

CHRISTIAN TRAINING OF THE TINY-TOTS

I. *Origin.* — France can no longer be considered a Christian country. Why ? One of the chief reasons is that mothers do not trouble to develop in their little ones the germ of the supernatural life which they received in baptism. The children, being thus ill-prepared, gain little or nothing from

the teaching of the Catechism and many abandon their Faith completely when they reach the age of adolescence.

The work known as F.C.T.P. was founded by a Christian mother who wished to make up for the deficiency of those mothers who neglect to fulfil their mission. She organized meetings in the style of the « Kindergarten » at which a varied and suitable programme was followed : history, singing, games, handicraft. Her *aim*, as we have already seen, was to form children of God, saints, intimates of God, Christians, in short, whose religious life would not fall away with childhood. This aim had its own method of which the chief lines were : place the children in a Christian environment, lead them to discover God in a way that their faith could apprehend Him, their hope turn towards Him and their charity embrace Him.

This method was matured in every-day life by direct and regular contact with children. It is not astonishing therefore, that it achieved every success not only with the tiny-tots, but also with their families.

II. *The Teaching of the Revelation of God's Gifts.* — The child is drawn towards the invisible by the tangible. From the very *first contact* we take care that the children *become conscious* of God's goodness. We bring this to their level by showing them God's gifts in the Creation : flowers, fruit. « Love begets love. »

The tiny-tots' programme is very simple. After the Creation, the Fall, the Promise of a Saviour, the Annunciation, have been treated, the term closes at Christmas with the birth of Jesus, God's most beautiful Gift. Gospel stories relating what Jesus did for us develop the love called forth by these events. After Easter the children learn how to live with Jesus, in imitation of the Apostles, of the Holy Women and of the Church.

The teaching of the *older children* is centred on the Mass. During the first term we speak to them of the love of Jesus Who gave His Blood, His very Life for us, Who willed to live in our midst and nourish our souls, by giving Himself to us in the Blessed Eucharist.

The account of their baptism procures them the joy of discovering that God lives in them and that they are His children. After Pentecost we talk about the Church, God's Family. The explanation of the Commandments enlightens them as to how God's children should conduct themselves.

The Parish Church finds its place in the life of our little ones. They feel a family atmosphere there. The outward forms of the Liturgy help them to understand its sense. Very often a little light handwork (in colouring if possible) and singing are the means of giving penetration to the ideas given.

III. *Characteristics of the F.C.T.P. Training based on the Interior Life.* — We strive to put our children in touch with God Who is present in them. With the help of grace, we develop their love by accustoming them to tell all to God : thoughts, joys and sufferings. Our little children become more and more conscious of the *presence of Jesus in the Blessed Eucharist*.

We help them, at a very early stage to understand the *meaning of the Mass* and show them how to *unite themselves to the Sacrifice*. Their piety is in no way ostentatious but very often it is deep-rooted.

IV. *Training of the Catechists.* — « You cannot give what you have not got. » Teaching is not the only task of the Catechists. They are obliged to contribute, to the best of their ability, in promoting the growth of *spiritual life* in the children entrusted to their care. This means that besides possessing a sound doctrinal training, they themselves must lead an intense interior life. Likewise each meeting exacts on their part, not only serious preparation of the subject to be treated, but also a meditation on the same.

The F.C.T.P. attends actively to the business of the Catechist's formation ; sessions, lectures, etc. are organised and several important books have been published by it.

V. *Influence on the Family.* — Many parents take a keen interest in the advancement of their little ones. The latter often become apostles of the home ; it very often occurs that they induce one or other parent to fulfil his religious duties. On his side too, the catechist usually has a good influence on the mother.

VI. *Development of the F.C.T.P.* — The beginning of F.C.T.P. dates back as far as 1931. Cardinal Verdier, struck by the efficacy of its method, gave full recognition to the Work on February 2nd, 1933, and decided on creating a diocesan centre. From this moment onwards the F.C.T.P. was established in many parishes. Congresses and sessions were increased in number. In 1941 the 12 days interdiocesan sessions were inaugurated. These assemblies brought together numerous teachers from various districts. As a result of this, the F.C.T.P. was adopted in their *schools* and *colleges*.

In 1943 study-days were held at Lyons. Information was gathered beforehand from parents and teachers. A great flow of parents was attracted towards the movement. Their sympathy with the work revealed an earnest solicitude on their part to form a true Christian spirit in their children, and determined us to hold special lectures for the parents as well as to organize « teams » of young mothers capable of imparting their experience and spiritual wealth to others.

Series of classes were arranged in boarding schools, housecraft and agricultural schools, so as to prepare these young girls for their future rôle of educators.

Several Priests made use of the method for the teaching of Catechism and steps were taken by the bishops, to have the explanation of the F.C.T.P. given in their seminaries and at the annual retreat for Priests.

At present the F.C.T.P. has parochial centres in all the dioceses of France.

On Teaching Prayer to our non-Christian Pupils

by J. BAYART, S. J.

*St. Mary's Theological College, Kurseong (India)*¹

The virtue of religion, by which man renders to God the honour due to Him, is ranked by St. Thomas and all Catholic moralists as the first and most excellent among moral virtues, because it ordains man more directly towards the end which is God. Its primary acts are prayer (*adoratio, oratio...*) and the ready dedication of one's life to God's service (*devotio*). Prayer, besides, is not only an obligation of natural and revealed law, but in the dispositions of divine Providence, a necessary means of salvation. In all Catholic education, therefore, the teaching of the doctrine and practice of prayer has always been given pride of place. Indeed, no education can be worthy of the name if it fails to train man for his primary duty and to furnish him with the essential means of eternal salvation.

No effort should be considered too great, no experiment left untried, when it aims at teaching our Catholic boys the principles and practice of prayer. But non-Christians entrusted to us in our educational institutions have the same natural obligation and certainly no lesser need of prayer. To teach them how to pray is therefore our first responsibility towards them also. But here indeed we are faced with greater difficulties. If this article aims at stressing our obligation, and endeavours to point out a way to fulfil it, the writer is well aware of the complexity of the problem. The considerations and suggestions which follow embody the result of correspondence and conversations with Catholic educators and are here proposed in a more general way, with the hope that further contributions will help towards a constructive solution of the problem.

1. Rev. Fr. Julien BAYART, Professor at St. Mary's Theological College, Kurseong, took his degrees at the School of Oriental Languages in London. At present, he is the Regular Vice-superior of the Bengal Mission. He is the Author of important articles, published in «The Clergy Monthly»...

I. OUR RESPONSIBILITY AND OPPORTUNITY

There can be no doubt as to our obligation, in the full measure of our possibilities, to teach our non-Catholic and non-Christian boys how to pray. It is clearly our mission to impart to them all we prudently can in the matter of religion, and prayer is the fundamental act of religion. True, we generally have a special course of moral instruction for non-Christians — several Universities do in fact prescribe such a course — , and in this course we do not fail to insist on the obligation of prayer... But this surely will not suffice, at least not where more is possible. Children have to be trained to practise what they are taught, for without the formation of habits the principles imparted will hardly take root. Together and in connection with doctrinal teaching, real religious instruction must aim at training our boys, Christians and non-Christians, in the practice of prayer. Our responsibility here is all the greater in the case of non-Christian boarders, as they are more fully entrusted to our care and more completely dependent upon the school for their religious life.

A reason which urges our responsibility in this matter is the increasing danger of agnosticism and atheism threatening the youth of India to-day. Communism, open or veiled, fascinates many of our College boys, and in the wake of Communism atheism is usually the first camp-follower, even where for reasons of local policy the two are not immediately proposed as necessarily complementary. Other social reformers in their zeal to free Hindu society from excessive traditionalism threaten to destroy the very substance of India's religious heritage; whilst others again have hardly more to offer in replacement of traditional mythology than an undefined impersonal monism or a vague religious emotionalism. Only a solid habit of prayer will protect our school boys on reaching University, or our students surrounded already by atheistic or rationalistic propaganda.

And here we may well remind ourselves of the repeated appeals of Pope Pius XI calling on «all ... who still believe in God and pay Him homage» to unite against the threat of aggressive atheism¹. It is clearly our concern to fight it in the souls of those entrusted to our care, Christians and non-Christians alike, and in so doing

1. Cf. Encycl. *Divini Redemptoris* (On atheistic Communism), Vatican ed. p. 32, n. 72, and *Caritate Christi*, A.A.S., vol. XXIV, p. 184.

to find our first ally in the natural religious dispositions of their souls. But, once more, mere academical lessons will not suffice.

We all know the dangers of *neutral* schools and a-religious education. Now, the University programmes, as also sound prudence and the respect due to earnest religious convictions, impose upon us a great measure of apparent neutrality in matters of religious differences. It would be a sad misunderstanding, if our non-Christian boys were to take us merely for lay-educators. True, they are vaguely aware that we devote ourselves out of religious zeal. But they generally know little of our Catholic religious life and but seldom see us pray. The danger therefore remains that they might consider our religious ideal to be merely one of philanthropic activity: which would not only be a complete misunderstanding of Christianity and of our mission, but would also risk distorting in them the very idea of genuine religion. This apparent indifference on our part with regard to their religious life would in fact weaken them in the face of the dangers by which they are surrounded ¹.

As for the parents of our non-Christian boys, it certainly cannot be assumed beforehand that, generally speaking, they will object if with due prudence we endeavour to educate their boys religiously. Indeed this is precisely what many, if not most of them, expect from our Catholic institutions; in the case of boarders, it is the often-expressed reason of their preference for our schools. Non-Christian parents too, if they are in any way religiously minded — and most of them in India are so still — see the dangers of irreligion to-day and are anxious to protect their children. They ask, or certainly hope for their boys more than a preparation for examinations or even a gentleman's education; they want us to make their boys religious men. Instances could be multiplied. I was told of a Parsi lady who expressed her grief to a Catholic teacher that her son was losing his faith in God and who asked the Father to endeavour to bring him back to a genuine practice of religion and of prayer. Elsewhere, where parents were told of the school practice and were shown the prayers their boys were

1. « This generation is beginning to forget the place which religious instruction must occupy in education... We seem to forget that until some 200 years ago religious instruction everywhere dominated education; religion guided education, shaped education and selected the material for education in every part of the world: in the Orient, Europe and the Americas. » Nicholas Murray Butler, in an address at Columbia University, Nov. 28, 1940, (*The Catholic Digest*, March 1942, p. 9).

expected to pray, the approval was unanimous and their thanks whole-hearted.

Finally, to conclude the consideration of motives, by training our boys to form religious habits, by teaching them to appreciate and practise prayer, we shall also best prepare them ever sincerely to follow the guidance of conscience and positively dispose them, in as far as present dispositions allow, eventually to give the right answer to the call of God's grace. For genuine prayer will by its very nature and by the grace of God which it calls down, strengthen in them the desire to know, love and serve God better ; it will make them more personally aware of the need of purer and fuller religious light and confirm them in the humble readiness to follow that light unto the fullness of divine revelation.

It cannot therefore be objected that this preoccupation of helping non-Christians to pray according to their actual possibilities would be a compromise on our part, a watering down of the Catholic message. It is undoubtedly our mission to teach and preach the whole Gospel, the plenitude of Christian religion. But did not Our Lord Himself adapt His teaching to His hearers, and gradually lead them up from what was figure and preparation to the fullness of Truth which He brought ? He who spoke of not extinguishing the wick that is still smoking, how much more does He want us carefully and prudently to foster the seeds of religious life which He deposited in the souls of these youths whom He loves ? — It certainly cannot be said that, because they cannot assimilate *all*, they should be given *nothing*. It is our mission and duty to give our pupils all we prudently can give in the matter of true religion. We can teach them how to pray to the One True God ; and by teaching them prayer we do give them, for as much as we can, the means to obtain and to accept the fullness of light and grace which God keeps in store for them.

Hence the next and indeed more delicate question : *how* best to teach the practice of prayer to non-Christian pupils, and what prayers to teach them ?

II. PRAYERS ADAPTED TO NON-CHRISTIANS

The aim is to inculcate in our boys a personal conviction of the worth and need of prayer and to train them, as much as it is in our power, in the habit of prayer.

There generally are in Catholic High Schools a certain number of occasions where Christians and non-Christians do pray all to-

gether, as before and after classes or, for boarders having their meals together, before and after meals. But precious though these occasions may be, they surely are not enough to obtain the desired result. Respectful attendance may often be all that can be exacted. For day-scholars it will hardly be possible to have more as far as common prayer is concerned. One will be able in the classes of moral science to impress upon them the meaning and need of prayer and at least to some extent to teach them the way how to pray.

But it may be well to realize that these boys will be faced with a serious difficulty. As they grow up and are influenced by the teaching imparted to them (as also by some religious reform movements), they may gradually become estranged from the mythological implications of their earlier religious practices and devotions. On the other hand they are not ready, and probably unwilling, to pray professedly Christian prayers. Left to themselves they will be at a loss where to find such formulas as do suitably express the religious convictions towards which they are groping. It will be left to the discretion of a tactful and friendly teacher to help them and, where prudently possible, to give them such prayers (printed leaflets) which will answer to the need of their soul.

More can be done, and indeed should be done, in the case of non-Christian boarders.

A question might here be raised which it is important to consider before proceeding further : Our schools are Catholic institutions and parents know it, why not therefore make non-Christian boarders follow the school routine and attend prayers and religious services together with Catholics ? — It is easy to see that such a practice would lend itself to many objections, would have little or no educational value, and might even tend to be harmful to non-Christians and Catholic boys alike. The regular and organized attendance of non-Christians at Holy Mass would certainly be less in accordance with Catholic tradition (even catechumens were bidden to retire before the offertory), or with the very nature of the Eucharistic sacrifice. Mass is the sacrifice of Christ, entrusted to the Church and offered by the Church. The assistants are not just witnesses but active participators, offering with the Church and for the Church the Christian sacrifice which is also theirs : *meum et vestrum sacrificium*. Non-Christians may and do share in the fruits of this sacrifice, but they cannot really join in its offering. This is the privilege of those who have the baptismal character. — But the main point here is that such a practice would be of no educational value, but rather defeat its very purpose. Without Christian faith and Christian education, not only Holy Mass,

but most Catholic practices and prayers can have but little meaning. To make non-Christian boys regularly attend services and recite prayers which they cannot understand seems bound to degenerate into meaningless routine, which will develop into fatigue and ultimately give them a disgust not only for Catholic prayers but for the very practice of prayer itself. — Bigger boys, more conscious of religious differences, will, besides, hardly accept to pray professedly Christian prayers and will therefore not pray at all; whilst their outward submission might well create in them a false conscience: also non-Christians generally have some idea of *communicatio in sacris* not being the right thing.

The prayers we teach non-Christians must therefore be adapted to their age and understanding, and in boarding schools it seems better for all concerned to have common prayers (v. g. morning and evening) for non-Christians by themselves, under the direction of a prudent Catholic teacher. This has been tried in some schools and the results are said to be very satisfactory.

The difficulty then is the wording of these prayers. They will naturally be modelled on the morning and evening prayers, and other «daily prayers» of our Catholic prayer books: prayers of adoration, gratitude and supplication, and the four acts. Whilst being sufficiently concrete and personal, their wording will have to avoid a too specifically Christian presentation and dogmatic vocabulary¹. It is important however, especially with regard to the four acts (faith, hope, charity, contrition), that they be sufficiently developed and explicit in order really to provoke the acts of religion which they are meant to express. The acts of charity and contrition will have to emphasize the genuine motive: love of God for His own sake, viz. because He is supremely lovable in Himself, and insist, on this motive long enough to arouse, with the help of God's grace of course, an act of love as perfect as possible. The act of contrition will also insist on the desire of union with God, lost or compromised by sin.

The act of faith offers a special difficulty, which is however mainly a theoretical one. It is not our purpose here to enter into the subtleties of the *analysis fidei*. Let us not forget that a *purely* natural religion does not exist and never did exist in this world of ours. Revelation, genuine or presumed, is, more or less expli-

1. The Our Father, the *Christian* prayer *par excellence*, does not in its explicit wording take up much dogma; few, I think, will object to praying it privately if it be properly explained to them. They may however object to take part in its public recitation.

citly, the foundation of all concrete and living religion. Hence the idea that God Himself is the first and ultimately the only authentic religious Teacher is one that appeals to all religious souls.

The « act of faith » then might be worded as a prayer for divine light and guidance, which would thus aim at expressing the *votum fidei*, acknowledging God as the Giver of Light, the absolute Truth, and surrendering oneself to His lead. Or it might be made into a more explicit act of « supernatural » faith, expressing in some analogous wording the motive for supernatural belief: *auctoritas Dei revelantis* (« Our reason unaided by Thee is a guide, but it often leads us astray ; Thou hast deigned to give us a surer guidance, Thyself teaching us of Thy love and of the way that leads to Thee... »). We do not suggest that such an « act of faith » is sufficient to constitute the supernatural act which is the « beginning of salvation, the root of all justification » : this act can only be elicited with the *gratia fidei*. It is clear, however, that the religious attitude expressed in such a prayer lends itself, as best as subjective dispositions allow, to the action of God's grace, and, *with grace*, may easily develop into a very real desire and willingness to believe : *pius credulitatis affectus*¹.

III. SOME OBJECTIONS

We can only very briefly consider some of the main difficulties which may be brought against the practice advocated. The answers will have to be equally schematic.

1. — Will this not encourage an attitude of religious relativism and hence of indifferentism (« all religions are equally good ») among both Christian and non-Christian boys ? — Christians and non-Christians pray each their own way, the Fathers encourage both parties : differences therefore are only accidental, each is substantially right in his own *dharma*.

— In answer to this and following objections (they are real difficulties indeed) one can hardly insist too much on the fact that careful religious instruction is an essential condition in order that misunderstandings be avoided and the results aimed at be attained

1. The missionary intention of the Apostleship of Prayer announced for February 1943 is : *Ut filii infidelium in scholis missionum fidem inveniant*. In the brief commentary issued by the General Direction of the work the following are mentioned as the main benefits which non-Christian pupils are expected to derive from our schools : *extirpatio errorum circa Ecclesiam, benignior de christianismo opinio, pius credulitatis affectus*.

at all. It will be necessary to explain to all (to non-Christians, prudently and tactfully) that it is not a question of non-Christians being «not obliged» to go to chapel with Catholics, but that they are «not allowed» to do so, as Catholic services and common prayers in the chapel are the Catholic's privilege. As a favour however, and at their own request, non-Christians may well occasionally be granted to be present.

A capable teacher will also be able to explain to non-Christian boys the essential truths with regard to the nature of religion, the need of revelation, the duty of following one's conscience whilst yet ever praying God for more light and being ever ready to follow His lead. The entire atmosphere of the school and the life of the Fathers will also help to make the Catholic standpoint clear to all.

2. — Will these prayers, devoid of a specifically dogmatic content, not seem to support the view that deeper than all concrete religions there is *the* religion, free from all dogmas and institutional forms, the «universal religion of the future»? — Or, is this practice not in reality tantamount to teaching our boys to hold for a purely individualistic religion, based on private convictions only, without external authority, scriptures, social aspect, and so forth? A real religion must be social and the rest...

— Here again the answer lies in an adequate moral teaching, meant to explain and accompany these prayers. It should be made clear that by these practices the school does not aim at teaching the non-Christians *a* religion, complete and sufficient apart from Christianity; but that there are fundamental religious obligations actually binding on them also, which the school must uphold, the obligation of prayer being the main one. Further teaching will point out that a complete religion must indeed be social and institutional, that man in his present condition is in need of revelation and hence of an external religious authority. Most orthodox religious men will admit this and it does not seem so very difficult to explain it to boys sufficiently mature. The practice of the Catholic boys and the life of the Fathers will then suffice to show the non-Christians clearly enough which religion we ourselves hold to be the only one complete and divinely instituted.

3. — Can these prayers, so prudently worded, still be made sufficiently appealing and evocative of genuine religious devotion? Our Christian boys pray to Christ; — Rama and Krishna appeal to young Hindus. The non-incarnate Absolute may attract the speculative or the enlightened; but it will fail to arouse in young boys the necessary sentiment of personal loyalty and personal love.

— Or otherwise, will non-Christian boys not unavoidably project into these prayers the forms and images of a mythology to which they are accustomed and in fact address their prayers to, say Rama or Krishna ?

— We cannot here take up much space to deal with the wording of prayers which would fully suit the purpose. It is certainly not easy to make such prayers, which must aim at fully expressing the fundamental acts of religion and at the same time be sufficiently attractive and inspiring for young boys. Do we not meet with a similar difficulty in the case of prayers meant for Catholic children ? There is scope here for the zeal and talent of missionary educators. The attempt has already been made with a sufficient measure of encouraging success. By means of similes (they may well be borrowed from Indian culture and devotion, provided they keep clear of mythology and do not lend to misunderstanding), of beautiful names of God, and perhaps of hymns, it is possible that the prayers be made sufficiently concrete as to evoke a personal and devotional religious attitude.

As to the danger that non-Christian boys will retain mythological representations in their prayers, let us first aim at the substance : genuine prayer to the One True God. A complete purification of accidental representations and symbols cannot be achieved in a day. Nor need it be so : God is patient with souls. Prudent teaching, the practice of prayer itself, and especially the working of God's grace will slowly but steadily bear fruit in souls sufficiently pure and well disposed. The intention and the self-giving which are in fact expressed in these prayers will help them gradually to transcend what may still be inadequate or less worthy in their religious conceptions and images. The Christian atmosphere of the school also, and what they learn of Our Lord Jesus Christ, will not fail to have their effect.

4. — To conclude, two more « objections » of a more practical nature.

— Will the parents not object ? — Some might indeed object, and they would be entitled to do so, if things were done covertly or in apparently devious ways. But why should things be done covertly ? Our schools are religious institutions. We are strongly opposed, by the very nature of our faith and mission, to forcing anyone's conscience ; however religious education is on our programme. Let parents know what is aimed at and what is being done (it might be put on the school prospectus, for instance) and few, I think, will object if it be rightly explained to them. Many probably will approve and be thankful ; some instances have been

cited above and more could be added. If some then still do object, this might perhaps be a welcome and quite legitimate means of assuring a proper selection of pupils for our schools.

— Will the fact of having two sets of boys praying separately, with a Father or a good Catholic teacher to help and supervise them, not cause a good deal of inconvenience in the school routine (allocation of halls, etc...) ? — It well may do so for a time, until things begin to run smoothly. ... Conditions certainly differ greatly according to schools and localities ; what has been done successfully in one place may not be feasible in exactly the same way or with the same ease in another. It is therefore in no way the intention of this article to lay down general rules. But surely, the mere prospect of some practical inconvenience cannot make us hesitate in a matter so important. Prayer is the necessary means of salvation, the condition and the promise of all further grace. No Catholic educator will be held back from teaching the art of prayer merely because it gives some extra work or trouble.

These pages are meant as an attempt to outline a problem which occupies the mind of many a Catholic missionary in India. Whatever further suggestions may help to acquit ourselves of our responsibility towards the non-Christian pupils in our schools will, I am sure, be gratefully accepted by the readers of this paper.

PRAYERS FOR EVERYBODY

MORNING PRAYERS

O Eternal and Infinite God, I most firmly believe that Thou art my Creator and my Father, my Lord and my Judge. It is only in Thee, my God and my All, that my soul shall find that perfect peace and happiness which it ever craves. O my God, unfailing Truth, speak Thou to me. Enlighten, increase and strengthen my faith ; for in Thy faith I desire to live and die.

O God of Infinite Majesty, Wisdom and Love, before Thee I bow in reverence and awe. To Thy Providence I commit myself with filial confidence. Thy Holy Will is my law. Thou art the Lord, my God : I am wholly Thy servant, and surrender myself entirely to Thee.

O my God, relying on Thy almighty power, and on Thy infinite goodness and mercy, and because Thou art ever faithful to Thy promises, I most confidently hope that Thou wilt pardon my faults and sins. I rely, too, on Thy constant help, to avoid sin, to be diligent in the exercise of good works and to find my perfect happiness in Thee, my God and All, forever. In this hope I desire to live and die.

O my God, I love Thee with my whole heart and soul, and above all things,

because Thou art infinitely good and perfect ; and I love my neighbour as myself for the love of Thee. In this charity I desire to live and die.

Almighty God, my heavenly Father, with the trust and confidence of a child, I turn to Thee in all my needs just for to-day. Help me to serve Thee loyally this day. Help me to promptly turn away from all unworthy thoughts and desires ; help me courageously to seek and follow after truth ; help me to be truthful, kind and charitable in speech, just, pure, and unselfish in all my actions, generous to the poor and distressed, and in all things obedient to Thy law. Above all, teach me to know and love Thee more and more.

Our Father, who art in heaven, hallowed be Thy name ; Thy kingdom come ; Thy will be done on earth as it is in heaven. Give us this day our daily bread ; and forgive us our trespasses as we forgive them that trespass against us ; and lead us not into temptation ; but deliver us from evil.

NIGHT PRAYERS

O God of infinite majesty, wisdom and love, before Thee I bow in reverence and awe. To Thy Providence I commit myself with filial confidence. Thy holy Will is my law. Thou art the Lord, my God ; I am wholly Thy servant, and surrender myself entirely to Thee.

Most loving Father, I return Thee thanks for all the many benefits which I have received from Thee this day and all the days of my life. I thank Thee in particular for food and shelter, health and strength, for Thy protection in danger, for Thy help in my work, for the privilege of serving Thee in my neighbour, and above all for the knowledge and love of Thee and for Thy manifold spiritual blessings showered down on me for the good of my soul.

O my God, enlighten my mind that I may see in what way I have offended Thee this day, and make me truly sorry for my sins and offences.

(Now briefly recall in what way you have offended God to-day :)

IN THOUGHT — Have I harboured thoughts of hate ? impurity ? envy ?

IN WORD — Have I spoken ill of others ? used bad language ? told lies ?

IN DEED — Have I been selfish ? unjust ? impure ?

O my God, I am sorry from my heart for having offended Thy Infinite Goodness and Majesty ; I hate and detest all my sins, because they displease Thee, my God, Who art so deserving of my love. Help me never to offend Thee again, and to keep away from all that leads me to sin.

My God, I love Thee because Thou art so good ; and I am sorry for all my sins because I love Thee.

EVENING HYMN

Blest Creator of the light
 Making day with radiance bright,
 Thou did'st o'er the forming earth
 Give the golden light its birth.

*Shade of eve with morning ray
Took from Thee the name of day ;
Darkness now is drawing nigh
Listen to our humble cry.*

*May we ne'er by guilt depressed
Lose the way to endless rest ;
Nor with idle thoughts and vain
Bind our souls to earth again.*

*Rather we may heavenward rise
Where eternal treasures lies ;
Purified by grace within,
Hating every deed of sin.*

PRAYERS FOR VARIOUS OCCASIONS

Before Study

O almighty and everlasting God, My Lord and heavenly Master, help me to know Thee more truly, trust Thee more fully, and love Thee more deeply. O my God, help me to study carefully and always to do the right thing no matter what sacrifices, trials or tribulations, it may involve ; so that, spending my life in seeking after the highest and in doing the best I can, I may find in Thee the full reward of eternal happiness, which Thou hast prepared for all those who deserve it.

Before Meals

Bless us, o almighty and everlasting God, and also this food which we are going to receive from Thy infinite kindness.

After Meals

We give Thee thanks, o almighty and everlasting God, for this food which we have received from Thy infinite kindness, and we humbly beg of Thee always to give us the food of our souls, the knowledge of Thy truth, and the love of Thy ways.

Self-Oblation

Take, o God, and receive all my liberty, my memory, my understanding and my whole will. Thou hast given me all that I am and all that I possess ; I surrender it all to Thee that Thou mayest dispose of it according to Thy will. Give me only Thy love and Thy grace ; with these I am rich enough and desire nothing else.

In Thanksgiving

O God, of whose mercies there is no number, and of whose goodness the treasure is infinite ; we render thanks to Thy most gracious majesty for the gifts Thou hast bestowed upon us ; evermore beseeching Thy clemency, that as Thou grantest the petitions of them that ask Thee, Thou wilt never forsake them, but wilt prepare them for the reward to come.

For Charity

O God, who makest all things to profit them that love Thee, give unto our hearts an abiding love for Thee ; that the desires we conceive by Thine inspirations may remain unchanged despite every temptation.

For Our Friends

O God, who dost pour into the hearts of Thy children the gifts of Charity, give to Thy servants and handmaids, for whom we entreat Thy clemency, health of mind and body ; that they may love Thee with all their strength and accomplish with perfect love what is pleasing to Thee.

For Sick Persons

O God, by whose decree each moment of our lives passes by, receive the prayers of Thy servants on behalf of those for whom in their sickness we crave Thy mercy ; so that we may rejoice in the safety of those at whose danger we were afraid.

For the Fruits of the Earth

Pour down Thy blessing, we beseech Thee, O Lord, upon Thy people and on all the fruits of the earth ; that when collected they may be mercifully distributed to the honour and glory of Thy Holy Name.

For Any Necessity

O God, our refuge and our strength, who art the author of mercy, hearken to our prayers, and grant that what we ask in faith we may effectually obtain.

FORMATION RELIGIEUSE DE NOS ÉLÈVES NON-CHRÉTIENS

La vertu de religion est la première des vertus morales. Ses actes fondamentaux sont la prière (*adoratio, oratio*) et le dévouement au service de Dieu (*devotio*). La prière n'est pas seulement une obligation de la loi naturelle ou révélée ; dans l'ordre providentiel, elle est aussi un moyen indispensable de salut. C'est donc un devoir pour les éducateurs catholiques d'enseigner la doctrine et la pratique de la prière.

Nos responsabilités ne s'arrêtent pas aux jeunes gens catholiques. Les enfants non-chrétiens qui nous sont confiés ont les mêmes obligations naturelles et ils ont autant besoin de prier que les premiers.

I. Responsabilités et circonstances favorables. — Nous devons donner aux garçons non-chrétiens une éducation religieuse autant que faire se peut. Or, la prière est l'acte fondamental de la religion. Il nous faut donc l'enseigner théoriquement mais aussi pratiquement à nos élèves non-chrétiens, surtout à nos pensionnaires.

Ce devoir est aujourd'hui plus pressant : l'agnosticisme et l'athéisme menacent notre jeunesse. Le communisme et l'athéisme sont associés en

fait. D'autres réformateurs sociaux, préoccupés de délivrer l'Inde d'un traditionalisme excessif, dilapident le patrimoine religieux le plus précieux. D'autres encore ne trouvent, pour remplacer la mythologie traditionnelle qu'un monisme impersonnel ou un vague sentimentalisme religieux.

Ce n'est pas sans raison que le Pape Pie XI exhorta tous ceux qui croient en Dieu à s'unir pour combattre l'athéisme militant. Ce combat, nous devons le livrer pour les âmes qui nous sont confiées. Nos premiers alliés seront les dispositions religieuses naturelles de nos élèves.

Les dangers de l'école *neutre* et de l'éducation areligieuse sont bien connus. Les circonstances nous obligent souvent à prendre une attitude apparemment neutre en matière de différences religieuses. Par suite, nos élèves pourraient nous considérer comme de purs éducateurs laïques. Sans doute, ils sont plus ou moins conscients que notre dévouement procède d'un zèle religieux. Mais ils connaissent peu notre vie religieuse et nous voyent rarement prier. Ils risquent en conséquence de confondre notre religion avec une philanthropie, de se méprendre sur le caractère du christianisme et, même, de se tromper sur l'essence de toute religion.

Nous aurions tort de redouter l'opposition des parents non-chrétiens. Aux Indes, la plupart sont encore religieux et ceux qui nous envoient leurs enfants espèrent que nous les élèveront religieusement. Certains ne cachent pas cet espoir. Au reste, là où des essais ont été tentés, les parents, mis au courant, nous ont exprimé leur cordiale gratitude.

Enfin, initier nos jeunes gens à la prière, c'est les disposer à écouter toujours la voix de leur conscience et à répondre pleinement à tous les appels de la grâce.

Nous accusera-t-on de nous arrêter à un compromis, parce que nous n'enseignons pas tout le message catholique ? Ce serait à tort. Le Seigneur lui-même s'est adapté à ses auditeurs et les a menés progressivement à la pleine révélation. Offrons à nos jeunes gens ce qu'ils sont capables de recevoir ; s'ils ne peuvent pas assimiler *tout*, ce n'est pas non plus une raison de ne *rien* leur donner.

Mais comment apprendre la pratique de la prière à des élèves non-chrétiens et que faut-il leur enseigner ?

II. *Prières adaptées à des non-chrétiens.* — Notre but est d'inculquer aux garçons une conviction personnelle de la dignité et de la nécessité de la prière, mais aussi de les habituer à prier.

Dans les collèges catholiques, les élèves chrétiens et non-chrétiens prient ensemble en certaines occasions : avant et après la classe... C'est insuffisant pour atteindre le but visé.

Pour les *externes*, on ne pourra rien de plus en ce qui concerne les prières communes. Au cours de morale, on insistera sur le sens et la nécessité de la prière et on s'efforcera de leur expliquer comment on prie.

Mais il faut prévoir une difficulté pratique. En grandissant, plusieurs de ces adolescents rejeteront tout l'appareil mythologique de leur religion ; d'autre part, ils n'aimeront pas recourir à des prières spécifiquement chré-

tiennes. Laissés à eux-mêmes, ils auront peine à exprimer leurs convictions religieuses. Il convient de les aider en leur offrant discrètement quelques textes.

Pour les *internes*, on peut et doit faire davantage.

Question préalable : pourquoi les exercices religieux ne seraient-ils pas communs aux chrétiens et aux non-chrétiens ? — Pour trois raisons : La messe est une offrande à laquelle les baptisés seuls peuvent participer. Sans la foi et sans l'éducation chrétienne, les pratiques et les prières catholiques ont peu de sens. Obliger des jeunes gens à réciter des prières qu'ils ne comprennent pas, c'est les dégoûter de toute prière. Ce serait aussi indisposer les aînés dont la conscience répugne à prendre part au culte chrétien.

Les prières que nous enseignerons aux non-chrétiens doivent être adaptées à leur âge et à leur intelligence. Dans les internats, il vaut mieux organiser des prières communes (le matin et le soir...) pour les non-chrétiens ; ils prieront eux-mêmes sous la direction d'un professeur catholique plein de tact.

Quant à la composition, les prières ressembleront aux prières catholiques : prières d'adoration, de remerciement, de demande, actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition. Leur énoncé sera concret et personnel. On évitera une présentation spécifiquement chrétienne et un vocabulaire dogmatique. Les formules seront, par ailleurs, suffisamment développées et explicites pour susciter les actes religieux qu'elles sont censées exprimer.

III. *Objections*. — 1. En agissant de la sorte, ne va-t-on pas développer le relativisme religieux chez les chrétiens et les non-chrétiens ?

L'initiation à la prière doit être soutenue par un cours d'instruction religieuse. Aux chrétiens et, avec tact, aux non-chrétiens, on expliquera la raison de ces exercices distincts. On ne dira pas : les non-chrétiens ne sont « pas obligés » d'aller à la chapelle avec les catholiques ; on dira : les non-chrétiens n'y sont « pas autorisés », le culte catholique étant le privilège du catholique.

Un professeur capable exposera aux élèves non-chrétiens les vérités essentielles touchant la nature de la religion, la nécessité de la révélation, l'obligation de suivre sa conscience tout en sollicitant de Dieu plus de lumière et en restant toujours prêt à suivre ses indications. L'atmosphère du collège et l'exemple des Pères feront comprendre le vrai point de vue catholique.

2. Enseigner des prières dépourvues d'un contenu spécifiquement dogmatique n'est-ce pas encourager l'opinion que, plus profonde que toutes les religions concrètes, il y a « la » religion sans dogmes, sans institutions ?

De nouveau, nous supposons un cours de morale. En agissant comme nous le faisons, nous ne prétendons pas enseigner aux non-chrétiens une religion complète et suffisante, distincte de la religion chrétienne. Mais il y a des obligations religieuses fondamentales (celle de prier notamment) dont l'école doit tenir compte. On montrera aussi que la religion complète doit être sociale et institutionnelle ; que, dans l'ordre actuel, l'homme a besoin de la révélation...

3. Ces prières, si prudemment formulées, seront-elles encore capables de susciter une dévotion personnelle ? Et n'allons-nous pas obliger nos élèves à nourrir leur piété des mythologies évocatrices ?

De beaux noms, de belles comparaisons, des hymnes exciteront la piété. Quant à la pureté parfaite concernant les représentations mythologiques, imitons la patience de Dieu : un enseignement bien adapté, le travail de la grâce, la présentation de la personne de Notre-Seigneur feront beaucoup.

Action Catholique et formation religieuse

par le Chan. Jos. CARDIJN,

Fondateur et aumônier de la J.O.C.¹

Il est encore trop tôt pour dresser le bilan de l'Action Catholique durant ces vingt-cinq dernières années. Qu'il me soit pourtant permis, dès le premier numéro de cette nouvelle revue, d'insister sur l'importance de l'Action Catholique pour la formation religieuse tant de l'élite que de la masse. J'ai souvent dit et écrit que l'Action Catholique allait révolutionner non seulement les *méthodes*, mais le *contenu*, le *champ d'action* et l'*objectif suprême* de la formation religieuse. Ce point de vue, pensons-nous, sera de plus en plus confirmé par les faits.

On s'est plaint des *méthodes* trop passives de l'éducation religieuse scolaire : « L'élève, simple auditeur, ne participe pas assez à la découverte d'une vie insoupçonnée, exaltante et magnifique : la plus belle et la plus décisive des aventures. On fait appel à sa mémoire plus qu'à son intelligence, à son imagination et à sa volonté. Le cours de religion ne diffère guère des autres cours. Un examen, portant sur des textes appris par cœur, range les élèves au point de vue religieux.

« Le *contenu* même du cours de religion présente trop souvent le dogme, les sacrements, la liturgie, les dévotions, comme étrangers à la vie réelle, journalière, au milieu de vie, aux devoirs d'état. La morale y apparaît une série de défenses plutôt qu'une direction positive.

1. Deux faits orientèrent l'apostolat de l'abbé CARDIJN : la mort prématurée de son père, travailleur, usé à la tâche ; la constatation de la barrière qui s'était dressée entre lui, prêtre, et ses anciens compagnons de quartier. En 1912, il est nommé vicaire à Laeken ; ses enquêtes quotidiennes lui révèlent la situation tragique du prolétariat des grandes villes et, surtout, la détresse de la jeunesse salariée. De son zèle et de son expérience naquit la J.O.C. En 1925, celle-ci était reconnue officiellement. — Dans une série de plaquettes, M. le Chanoine CARDIJN a expliqué divers aspects de sa pensée ; toutes ont été éditées par la J.O.C. Citons : *La famille dans la vie moderne* (1921), *Le manuel de la J.O.C.* (1923), *Action Catholique dans la classe ouvrière* (1925), *La J.O.C. et la paroisse* (1925), *La J.O.C. et la détresse morale et intellectuelle des jeunes travailleurs* (1930), *Les jeunes travailleurs en face du mariage* (1932), *Ite missa est* (1935), *Le laïcat ouvrier* (1935), *Le travail des jeunes salariés et la charte jociste du travail* (1935), *La vie morale des jeunes travailleurs au travail* (1935), *La J.O.C.* (1938), *Les jeunes travailleurs face aux temps nouveaux* (1942). (Note de la rédaction).

« Quant au *champ d'action* des éducateurs religieux, il est trop limité. La religion semble réservée à un petit nombre, à une élite, à ceux qui ont le temps de recevoir les sacrements et d'assister aux offices.

« L'apostolat religieux surtout est regardé comme l'apanage des prêtres, des religieux, des personnes consacrées. »

La formation religieuse — même envisagée du seul point de vue catéchistique — se trouve de plus en plus, elle aussi, devant les réalités qui ont provoqué la naissance de l'Action Catholique.

Il n'est plus seulement question d'*instruction* religieuse par les méthodes didactiques les plus appropriées et les moyens nouveaux de la pédagogie moderne.

Ce qu'il faut vaincre, ce n'est pas seulement l'*ignorance* religieuse, mais un *paganisme envahissant* qui recouvre tous les aspects, pénètre tous les milieux et toutes les institutions, dispose pour sa propagande des moyens les plus modernes et les plus puissants.

L'Action Catholique est une formation directement et immédiatement orientée vers l'*apostolat laïc*, dans et par la *vie* laïque, dans et par les *milieux* de vie laïque, dans et par la *masse* laïque. Elle fait *voir* la signification, la valeur religieuse de cette vie, de nos milieux de vie, de cette masse humaine ; elle apprend à *juger* cette vie humaine à la lumière de son origine et de sa destinée divines. Elle apprend à vivre et à *agir* religieusement ; elle inculque une attitude, une *conduite*, un *style de vie* et une *mystique de vie* religieux. C'est toute la vie, tous les milieux de vie, toute la masse mis au service de Dieu, célébrant la gloire de Dieu pour le bonheur éternel — et du même coup temporel — des hommes.

Voyons plus en détails comment cette conception religieuse de toute la vie peut être une lumière pour ceux qui s'occupent de formation religieuse.

Action Catholique et méthodes.

Il faudrait analyser par le menu les *méthodes actives* de l'Action Catholique pour en découvrir la souplesse, l'adaptation, l'influence et les progrès.

Méthodes actives dans les *contacts personnels* entre aumôniers et dirigeants, entre dirigeants et militants, entre militants et membres ; entre les membres et les jeunes indifférents ou hostiles qui restent à conquérir ; tout ce travail du *levain* dans la pâte, du *ferment*, du *sel*, de la *lumière* dans la masse.

Méthodes actives dans les *contacts collectifs*, dans les cercles

d'études, la révision des faits d'influence, les enquêtes, les campagnes et les réalisations en commun qui, toutes, poursuivent un but de formation religieuse tant pour ceux qui les mènent que pour ceux qui en sont l'objet. Ces contacts et réalisations se placent d'ordinaire sur le terrain et dans le milieu temporels, dans la vie laïque et profane pour amorcer et incarner en celle-ci la vie divine, par des activités en commun, des services où incroyants et non-pratiquants, attirés par la charité, découvrent petit à petit Celui qui en est le commencement et la fin.

Méthodes actives sur le *terrain religieux* proprement dit : campagnes pascales, sacramentelles, liturgiques, veillées religieuses, messes dialoguées, fiançailles et mariages jocistes, recollections et retraites qui révèlent aux militants et à la masse les richesses spirituelles de la prière, de la grâce, de la vie intérieure, de la présence divine, du sacrifice divin, du Christ mystique ; diffusion à des centaines de milliers d'exemplaires dans les couches les plus profondes des masses populaires de la prière jociste, de l'agenda liturgique, du missel ; exaltation de la spiritualité du baptême, de la confirmation, du mariage.

Action Catholique et contenu de l'enseignement.

L'explication de la *prière*, de la *grâce*, des *sacrements*, de la *liturgie* se greffe immédiatement sur la compréhension religieuse de toute la vie : ce sont des sources et des canaux de vie divine, d'assistance et de force divines ; c'est l'offrande et la consécration de toute la vie ; union de toute la vie personnelle, familiale, professionnelle, sociale, privée et publique à la personne, au sacrifice du Christ et à la vie de la très sainte Trinité ; toute la vie spirituelle, sacramentelle, liturgique, culturelle sert à diviniser la personne, la famille, le milieu, la vie, la masse humaine.

Morale et religion sont proposées comme inséparables, la première étant la condition, l'application, la mise en pratique temporelle de la seconde. *Morale positive* faite de responsabilités, de dignité, de respect et de fierté. *Morale humaine* qui embrasse tous les aspects de la vie personnelle, familiale et sociale et les fait servir à l'humanisation des individus comme des communautés, pour permettre et épanouir leur divinisation. *Morale dynamique* qui inspire aux jeunes l'ambition de se préparer à leur magnifique vocation et qui transforme les fréquentations et les fiançailles en un splendide noviciat en vue du ministère sacré par lequel époux et parents sont les collaborateurs irremplaçables de Dieu dans l'œuvre de la création et de la rédemption.

Une telle formation à la vie religieuse appelle, postule *l'histoire religieuse* pour s'y greffer, s'y insérer, pour en recevoir l'empreinte comme un sceau d'authenticité. Histoire religieuse dont le Christ est la figure centrale, reliant le temps à l'éternité, l'humanité à la divinité, le passé au présent ; le Christ exprimant et réalisant tout le plan d'amour divin, unissant en lui, par lui, pour lui toute l'humanité rachetée afin de la faire participer, dans le temps et dans l'éternité, à sa mission rédemptrice.

Dans cette histoire religieuse, avec le Christ Sauveur, chaque membre de l'Action Catholique est appelé à jouer son rôle de collaborateur et d'apôtre pour y conquérir son milieu et la masse de son milieu, afin que tous ensemble participent à la plus grande croisade de l'histoire.

*Action Catholique et champ d'action
de la formation religieuse.*

L'Action Catholique a considérablement élargi le *champ d'action* de la formation religieuse, adaptant celle-ci à tous les âges, à tous les milieux et à toutes les conditions.

Un militant d'Action Catholique est, en fait, un catéchiste laïc. Les « missions de l'intérieur », comme les a appelées Pie XI, ont véritablement tout envahi : les quartiers ouvriers, les impasses, les cuisines-caves et les mansardes ; les usines, les mines, les ateliers, les chantiers et les bureaux ; les trains et les trams ; les casernes, les sanas.

Déjà on commence à écrire la légende dorée de la formation religieuse pendant la guerre, parmi les déportés, les prisonniers, dans le maquis, dans les centaines de cellules clandestines, dans les entreprises ennemies, les camps de concentration, les prisons.

Cette formation religieuse en pleine vie et en plein milieu de vie s'adapte merveilleusement aux groupes d'écoliers, de gamins de rue ; aux groupes et aux noyaux de soldats, d'employés, de mineurs, de fiancés, de malades, d'époux et de parents. Cette diffusion et cette adaptation méthodiques de la formation religieuse aux couches et aux milieux différents de la masse caractérise vraiment l'Action Catholique.

On peut dire qu'ici les extrêmes se touchent : l'Action Catholique veut pousser la formation religieuse aussi loin que possible en largeur et en profondeur. La formation des élites, des militants, comme les ambitions de conquête de la masse, ne connaissent pas de limites.

Et il ne s'agit pas de se contenter pour la masse d'une sous-

religion, comme d'une sous-morale, d'une religion ou d'une morale de troupeau, de prolétaires. L'Action Catholique prend la masse et les types de la masse, comme ils sont et où ils sont. Elle veille à ne pas les déraciner, ou à les éloigner ou à les séparer de leur milieu, mais tout au contraire à les orienter vers le relèvement et la conquête de leur propre milieu. Elle veut pour la masse l'ascension spirituelle et morale la plus haute et la plus audacieuse. Encore à ses débuts, elle a pu enregistrer les résultats les plus merveilleux.

Cette confiance dans la possibilité d'ascension spirituelle et morale de la masse et des types de la masse repose, dans l'Action Catholique, sur ce principe très dynamique qui est comme l'âme et le moteur de toute la formation religieuse : *chaque* individu de la masse est une *personne humaine* divinisée, créée à l'image et à la ressemblance des personnes divines, qui a une seule et exclusive destinée éternelle : la participation au bonheur même de Dieu. Telle est la fin de toute la création et de toute la rédemption, et la base de tout ordre temporel et social. Cette vocation divine de chaque personne humaine, en effet, ne commence pas après la mort, mais dès la naissance. C'est pour la révéler et permettre à chacun de la réaliser que le Christ naquit et mourut ; c'est aussi dans ce but que l'Église prolonge sa mission divine. Chaque individu de la masse est appelé à y collaborer librement, volontairement, par amour. Chaque individu a dans cette œuvre divine du salut du monde son *rôle personnel, irremplaçable* ; et cela, non pas à côté de sa vie, mais par sa vie temporelle, par *toute* sa vie temporelle et dans tous les milieux et tous les aspects de cette vie temporelle.

*Action Catholique et objectif suprême
de la formation religieuse.*

Ce principe de base de l'Action Catholique, révélant à tous et à chacun la mission *apostolique* des laïcs, élargit merveilleusement non seulement le champ d'action de la formation religieuse, mais la conception même de la vie religieuse. La religion ne peut être confinée dans le culte, la dévotion, le sacramentalisme et le liturgisme. La religion et la vie religieuse sont essentiellement un *apostolat* et un *témoignage*. *Eritis mihi testes... Lux mundi... Sal terrae... lumen ad revelationem gentium...* Cet apostolat et ce témoignage exigent l'engagement de toute la vie.

Apôtres et témoins dans et par la vie sentimentale, pendant les fréquentations et les fiançailles ; apôtres et témoins par et dans la vie professionnelle, au travail et dans le milieu du travail ; apôtres et témoins par et dans la vie familiale, civique, privée et

publique. Cette signification, cette *valeur apostolique* de toute la vie laïque, profane et temporelle, relie inséparablement celle-ci à cette source indispensable, à ce canal authentique de toute vie divine et de tout apostolat : l'Église, dans son culte et dans sa Hiérarchie. Elle est la réponse positive à la grande erreur des temps modernes, le *laïcisme*, qui a séparé du culte et de la religion, la vie et les problèmes de la vie. A ce laïcisme organisé dans la vie privée comme dans la vie publique, l'Action Catholique oppose le *laïcat*, l'organisation de l'apostolat laïc.

Conclusion.

Une telle formation religieuse répond adéquatement aux préoccupations caractéristiques de notre temps : la valorisation, le relèvement intérieur de la personne humaine, de la vie humaine, de la famille humaine, du travail humain et cela pour la masse de l'humanité. Cette déprolétarianisation intérieure, cette émancipation intérieure est l'unique fondement et la condition indispensable de toute véritable déprolétarianisation et émancipation. Sans elle, on ne peut recourir qu'à la force et à la violence. En elle, on trouve le point d'appui et le levain nécessaires au relèvement intégral de toute l'humanité.

Cette valeur éducative et ces méthodes éducatives de l'Action Catholique sont-elles applicables à l'enseignement scolaire ?

A mon avis, c'est seulement grâce à ce moyen que l'*enseignement* religieux s'épanouira en véritable *éducation* religieuse.

C'est le grand problème de l'heure présente. Nous sommes à l'âge de l'éducation, et de l'éducation des masses. Les ministères de l'enseignement se transforment partout en ministères de l'éducation. Les écoles deviennent des séminaires et des pépinières d'hommes, de citoyens, d'apôtres. Elles doivent donner une conception de vie, un style de vie, une mystique de vie. Elles doivent révéler et apprendre aux élèves leur mission d'hommes, de citoyens, de constructeurs d'un monde nouveau. C'est un nouvel humanisme, ce sont des « Humanités » qu'elles doivent répandre. Pour cela les méthodes scolaires deviendront de plus en plus actives et réalisatrices, associant les élèves à une découverte, à une campagne, à une mission en commun.

Écoles et mouvements se rejoindront et se compénétreront. Le milieu scolaire deviendra moins artificiel, moins coupé de la vie. Il sera plus relié, plus « un » avec le milieu de vie, actuel et futur, des élèves. Il participera davantage aux campagnes, aux réalisations de ces mêmes élèves dans leurs mouvements parascolaires

et postsecondaires. Le grand problème de l'efficacité de l'enseignement religieux et des pratiques religieuses à l'école et pendant l'âge scolaire, en vue de la vie et du milieu postsecondaires, pourra ainsi recevoir une solution.

Nous ne sommes encore qu'au début d'une nouvelle période, tant au point de vue de l'éducation en général, qu'au point de vue de l'éducation religieuse. Je pense que cette nouvelle période peut être non seulement l'âge d'un nouvel humanisme, plus respectueux de l'homme et de la vie humaine ; mais aussi l'âge d'un nouveau christianisme, informant, transformant, divinisant ce nouvel humanisme, de telle sorte que celui-ci incarne vraiment la destinée magnifique, la vocation sublime de l'homme et de l'humanité en reliant celle-ci intimement et indissolublement au Christ qui seul peut en être l'inspirateur et le chef.

C'est l'ambition de l'Action Catholique et de la formation religieuse.

CATHOLIC ACTION AND RELIGIOUS EDUCATION

As I have repeatedly written and said, Catholic Action has from the very beginning shown every tendency to revolutionize not only the *methods* but the *content*, the *field of action* and the *highest aim* of religious education. Facts have already begun to prove the truth of this statement.

There is no doubt that the following criticisms of academic religious education are not without foundation : the *methods* are too passive : the dogma, sacraments, liturgy, devotions are too frequently shown as unconnected with life's duty and reality : morals function as a series of prohibitions rather than as a positive guidance ; religion seems only *intended for the few*, for those who have time to attend the church services ; a holy and apostolic life is looked on as the lot of priests and monks.

Events show us the urgency of giving a deeper and more abiding religious formation. Those who earnestly wish to *better instruction* must keep abreast of the times. Their outlook and methods must not be based on pedagogical theories alone, but must be in touch with modern life. Their training must be such as will enable Christians to triumph over encroaching paganism.

Religious teachers may conclude from this, that every advantage is to be gained, by drawing inspiration from the spirit and methods of Catholic Action.

What, in reality, is Catholic Action ? It is a training bearing directly and immediately on the *apostolate of the laity*, in and through *lay life*, in and through the *sphere* of lay life and by the *lay folk*. It gives youth the ability to *see* the real meaning of this life, of the sphere of life and of the human

masses. It teaches him to *judge* this human life in the light of its divine origin and destiny. It shows him how to live and *act* in conformity with his convictions : it inculcates an attitude, a *behaviour*, a way of *living* and shows the *supernatural reality of the Mystical Body*. By it life as a whole, every sphere of life, people everywhere are drawn into God's service, accomplishing, here and now, the celebration of God's glory on which man's happiness, both temporal and eternal, entirely depends.

Since it is impossible to over-estimate the value of this conception of life as a whole, it is well to examine, in detail, how it can prove a source of light to those, who devote their time and energies to religious training.

1. *Catholic Action and Methods*. — Catholic Action is very suggestive owing to the active methods it makes use of so successfully in the form of the *personal contacts* between chaplains and leaders, between militants and members, between the members and indifferent or hostile young people who have yet to be won over. All this work is the *leaven* in the paste, the *ferment*, the *salt*, the *light* in the masses.

Active methods are used too in the *collective contacts*, in study-circles, revision of influential facts, investigations, campaigns, realisations made in common, all of which aim at securing a religious training for the leaders as well as for the mass. Unbelievers and non-practising Catholics, witnessing for themselves, the gradual elevation of the temporal milieu, the divine life penetrating and ennobling it, seeming to be embodied in the human life of their fellow men, are drawn by degrees to the discovery of Him, Who is the Beginning and the End.

Active methods too on what is properly called *religious ground* : This is as vast as it is varied : the sacramental, liturgical life of the Church, Vigils, Missae Diologatae, betrothals and weddings, periods of recollection and retreats, which reveal to the militants and the masses the spiritual wealth of prayer, grace, interior life, the divine Presence, the divine Sacrifice, the Mystical Christ ; the diffusion among the masses, of hundreds of thousands of copies of the Jocist prayer, the liturgical calendar, the Missal ; high esteem for the holiness of baptism, confirmation, marriage, etc.

2. *Catholic Action and the Contents of the Teaching*. — The explanation of prayer, grace, the sacraments, the liturgy, is grafted on the religious comprehension of life as a whole ; it exposes their value as the source and channels of Divine Assistance, Life and Strength ; the fulfilment of such a comprehension becomes the offertory and consecration of a whole life, uniting all the personal, family, professional, social, private and public life to that of Christ's Person and Sacrifice, and through Christ to the life of the Blessed Trinity.

Thus the entire spiritual, sacramental, liturgical, cultured life helps in divinizing the person, family, milieu, the whole human mass.

Morality and religion are looked on as inseparable, the former being the condition, the application, the putting into temporal practice of the latter.

Positive morality which is made up of responsibilities, dignity, respect and pride. — *Human morality* which embraces all the aspects of personal, family and social life, making them serve in the humanization of the indivi-

duals as well as of the communities, so as to allow and expand their divinization. — *Dynamical morality*, which sets young folk afire with the noble ambition to prepare themselves in view of their magnificent vocation, which transforms and uplifts their courtships and marriages. These become, as it were, a splendid novitiate for the exercising of that sacred lay ministry in which parents, husband and wife, are God's most important collaborators in the work of creation and redemption, and which no one else can fulfil, if they fail to do so.

Such a training to religious life receives its stamp of authenticity by being grafted on to *religious history* of which Christ is the central Figure, linking time with Eternity, the human with the Divine, the past with the present : Christ expressing and realizing the whole plan of divine Love, uniting in Him, through Him and for Him the whole ransomed human race, enabling it to share in His redemptive apostolate in time and in eternity.

In this religious history, each member of Catholic Action is called on to play his part of collaborator and apostle, with Christ our Saviour, in the conquest of the people of his milieu, so that all may take part in the biggest crusade, history has ever known.

3. *Catholic Action and the Sphere of Religious Training.* — Catholic Action has adapted religious training to all ages, to all spheres and conditions of life. The « Missions from within » as Pius XI styled them, have truly penetrated everywhere : the workman's quarters, the alleys, underground kitchens and garrets, the factories, mines and workshops, the yards, streets and offices, trains and trams, barracks, clubs and sanatoria.

There is no question of satisfying the masses with a second-rate religion. Catholic Action aims at the highest and most daring spiritual and moral ascension for the lay folk. This confidence reposes on faith in the divine vocation of each human being. Each individual has a personal irreplaceable part, in the divine work of the salvation of the world, and that not as something alongside his life, but by his real life, by his whole temporal life and in every sphere and aspect of the same.

4. *Catholic Action and Highest Aim of Religious Education.* — The religious life incarnate in the whole life fills the twofold role of *testimony* and *apostolate*. It is the definite, self-evident answer to the great and blinding error of our times — laicism — which has broken life and its problems asunder from worship and from religion. To this laicism, organised both in private and in public, Catholic Action undauntedly opposes the organization of the apostolate of the Laity.

Conclusion : Such a religious training is an adequate answer to all the characteristic preoccupations of modern times : the re-establishment of the definitely human, of the person, of the human family, of human work and that for the mass of the people.

The educative methods of Catholic Action are suitable to academic teaching. Thanks to them, religious teaching will expand to a true, intensive, religious education. Then, and only then, a new Christian humanism will arise.

Coup d'œil sur la situation de la jeunesse catholique en Allemagne en 1946

par Jan A. TOTSEMBERGH,

*Aumônier d'un groupe de la jeunesse catholique allemande*¹

Monsieur le Rédacteur,

Il est bien difficile de se rendre compte soi-même de ce que vous me demandez, et de le faire comprendre à d'autres. En Allemagne, aucun ouvrage ne nous donne un exposé de la vie de la jeunesse. De plus, il est difficile aujourd'hui d'atteindre le véritable état des choses à travers tant de ruines spirituelles et matérielles. Toutefois, j'ai quelques relations, et je sais ce qu'était la vie de la jeunesse allemande pendant la période qui précéda la guerre d'Hitler et, plus encore, ce qu'elle était avant 1933. A ce sujet je fais une remarque préalable qui a son importance pour la compréhension de la suite de cet exposé.

Autrefois on devait distinguer en Allemagne les *Bünde* et les *Verbände*. Les *Bünde* étaient les groupements de jeunesse où se réalisait vraiment la « Jugendbewegung » (« mouvement de jeunesse »), phénomène peut-être spécifiquement allemand. Ce qu'était exactement le mouvement de jeunesse, ce qu'il est encore maintenant (avec certaines modifications), il est difficile de l'expliquer. C'était, au fond, l'épanouissement naturel d'une aspiration saine des jeunes, se défendant contre le relâchement facile et les mœurs dégénérées. Ils recherchaient une vie jeune et conforme à la nature, en réaction contre les traditions stagnantes et corrompues. Une lutte était donc engagée. La jeunesse non-catholique s'y distingua d'abord. Elle était plus consciente de la nécessité de réagir parce qu'elle vivait dans un beaucoup plus grand chaos que les jeunes

1. Durant plus de dix ans, les conceptions du nazisme ont été répandues en Allemagne grâce à une propagande très efficace. Le monde entier se demande aujourd'hui quelle vision du monde remplacera celle du *Mythe*. Les catholiques, en particulier, se préoccupent du sort de la jeunesse allemande dont l'éducation a été compromise à la grande douleur des parents et des pasteurs catholiques. La lettre qu'on va lire émane d'un aumônier, très expérimenté, de la jeunesse catholique allemande. Le sujet traité concerne plutôt un problème d'organisation. Deux conceptions s'opposent. Vu son importance, ce conflit mérite d'être signalé. (Note de la rédaction).

gens et jeunes filles élevés dans des familles et des régions catholiques. Mais chez ceux-ci aussi, la lutte se propagea et produisit des fruits heureux et durables de vie saine. Cette jeunesse, malgré son désir de renouveau, gardait l'esprit ouvert à la part de vérité que renfermait le passé. C'est elle qui propagea le mouvement liturgique, travailla à la restauration du mariage et de la famille. Malheureusement, d'autres tendances la firent tomber en des excès multiples ; une grande partie céda au Nazisme.

À la différence des *Bünde*, les *Verbände* gardèrent les formes traditionnelles et l'ancien style — plus ou moins.

Le National-Socialisme savait bien ce qu'il faisait quand il cherchait, avec une rigueur extrême, à détruire les *Bünde* et les *Verbände* catholiques. C'est dans ces associations surtout que se maintenait un christianisme convaincu et combatif ; ce sont elles qui, grâce à leur multiplicité, faisaient de l'Église une Église du peuple, car il y avait des *Bünde* pour tous les goûts, pourrait-on dire, et les professions aussi y étaient groupées. Il fallut du temps au Nazisme pour les abattre. La jeunesse catholique n'a pas craint d'être abaissée, renvoyée des écoles, enfermée en prison, elle n'a même pas craint la mort. Mais finalement elle dut capituler devant la force brutale. Les paroisses restèrent. Une bonne partie de la jeunesse s'y réfugia sous le nom de « Jeunesse paroissiale », et y continua sa vie propre. Aujourd'hui, il y a dans ces groupements paroissiaux une jeunesse qui ne connaît que par ouï-dire les temps antérieurs. Les vicaires qui les guident obtinrent, pendant la période d'oppression, de très bons résultats, bien que ces groupements paroissiaux fussent relativement restreints. On s'est habitué à cet état de choses amené par le Nazisme.

Aujourd'hui, la situation change. Les jeunes des *Bünde* de jadis, revenus de la guerre, sont des hommes, et retrouvent leurs compagnons des *Bünde* d'autrefois. Il leur paraît tout naturel que l'ancien *Bund* ressuscite (Quickborn, Heliand, Neudeutschland, Gesellenverein, Arbeiterverein, etc.). En outre, réapparaissent partout des groupements qui réussirent à vivre illégalement malgré la terreur du Nazisme. A propos de la ligue catholique de la jeunesse étudiante (*Bund Katholischer studierender Jugend Neudeutschland*), il me semble digne de remarque que c'est des parents et donc de la famille qu'émane le désir de voir le *Bund* reprendre son ancienne activité. Dans les familles, l'estime du mouvement catholique de jeunesse, a passé des fils aînés aux plus jeunes. Ces aînés, devenus eux-mêmes pères de famille, désirent faire participer leurs enfants au bonheur qu'ils connurent autrefois dans ces organisations qu'ils avaient contribué à établir. Bref, les *Bünde* et les *Verbände*

de jeunesse catholique ont pris un nouvel essor en Allemagne et il ne me semble pas qu'il puisse être entravé.

Ce qui est tragique, c'est le fait que beaucoup de prêtres préposés à des groupements paroissiaux empêchent par tous les moyens la résurrection des *Bünde* et *Verbände*, habitués qu'ils sont à la nouvelle organisation qui leur paraît idéale. Ils objectent qu'ils perdraient leurs meilleurs éléments, que la « manie des groupements » ne doit pas réapparaître, que la paroisse est l'unique groupement justifiable, pour les jeunes catholiques, comme un petit *Corpus Christi Mysticum*, etc. Il est clair que ces objections ne sont décisives à aucun point de vue, ni dogmatique, ni canonique, ni pédagogique, si même il reste vrai que la vie paroissiale doit garder toute sa vigueur. On répond avec raison que le nouvel esprit paroissial est précisément issu des *Bünde*, qu'il serait encore entretenu par eux à l'avenir, et qu'il y a donc lieu de *préconiser l'un sans diminuer l'autre*.

Il semble bien que cette manière d'envisager les choses soit soutenue par Rome. Les expériences de la Belgique et de la France dans les groupements JOC, JEC, JAC, etc. (et les autres groupements de jeunesse) font impression aussi. La plupart des évêques allemands sont d'avis qu'il faut favoriser ce qui est vraiment vital, et j'ai pu voir moi-même un évêque rétablir un groupement de *Bünde*. Les discussions ont cela de bon qu'elles éclairent les idées ; ce qui est regrettable, c'est la violence avec laquelle certains soutiennent leur opinion. Que ceci suffise pour l'instant. Des millions de jeunes catholiques ne sont pas encore atteints. Les paroisses ont là une tâche énorme dans les villes en ruines, les *Bünde* et *Verbände* aussi. Il y a, pour les deux formes d'activités, plus qu'assez de sujets. La jeunesse catholique est de bonne volonté et étonnamment avide de s'instruire, et s'il faut constater avec tristesse qu'un grand nombre de jeunes sont dépravés, la majorité montre quelle a été la valeur de la famille catholique pendant ce temps de terreur.

A GLANCE AT THE POSITION OF CATHOLIC YOUTH IN GERMANY 1946

At the present moment it is very difficult to form an idea of the mentality of German youth. The author of this article, thanks to his acquaintance with the country, can give us some light on the subject. First, however, it is necessary to indicate what the position of the Youth Movement was

formerly in Germany, where a distinction was made between the « Bünde » and the « Verbände ».

The *Bünde* were associations of young people who realized to the full all that was implied by the term « Youth Movement ». One might call it the enthusiastic effort of healthy youth to react against a corrupt state of society, in order to lead a more vital and simple life. War was declared against effete and unhealthy traditions. It was non-Catholic Youth who first took the field : living in a more contaminated environment, these young people understood more clearly the need of reaction. Catholic Youth followed their example but with more moderation ; they respected the traditions and customs which deserved respect, encouraged the liturgical movement and re-established family traditions.

In contrast with the « Bünde », the « *Verbände* » kept more or less to the traditional type of young people's associations.

National Socialism knew what it was about when it undertook to destroy the Catholic « Bünde » and « Verbände ». Within these associations flourished a militant Catholicism, and in them the Church showed herself as a Church which included the whole nation, for there were « Bünde » for every profession, one might say, and for all tastes. The Catholic Youth movement held out for a long time : in the end it had to yield to brute force.

The parish alone remained. Some young people took refuge there under the name of « Parochial Youth » (« *Pfarrjugend* »). The priests who organised these associations did a great deal of good. People became accustomed to this situation, the only possible one in time of persecution.

Nowadays, things are changed. The young men who formerly belonged to the « Bünde » are coming back from the war and pressing eagerly for their revival, for the sake of their children. It is striking to see how whole families have remained loyal to the Associations.

The tragedy is that a large section of the parochial clergy is opposed to this tendency. These priests are accustomed to the organisation of the parishes which has prevailed during the war. They are even inclined to consider it as the only legitimate method. They are afraid of a diminution of parochial life, and seem to forget that the former revival of parochial life was due to the « Bünde ». Rome seems to work for the restoration of the « Bünde », while the example of Catholic Youth Movements in Belgium and France (JOC, JAC, JEC) is also a stimulant.

On our side we are inclined to think that the « Bünde » must be reorganized, and, at the same time, parochial life must be maintained in all its fervour.

Millions of young Catholics have not yet been touched. The parishes have, then, plenty of work before them in the devastated towns : there is room also for the « Bünde » and the « Verbände ».

Young Catholics are on fire to learn and if, unfortunately, many have been ruined morally, the attitude of the majority proves how abiding is the influence of the Catholic family in these tragic times.

The Problem of a Catholic Approach to the non-Catholic Mind in Great Britain

By John MURRAY, S. J.

Editor of « *The Month* ». ¹

The editor of this new review has done me the honour to suggest that I might contribute an article to its first number. I am only too delighted to do so, not because I imagine myself to possess any special competence in the subjects, with which the *Centre Documentaire Catéchétique* was founded to deal, but for the reason that I welcome, and indeed most heartily, all attempts to re-establish between Catholics in Britain and on the Continent, those religious and cultural relations that have been necessarily obscured during the cruel years of war. It is of the utmost importance that such relations should be re-established, that we should find one another again, and interchange our experiences of the immediate past, and our plans and hopes for the immediate future. The warm tone of the letters I have myself received from France, Belgium and elsewhere and of letters received by others, has shown us how our desire for closer and more continual contact, for a pulling together of our Catholic bonds of mind and spirit, is cordially reciprocated by our Continental brethren. We shall have many grave problems to face in the post-war world, in our own countries and generally in Europe. We shall face them with the greater confidence and resolution, if we are conscious that we are facing them together, in a spirit of mutual sympathy and support.

I am not going to speak here of education, in the more obvious

1. Rev. Fr. John MURRAY studied at the University of London, of which University he has the degrees of Master of Arts and Doctor of Philosophy ; did post-graduate research work at the University of Freiburg-im-Breisgau and at the Sorbonne at Paris ; has also studied and lectured at the Gregorian University, Rome. Associated with a University Hostel for students from 1933 to 1938. Editor of « *The Month* » from March 1939. Has written a large number of articles on modern problems, on the history of ancient and modern thought, and on international questions.

meaning of that term, of the formation of Catholic children, of Catholic young men and women, in Great Britain. That would certainly be an interesting topic, particularly in view of the new Education Act of 1944, which has transformed or is intended to transform the school system of England and Wales. It will have far-reaching consequences on the Catholic schools. This Education Bill met with strong criticism from Catholics, not so much for what it actually embodied as for its failure to provide for Catholic schools, as incidentally for other denominational schools, that full equality of assistance with the State-owned schools, which Catholics claim ought to be theirs. The Bill was a compromise, a typically English piece of compromise, and, like every such measure, it satisfied nobody completely, yet had points of advantage for all.

This is not, however, the question that I want to ventilate. I am concerned with another problem, of great importance for clergy and laity alike. It is the problem of our approach to the non-Catholic mind in Britain. Fundamentally, it too is an educational problem. How are we to obtain that psychological insight into, and understanding of, what might be termed the English mind? We are conscious that the general mental attitude of the people among whom we live and work, their religious and psychological background, is very different from ours. In fact, this difference is at times so marked that we seem to be speaking not one language, but two very dissimilar tongues.

I. THE RELIGIOUS SITUATION IN BRITAIN

The religious situation in Britain (I am thinking throughout this article of England, for the position in Scotland and Wales introduces other elements) is extremely complicated. On first examination, it is a sad and unpleasant one. Outside the Catholic community of, let us suggest, some three millions, only a small proportion of the population goes to church on Sundays. I would hazard the guess that more Catholics attend Mass on Sunday mornings than the sum total of all non-Catholics together who go to church or chapel. The comparison is not entirely fair, I realise that. Catholics go to their Sunday Mass for definite reasons. It is, in their eyes, a serious obligation; and they are conscious that the Mass is the great corporate act of Catholic worship, in which they not only should but also do want to play their part. On the whole, the obligation and importance of Sunday Mass is well recognized,

as it is put into effective practice, by Catholics in England ¹. From time to time there have been articles or series of articles in the secular press, on the subject of « The Empty Pew », and « Why the churches are so empty ? » Catholics have a simple answer. Our pews are not empty. In fact, they are reasonably full, often very full indeed, three, four and more times over in every Catholic church on every Sunday morning.

As I have said above, this is not altogether a fair comparison. The church-going non-Catholic may go to church regularly ; members of the « High Church » (Anglo-Catholics, they are frequently styled) do so, as also some more Middle-Church Anglicans and the more devout among Free Churchmen. But a large number of practising members of the Established Church, who would be rightly aggrieved were you to question the fact of their membership and who are good Christians in their judgments and principles, are quite happy to go to church a few times during the year and take part in their Communion service, at Christmas and Easter.

Within the Church of England, as also among the various Free Churches ², you have a wide variety of belief and practice and spirit ³. At one end are the Anglo-Catholics who claim to have

1. This does not mean that we have not, at the same time, a very alarming « leakage » problem, especially among the industrial population in larger towns. This « leakage », among boys who have left school, and among young men (nowadays one has to add, « among young women as well »), is very considerable. Parish priests have given me detailed information, and their « leakage » figures have occasionally risen as high as 70 or 80 per cent. Such a figure is, I think, exceptional, and it should be remembered that « leakage » is not necessarily the same as « loss » ; many return later to their religious duties. On the other hand, it does mean « loss », for the time being ; and again, many do not return. This is not, of course, a peculiarly English problem ; possibly, it is less acute in England than in some Continental countries where the spirit of Trades Unions and of industrial life is more positively anti-religious. None the less, it is a problem of the utmost gravity, and it has not yet been dealt with adequately. Catholics are not blind to its existence and significance, both for the individuals and for the future of Catholicism in England.

2. The term « Free Churches » is generally applied to all Protestant bodies not forming part of the National Establishment, e. g. Baptists, Methodists, Congregationalists and, in England, the Presbyterians. In Scotland, however, Presbyterians are members of the Scottish Established Church. These bodies used to be known as Nonconformist ; now, they prefer the term « Free Churches ».

3. This wide variety in Britain becomes a wild variety in the United States, partly for the reason that there is no comprehensive National Church in the U.S.A. to contain much of this variety within its framework, and partly because the Protestantism of the United States is more definitely « Protestant » than is the case in Britain. The Protestant church historian, Latourette, instances this growing multiplicity of religious bodies as an evidence of the vitality of Christianity. A

preserved a Catholic « continuity » inside the Church of England and have adopted Catholic practices very fully, even to the celebration of the Mass in Latin. Catholic devotions, the practice of reservation and confession, have been taken over¹. The Anglo-Catholics are usually very religious and devout; their churches are frequented and they exercise considerable influence in certain working-class areas. Their clergymen are often celibate, and they are apostolic men. There are many « converts » to the High Church from other sections of the Church of England, as also from among former agnostics. At the other end of the scale, on the fundamental side, are Low and Broad Churchmen. These are Protestants of the older sort, with an instinctive dislike for liturgy and sacramentalism, an inherited suspicion of everything Catholic, and an acceptance of the Bible as the Protestant rule of faith and living. At this end, too, though on the opposite side of the line of « orthodoxy », are the Modernists who, in their zeal to interpret Christian doctrine in up-to-date phraseology and to adapt it to the supposed exigencies of scholarship and science, are whittling down most traditional dogmas to an almost unitarian transparency.

A similar variety of emphasis can be observed among Free Churchmen, ranging from the Fundamentalist attitude towards the Scrip-

recent article in *America* on religious conditions in Mexico listed thirty seven North American Protestant bodies which had established churches and missions among the Mexicans.

1. Seen from either the Catholic or the Protestant point of view, the position of Anglo-Catholics is extremely difficult. They profess that they are a branch of the Church of Christ, utilising the « branch-theory » current in the late nineteenth century. Yet, they are conscious that one of the two remaining branches — and so thick and solid a branch that it merits the names of « trunk » or « tree », viz, the Roman Church — denies their title to branchship. And whatever contact has existed between the Church of England and Orthodox churches, has been between Orthodox prelates and Anglican bishops. On the other hand, they are repudiated by the more Protestant sections of the Church of England, and are rarely more than tolerated by their own bishops. Some Anglo-Catholics believe that it is their task to « catholicize » the Church of England from within, and prepare for the day of ultimate re-union. Others would hesitate to speak that way. The position of Anglo-Catholics within the Establishment grows every year more delicate, especially in view of schemes, like the South Indian Scheme, of practical amalgamation or very close association between Anglicans and Free Churchmen — an association based upon what they have in common, as Protestants, and thus abandoning that element of « Catholic continuity », which the Anglo-Catholic discovers in the National Church. Now that relations are being re-established after the war between Protestants in Britain and on the Continent, I foresee that this movement of Protestant solidarity will go further, and will incidentally render the position of the Anglo-Catholic even more embarrassing.

tures as the inspired and unvarnished word of God, to that of the Modernists, in whose approach one does not always find recognition of Christ's Divinity, or that of many younger ministers, which is neo-Calvinist and strongly Barthian in character.

So much for the tendencies among those who have definite church allegiances. It is difficult to say just how many such church adherents there are, but you would be perfectly safe in declaring that one half of the people of Britain have no church affiliations. You would be fairly safe in raising that figure to 60 per cent. Not that this 60 per cent. is irreligious. Far from it. The percentage actively hostile to religion is relatively small, though it stands higher among the rising generation. This is partly due to the greater radicalism of youth, and also in part to the abundant Left-wing propaganda, with which we have been surfeited these past twenty years, and which, even when it refrains from direct attacks upon religion, leaves religion wholly out of count in its interpretation of life. There has been a *trahison des clercs* here, in the religious as well as in the political sense. Add to this the fact that the younger generation (men and women between 20 and 35) have had far less formal Christian instruction in State schools than did their parents, one generation further back, and have sometimes come under the influence of teachers with a materialistic and anti-religious bias. Yet the proportion of persons actively hostile to religion is not large. Far larger is the percentage of those who are apparently entirely unaffected by organized Christianity. Some of them are apathetic; others regard the different churches with a kindly tolerance, as a pleasant, if somewhat anachronistic, feature of English life. Church-going Christians are rather foreign to their normal existence; they speak another language; and, as for the parson, well, he is often a pleasant fellow, living in a world of his own. Of course, they appreciate the social work and humanitarian efforts of Christian bodies, but they feel little interest in what those bodies stand for and profess. And, should the inclination ever come to them, they tend to fob it off with a shrug of the shoulders, consoling themselves with the excuse that these bodies are in such fundamental disagreement with one another that you cannot discover the truth anyway. There is no doubt about it. The scandal of the disunity among those who proclaim themselves Christians and belong to organized Christian bodies has done a very great deal indeed to keep Englishmen away from church.

Yet, one has always the impression that the ordinary English folk have a certain natural bent towards religion, despite their

lack of membership of the Catholic Church or of Protestant churches. How far it takes them, is another question. They believe in God ; they have a respect for Christ, though often they scarcely know the source of that respect and are pathetically ignorant of even the salient facts of Our Lord's life ; they have a moral code, in which the obligations of truth, personal honesty and general friendliness are accentuated. All who had experience, for instance, of the people of London during the air-raid period from September, 1940, till May, 1941, will remember the remarkable exhibition of what, for want of a better word, must be termed « practical Christianity » in very difficult times. Such courage, unselfishness and kindness, blended with a sangfroid and with humour ! You met it everywhere, and from every class of Society. Two explanations leap to the mind. The first, that this « practical Christianity » is the heritage of England's Catholic past, of the more than a thousand years of Catholic faith in these islands, a heritage that has lingered on as a kind of rough-and-ready and very practical way of behaviour, especially in those classes of the populace which are less sophisticated and more natural. The second, that the English people have constructed a new Christianity of their own, largely divorced from dogma, to use a word they do not highly value, and associated with conduct. There is some truth, I feel, in both these suggestions. Nor ought we to forget the very strong influence on the language and literature and on the mind of the English which has been exercised by the Bible, and by the Old Testament just as much as the New.

II. FACTORS WHICH MAKE IT DIFFICULT TO BRING HOME TO ENGLISHMEN THE POINT OF VIEW OF THE CATHOLIC CHURCH

I want now to examine certain factors which make it difficult to bring home to Englishmen the point of view of the Catholic Church. For there is very great and very widespread interest in the Church among many sections of the English. To begin with, some traces of the old anti-Catholic bigotry are easily unearthed. The Protestant version of Tudor and Stewart history was so cunningly contrived and so efficiently propounded that it is taking an unconscionably long time to disappear. But disappearing it is. Modern scholars have done much to discredit it, but the legend of Good Queen Bess and the counter-legend of the « muckle harlot that sitteth upon the seven hills », with a colourful array of expres-

sions from the Apocalypse, still linger in obscure corners of the Nonconformist underworld. Scratch a certain kind of Nonconformist, and you discover a rabid anti-Catholic who may have visions of the « fires of Smithfield », if the Catholic Church makes progress in England¹. These remarks must be tempered by the recognition of far more enlightened sentiments among Free Churchmen, with many of whom the author has worked on joint committees during the war. Some of them have indeed deplored the existence of this underworld, a survival from other days.

This bigotry, however, is not the point. It does linger, like mist over low-lying land, and it is a factor to be borne in mind, that may suddenly obtrude itself, when you imagine you have been talking on quite other levels. Much more actual in what I am going to call the English mind is the notion that religion is essentially an affair for the individual. Up to a point, this is very true. A religion that does not become individual and personal, remaining a merely formal acceptance of some code of belief, with little or no vital reaction from mind and heart, would be a lifeless and valueless thing. « My religion's my own business », that is how an Englishman might express himself ; there is a touch of *noli me tangere* in his attitude ; the propaganda that no one may come between an Englishman and his God except, in the case of Christians, the one Redeemer, has left its mark. Here we find ourselves up against the problem of *Private Judgment* ; « each man for himself, and let him serve God and save his soul after his own manner ». Private judgment includes naturally the private interpretation of the Scriptures. Actually, the sixteenth century innovators did not allow this principle to develop to its logical and fantastic consequences. Protestants grouped themselves in churches, that were smaller editions of the Catholic Church, from which they had withdrawn allegiance, and they set up standards of orthodoxy of

1. The « fires of Smithfield » is a reference to the execution for heresy of Protestants during the short reign of Queen Mary Tudor. Mary's reign lasted only five years, from 1553 till 1558, when she was succeeded by her illegitimate half-sister, Elizabeth, daughter of Henry VIII's mistress, Anne Boleyn, whom Henry subsequently had executed for infidelity. It is curious — and at the same time a testimony to the effectiveness of the Protestant legend — that Free Churchmen should think of the Catholic Church in England as intolerant and favouring persecution. From 1558 Catholics were, for many years, the victims of savage persecution, and, until the nineteenth century, were subject to severe penal legislation. Tyburn, where many Catholics were put to death for the faith, including a large number of heroes beatified by the Church, is less than half a mile from the room where this article is being written.

their own. The process started in the sixteenth century has gone continuously further. It was essentially a break-away from the older Christian unity, first into national or regional churches ; then, successively branching into a multiplicity of smaller sects, till to-day many an individual is a church unto himself. This notion of private judgment in religious matters is deeply ingrained in the English character, even though it means little more than a rejection of authority in those matters. Yet, it is a sense of the futility of all this which is bringing a considerable number of persons to enquire concerning the position and claims of the Church Catholic. « Where is your *authority* ? », this question disturbs most thinking Protestants and has turned many of them to think seriously about the Church. For they are acutely conscious of its absence, and many are just as conscious of its necessity. At best, there is some half-way house — the Bible, interpreted subjectively and diversely, or the bishops of a national church. The fact that this notion is so widespread makes it essential that would-be converts in England should be thoroughly instructed in the nature and claims of the Church. I have discussed this question with Anglo-Catholics, earnest and sincere men, and have come to the conclusion that they are, in the main, trying to be Catholics on the Protestant basis of private judgment, and I have not failed to let them know my view. In other words, they are drawn towards Anglo-Catholicism for the same reason that a Low Churchman is drawn towards Protestantism of the older kind. Catholic ritual appeals to them ; they like Catholic prayers and literature and practices ; and often they have come to appreciate Catholic doctrine. But the principle of selection is there. They are choosing these Catholic things ; they want them, and that is their « religious business ». We, on the other hand, would think of them first and foremost as part of the business of the Catholic Church.

A second problem, in the case, not so much of professing and church-going non-Catholics but of the English people generally, is their dislike of dogma, and the small value they place upon belief. This attitude is the exact opposite of the original Lutheran position, with its insistence upon Faith, to the exclusion of Good Works. Nowadays, there has been developed a near-Christianity, that puts all the stress on Good Works and thinks that Faith is a secondary affair. In England, this attitude might be summed up thus : « It doesn't matter what you believe in. What matters is that you should lead a decent, honest and helpful life. That is practical Christianity. Love your neighbour. Christian *is* as Christian *does*. » Now, there is a pragmatic test which it is fair to apply

to a Christian. « By their fruits you shall know them. » A Christianity which is not practical, which does not issue in truthful, honest and charitable behaviour, is very suspect. I am afraid that a feeling exists in England, particularly among men, that religious people have a touch of hypocrisy and humbug in their make-up. This is doubtless a legacy of the Puritan tradition, which prescribed a long and « saintly » face on Sundays, that was not always reflected in « saintly » business dealings during the remainder of the week. It is interesting to compare two expressions, with their connotation in modern English: « a dogmatic man » and « a man of principle ». The former is uncomplimentary, meaning that the man is assertive, attempts to impose himself and his opinions on other people, and does this in a narrow-minded and obstinate way. The latter is, of course, complimentary and hints that the man has certain fixed norms and standards by which he regulates his conduct. Yet, the difference in the English mind is that a dogma concerns what is true and false (there he is less interested, thinks it matters less, and is frankly impatient of authority) whereas a principle deals with right and wrong. The fact that dogmas have to do with revelation and authority frightens him so that the very term has an unpleasant and even uncomplimentary meaning in his ears. Christians speak to him with so many different voices; he is literally « scandalised » by the spectacle of Christian disunity in his own land; he assumes that the truth cannot be discovered, amid so great a variance of emphatic statements, or is not worth the trouble of a search, and he falls back upon ethical principles, that are nearer to his actual life and his problems of everyday. Accordingly, we find him speaking of a Christianity « without dogma » or of a basic Christianity, on the lines of the Basic English advocated as an international language, built up from less than one thousand English words. Incidentally, the New Testament has been translated into this Basic English — a symbol, perhaps, of what many Englishmen would like to see. Of course, such a Basic Christianity would proceed by way of elimination: no sacrifice of the Mass, since Protestants reject it; no episcopacy, for that is not acknowledged by Presbyterians; no priesthood even, since the Free Churches generally have only ministers; no infant baptism, because the Baptists will not admit it. It would be an interesting experiment to see what would be the Lowest Common Denominator, after you have excluded every point of belief or practice to which some denomination or other took exception. What they actually reach is a feeling that man must serve God (in his own way, be it understood) and « love » his neighbour, through the prac-

tice of Christian virtues such as truth, honesty and friendly conduct. When you read in an English paper that we ought to be more « Christian », it means, nine times out of ten, that we should be more kindly, thoughtful and helpful. How Christ Himself comes into this picture except as a unique person, who, somehow, put these qualities into effect to a remarkable degree, is not clear. It is easy of course to refute this attitude, by showing that behaviour will not long remain upon this « Christian » level of kindness and unselfishness, if there are not fixed principles behind it, and indeed if there are no fixed and assured beliefs. But the average Englishman does not see as far as that.

With this goes another element, this time in the case of church-going folk. It would not be difficult to trace a growing subjectivism in Protestantism. In the sixteenth century, with all its break-away from the unity of the one Christian Church, it did retain objective standards, such as the rigid and literal acceptance of the Bible, sometimes of the Bible text in its slightest details. Scepticism, modernism and higher criticism have played havoc with the scriptures, except where there has been an authoritative Church to protect them. As the objective standards faded and lost their outline, a subjective element took their place. This was religious experience. The flight from objective dogma and external authority drove men into an inner citadel of the spirit. Their attitude has become that of prayer and of an awareness of God that is conjoined with the recognition of moral principles ; it is no longer the traditional attitude of acceptance and belief. If the term « faith » be employed, it is used rather in the sense of Christian « hope », a feeling of confidence in the benevolence and good will of God. The accent is upon the spirit, almost the affective experience, of faith, and not upon its objects.

Before I leave this matter of English subjectivism in religious matters, I must insert a few words here about one very prevalent notion of religious freedom. It is frequently urged that Catholics cannot be free, that they have to give up their independence of judgment, in accepting the Church's doctrines. The convinced and loyal Catholic is not really free to reject those doctrines — that is true enough — though it is always *possible* for him to do so. Yet such a rejection would not be freedom anymore than it is a real expression of liberty to commit a crime. Licence is not liberty, in fact it will end in the absence of all true freedom. Neither is it serious freedom to remain unattached and to wander, vaguely and without purpose, in some dream world of the mind, where there is nothing firm and solid to demand conviction. Without ideals

and directives, no man is really free ; for he would be left at the mercy of chance impulses and desires. Besides, does knowledge narrow freedom ? In one sense, it does. Once you have learnt the truth, you are no longer able, at least intelligibly, to embrace falsehood. But, in another and a far truer sense, knowledge increases freedom. You can act effectively only when you have aims and standards, when you have a clear purpose before your mind, and are selecting those means and instruments by which you consider it can best be achieved. You can make a proper use of liberty, only when a channel exists for the true exercise of that liberty — a channel dug by knowledge and convictions. A person, who holds himself deliberately unattached, fearing lest the acceptance of belief would prevent him from wandering, wishfully neutral, in the realms of the true and false, has nothing but the negative liberty of the dilettante or the idler. Yet, in the English mind, this vague conception of freedom exists, where religion is in question. The English, in civic and political affairs, are orderly and law-abiding, to a very marked degree ; in religion, this refusal or reluctance to be tied has made many of them mild and tolerant anarchists ; yet, they are usually conscious, only of the tolerance, not of the anarchy¹.

III. THE RELATIONS BETWEEN THE CATHOLIC CHURCH AND THE PROTESTANT CHURCHES

How have the relations between the Catholic Church in England and the Protestant churches been affected during the years of the war ? That is a question which invites comment. Fundamentally, of course, those relations have not been changed at all. Yet, a definite rapprochement between members of the Catholic Church and Protestant churches has taken place. This is not peculiar to Britain. Catholics and Protestants, in Germany, France, Holland and elsewhere, have made common cause during the war, in view of the threat to their beliefs and principles from German Nazism.

1. These remarks on the subjective traits of the English character, where religion is at stake, must not be taken to deny the existence of very many thoroughly good and convinced Christians in the Church of England and the various Free Churches. The writer has had considerable contact, especially during the war years, with members of those churches, and has learnt to respect their goodness and the sincerity of their devotion to Christ and to the teaching of Christ, as they discover it in the New Testament and in the particular tradition of the church of their attachment.

But, once such a rapprochement has occurred, the consequences are lasting, even after the common danger which called it into existence has passed away. And then, such co-operation between Catholics and Protestants has been urged repeatedly in letters and addresses of the late Pope Pius XI and of the present Pope Pius XII. The note was sounded, as far back as 1892, in the letter of Leo XIII to French Catholics, which bears the title : *Au milieu des sollicitudes*. In this letter the Pope advocated that the Catholics of France should give their allegiance to the Republic and work together with their non-Catholic brethren to bring about a new and better social order :

We believe it opportune, and even necessary, to raise Our voice again and more urgently to exhort not only Catholics but also all Frenchmen of good will and good sense (*tous les Français honnêtes et sensés*) to put away every source of political disagreement, in order that they may consecrate their energies entirely to the betterment of their country.

Pius XI, in October, 1931 (*Nova Impendet*) spoke of a great crusade, to which he summoned « *all men* as children of the one Heavenly Father, as the myriad members of the one human family, and therefore, *all of them as brothers in Christ* ». The following year, another encyclical, *Caritate Christi Impulsi*, explained this appeal more clearly and declared that in the previous letter the Holy Father had « urged forward all the children of the Church, and indeed all men of good will, to a holy rivalry in charity ». It was in this encyclical that Pope Pius XI asserted that the great struggle to-day lay between those who accepted God and those who were against God, thereby implying that our separated Christian brethren and indeed many millions who have no definite allegiance to any Christian body, are the natural allies of Catholics in this grim struggle.

Many references could be made to letters and speeches of Pius XII. Among them, the paragraph in *Summi Pontificatus* (1939) which declared :

The difficulties, anxieties and trials of the present time arouse, strengthen and purify to a degree rarely known before the sense of solidarity of the Catholic family. They make all believers in God and in Christ share the awareness of a common threat from a common danger.

The same encyclical included a welcome to « those who, though not belonging to the visible body of the Catholic Church, have given noble and sincere expression to their appreciation of all that unites them to us in love for the Person of Christ or in belief in

God ». Shortly afterwards, the Pope addressed a special letter, *Sertum Laetitiae*, to the hierarchy of the United States, and therein he extended an appeal to « those, also, whom Mother Church laments as separated brethren ». The Christmas Allocution of 1941 is even more explicit, speaking of « every man who believes in God » as a natural ally of the Catholic. « Those who have faith in Christ, in His Divinity, in His law, in His work of love and of brotherhood among men, will make a particularly valuable contribution to the reconstruction of the social order. » This address ended as follows :

May our blessing be also on those who, though not members of the visible body of the Catholic Church, are near to us in their faith in God and in Jesus Christ and share our views with regard to the provisions for peace and its fundamental aims.

These short extracts from Papal documents show that the Popes are speaking to-day to wide circles, outside the visible body of the Church Catholic, are inviting their co-operation in the defence of Christian ideals and principles against the violence of sheer materialism and secularism, and consequently are encouraging common action and co-operation between Catholics and their non-Catholic brethren. The recent establishment in Rome of *Unitas*, a movement for the promotion of co-operation between Christians, is a fresh indication of the Holy Father's mind on these subjects. As far as can be judged, the new approach to non-Catholics, which *Unitas* envisages, touches deeper issues and faces more directly religious problems than has been possible or even thought practicable, in the practices and programmes of co-operation in various countries.

The story of co-operation between Catholics and Protestants in Britain is interesting indeed ; in some respects, this co-operation went further, and with greater deliberation, than elsewhere. I well remember the beginnings of it. One Saturday afternoon in the summer of 1940, many of us were summoned to a meeting in Archbishop's House, Westminster. It was in that first dark summer of the war. France had fallen. The British forces had escaped — at the time people spoke about the « miracle of Dunkirk » — from the Continent ; the savage air attacks had not yet begun. At the meeting, Cardinal Hinsley spoke, in grave and earnest words. I can recall the quotation he gave us from a message he had brought back from his last interview with Pope Pius XI : *L'unité, partout l'unité, surtout l'unité*. He insisted upon the paramount importance of unity among the Catholics of Britain in face of the imminent crisis. Catholics must regard the war, not as a

struggle between countries for political and economic interests, but as a challenge, a fierce challenge, to what we knew as the civilisation, and indeed the Christianity, of the West. They must join together in a campaign of Prayer, Study, and Action, to realise more fully the treasures of their faith and its influence upon our human lives; they must understand that this threat to faith and civilisation could be met, in the last resort, only with spiritual weapons; they must put on the armour of God and take unto themselves « the sword of the spirit ». At the same time, he broadened his appeal to men of good will, outside the visible fold of the Church, but who were genuinely concerned for the moral and spiritual values of the Christian heritage. So was inaugurated the movement of the « Sword of the Spirit », which caught the imagination of the English people during the war, as did also the Cardinal's own personality¹.

The Sword of the Spirit was not founded originally for the purpose of co-operation with non-Catholics. That was to come soon afterwards. To begin with, its purpose was to create a clear and determined Catholic opinion that Britain was facing a grave totalitarian danger and that Catholics in Britain must react against

1. I have said something about the development of this movement of the Sword of the Spirit, for the movement took its name from the Pauline text, in the February number of *Études*, and I hope to complete the account in another issue. Cardinal Hinsley spoke of the movement as « Catholic Action in time of war », and it certainly had significant results. I have been associated with it since the start and can testify to the unselfish and devoted work of many men and women, connected with the movement. Some of its earliest meetings were conducted to the orchestration of bombs and guns, during the fateful winter of 1940-1941, in war-scarred London. It produces a monthly Bulletin and has issued many valuable pamphlets. Encouraging, also, was the establishment of branches of the movement among Allied nationals who were in Britain during the war. There were French, Belgian, Czech and Polish sections. The French produced a monthly periodical, *Glaive de l'Esprit*, which later developed into *Volontaire*, a Catholic organ closely identified with the Free French. The Belgian section published *Gladius Spiritus*, in three languages, French, Flemish and English. The Poles continued to issue their bilingual paper, *Sprawa*, in Polish and English, till, in the sad atmosphere of the Yalta Conference, they were compelled to suspend publication. Memory recalls important occasions, such as the High Mass in Westminster, when representatives of many nations assembled to hear a sermon by the Cardinal, and Allied troops marched past His Eminence after the ceremony: or the Sword of the Spirit reception in the Old Hall of Lincoln's Inn, when members were received by the Cardinal as also by representatives of the four countries which had their own branches of the movement. These were: General de Gaulle, for France; M. Pierlot, then Prime Minister of Belgium; Mgr. Shramek, for the Czechs; and Count Raczynski, Foreign Minister in the Polish Government.

this danger with all their spiritual strength. Conjointly, there was the declaration that the world could not be put to rights except on the basis of an acceptance of the moral law and of what were termed broadly Christian principles. It is true, of course, that the Cardinal, like the Popes, had widened his appeal to men of good will, and many non-Catholics associated themselves with the movement.

A great impetus was given to collaboration between Catholics and non-Catholics by a remarkable letter that appeared in the *London Times* on December 21st, 1940. It was signed by Cardinal Hinsley, the Archbishops of Canterbury and York, and the Moderator of the Free Church Federal Council¹. This letter put forward ten points, which were to become known widely as the Ten Points, *par excellence*. They were a programme of common Christian action. The first five points were concerned with the international order and repeated the five points of the Pope's Christmas Eve allocution in 1939, which laid down conditions for a just and lasting peace settlement. The second series of points regarded the social order and were standards by which the economic situation and problems of social reconstruction might be adjudged; they were taken from the conclusions of a Church of England congress, held at Oxford shortly prior to the outbreak of the war. The letter created considerable stir. For never before had the leaders of the Catholic Church and the Protestant churches committed themselves to anything like a definite programme, though they had co-operated, of course, when the occasion suggested it, on some specific issue. Study groups were formed within the various religious bodies; public meetings were arranged. In London, these meetings culminated in two monster rallies, in the Stoll Theatre, on Saturday, May 10th, and Sunday, May 11th, 1941. On the Saturday, the general subject was « A Christian International Order ». The Cardinal presided, and so great was the public interest that hundreds of people had to be turned away from the overcrowded theatre. The speakers comprised an Anglican bishop, Dr. G. K. A. Bell, of Chichester, the headmaster of one of the best known of all English public schools, and a prominent Catholic lawyer. A paragraph of Dr. Bell's address recurs readily to my mind:

1. The Moderator of the Free Church Federal Council is chosen year by year from among the different Free Church denominations. The position is one of honour rather than authority. In 1940, the Moderator was Dr. A. H. Armstrong. None the less, the adhesion of the Moderator to this joint statement meant that the Free Churches had been brought into this joint effort.

We stand for a Christian order. We know that we have fallen far short of it ourselves. But the choice before us all is between the Christian religion and nihilism, that destruction of humanity which Hitlerism spells. This Christian order is a better order than any of us have yet known. It is not the order which existed when the war began ; or when the world war commenced. Nor is it the order which was imposed when the world war ended. It is a Christian order for the nations, based on the acceptance of the Lordship of Christ. It is an order which requires sacrifices from the British, as well as others. It will not be easy to establish, but the winning of that order is the only thing which offers any hope or comfort or inspiration to the common man.

At the second meeting the chair was taken by the Anglican Archbishop of Canterbury, and Catholic and non-Catholic speakers dealt with aspects of a « Christian Order for Britain ». On the night between the two meetings occurred one of the heaviest air-raids on London which resulted in severe casualties. A prominent civic representative, the Mayor of Westminster, who had been on the platform at the Saturday meeting, was killed during the raid, when visiting the air raid posts and shelters in his borough.

These and other public meetings brought the movement a wide publicity and the growth in membership was very marked. Here arose a difficulty. The movement was Catholic in origin and inspiration ; yet, many non-Catholics had been encouraged to join it as *associate members* (at least, that is how their position appeared in the movement's Constitution). Was it to continue as a *joint movement* or as a Catholic movement, which left a door open for sympathetic non-Catholics, should they desire to be connected with it ? If joint, there were obvious dangers ; if purely Catholic, how could non-Catholics play more than a secondary part ? A solution was found in the setting-up, under the British Council of Churches, of « Religion and Life »¹. « Religion and Life » started as a movement for religious revival among Anglicans and held a number of « weeks » in different towns, which were very like the « missions », given in Catholic parishes, with the addition of public meetings, and outside services in factories and workshops. It was agreed that co-operation would be easier, if there were two movements, the one Protestant, including Anglicans and Free Churchmen, the other, Catholic. In this way, they could organize, each

1. The British Council of Churches is a body on which the Church of England and most of the Free Churches are represented. Its position is not easy to formulate. It has no direct authority over individual churches ; yet through it, they have contact with one another and initiate much joint work, especially in the social and educative fields.

their own functions, services etc., and come together on suitable occasions in a joint meeting, with some definite theme common to all of them. So developed the practice of holding « weeks » in a number of centres. The Catholics would arrange a mission in their churches ; Protestants would hold their services throughout the week. Twice or so in the week there would be joint meetings, in the Town Hall, for instance, with speakers drawn from both sides. From a list at my side, I see that Joint Weeks were held, in 1943, in Hereford (April), Portsmouth and Derby (May), Exeter and Bedford (June), Tottenham, Wimbledon and Tynemouth (July), Orpington, Leicester and Burnley (September) and Huddersfield and Banbury (October). There was one occasion, in 1942, when such a Joint Week was organized for the whole of Manchester, when a large number of missions were given in Catholic churches, with corresponding Protestant services.

In many localities Joint Christian Councils were formed, which made themselves responsible for joint activity of this kind, and indeed with very considerable and, on the whole, very happy consequences. There is no space here to assess the *pros* and *cons* (for the *cons* existed as well as the *pros*) or to follow the later development of such joint activity, which, for various reasons, is less in evidence to-day and has been less in evidence since 1944 than it was from 1941 to 1943¹.

Every article must have an end, and I must bring this one to an end now. I will say nothing more about the relations of Catholics and non-Catholics in this work, except to give the substance of a statement on Co-operation, which was carefully worked out by a joint committee of the Sword of the Spirit and Religion and Life during the winter of 1941-1942, and was eventually issued, in May, 1942, with the approval of the Cardinal and the Archbishop of Canterbury. The statement contained five paragraphs, which

1. I have spoken of this in the article, already mentioned, which is in the February number of *Études* ; and in the second article, not yet published, I hope to analyse both the results of these efforts at co-operation and also the various factors which have acted, since 1944, as a brake upon that development. I have said nothing here of one very important aspect of Sword of the Spirit work, that among the members of His Majesty's Forces, especially among soldiers serving in the Near East and North Africa, and also in the Royal Air Force. The story of the Guild of the Sword of the Spirit in the R.A.F. and the splendid series of Moral Leadership Courses that have been arranged since 1942 and have been followed by many thousands of Catholic young men and women, with the R.A.F., merits an article all to itself. It has been — and continues to be — a magnificent experiment in the Catholic formation of young adults.

are here summarised as shortly as possible, but in the words of the original text :

1. We agree that a compelling obligation rests upon all Christian people in this country to maintain the Christian tradition and to act together to the utmost possible extent to secure the effective influence of Christian teaching and witness in the handling of *social, economic and civic problems*, now and in the critical post-war period. (Then reference is made to the danger of pagan standards and ideals, and the need to insist on Christian principles as a guide to society.)

2. We agree that there is a large area of common ground on which, without raising ultimate questions of Church order and doctrine which divide us, full co-operation is possible and is already taking place. (An account is then given of co-operation existing between the Protestant churches and of the joint letter to the *Times*.)

3. We agree that organised Christianity, to fulfil its proper function, must everywhere be secured in certain essential freedoms. Full freedom must mean freedom to worship according to conscience, freedom to preach, teach, educate and persuade (all in the spirit of Christian charity), and freedom to bring up children in the faith of their parents. The Christian life is one lived in and through membership of a religious society, and its corporate nature and its constitutional freedom and independence must be recognized and guaranteed by the State.

4. Our purpose is to unite informed and convinced Christians all over the country in common action on broad lines of social and international policy. Already, in different localities, groups have come into being — groups of clergy and ministers, Christian Councils, study groups and the like — including members of all Communions. Among Roman Catholics the work of organization is fulfilled by the Sword of the Spirit, a body with a recognized Constitution and membership. The Commission of the Churches, as a result of the Religion and Life Weeks that it has promoted, is establishing an organization kindred in status, to do, within the Church of England, the Church of Scotland and the Free Churches, what the Sword of the Spirit does inside the Roman Catholic Church, so that individuals and groups, moved by public meetings or otherwise, can be linked up.

The crisis of civilization and the possibilities open to Christians in the period of reconstruction in the national and international field, make it essential that all this work of Christian co-operation should be greatly intensified and extended.

5. The striking thing about the Sword of the Spirit and similar movements is the spontaneity of support which they have received, and the great local enthusiasm which has accompanied public meetings arranged on this wide co-operative basis. (The statement points to the need for a central co-ordi-

nating committee, and expresses the hope that « the two movements will work through *parallel action in the religious, and joint action in the social and international field* »).

An examination of these paragraphs will show clearly, I think, just what was and is the scope of co-operation between Catholics and non-Catholics, and just how the special Catholic position was carefully safeguarded.

Commenting upon this statement, and on the development of co-operative work in Britain, the Editor of *Theological Studies* wrote as follows :

The theologian who views the movement towards Christian co-operation as it exists in England cannot fail, I think, to be impressed by the exact theological intelligence, as well as the great practical tact, that preside over it. This is in greatest part due, of course, to the excellence of its leadership. There is a remarkable clarity of thought, an uncompromising integrity in the maintenance of Catholic truth, which are supported by a genuinely religious and prayerful spirit and protected by a real sense of the dangers to which Catholic faith is exposed. At the same time, doctrinal exactness is joined to a greatly courteous charity, which excludes any tendency to ally orthodoxy with undue suspicion, complacency or rudeness. Above all, there seems to be about the whole movement a certain freshness and victorious spirit ¹.

LE PROBLÈME DE NOTRE ACCÈS A L'ESPRIT NON-CATHOLIQUE EN GRANDE-BRETAGNE

Dans cet article, l'auteur commence par exprimer sa joie de ce qu'il est possible maintenant de rétablir des relations religieuses et culturelles entre les catholiques de Grande-Bretagne et ceux du continent, — relations qui dans le passé avaient été utiles aux uns et aux autres, et qui, dans l'avenir, seront d'un plus grand secours encore.

I. — Il donne un bref exposé de *la situation religieuse en Grande-Bretagne*, plus spécialement en Angleterre, et il fait remarquer l'immense variété de croyances et de sentiments que l'on peut découvrir à l'intérieur même de l'Église établie. Ces variétés vont des « Anglo-Catholiques » — qui

1. Published at Woodstock, U.S.A., by the *America Press*. The quotation comes from Vol. III, No. 1. September, 1942. Pp. 430-1.

prétendent continuer la tradition catholique dans l'Église nationale et ont adopté la liturgie catholique et ses pratiques de dévotion — jusqu'aux hommes d'Église « Low » et « Broad » qui sont d'allure vraiment protestante, prennent en aversion le rituel et le sacramentaire et se méfient de Rome et de l'Église catholique. Selon une autre ligne de développement, on aboutit aux Modernistes. Enfin, parmi les nombreuses Églises « libres », on pourrait aussi classer les variétés depuis les Églises qui regardent les Écritures comme le fondement, jusqu'au Modernisme ou au néo-calvinisme fortement influencé par des penseurs comme Karl Barth. Suivent quelques remarques sur la situation des Anglais et des Anglaises qui n'ont de lien avec aucune Église.

II. — L'auteur décrit ensuite certains traits de la mentalité anglaise qui font que le point de vue catholique est difficilement compris et encore plus difficilement accueilli. Parmi ces traits, plaçons la prétention de tout Anglais à considérer sa religion comme sa « propre affaire ». Il y a une sorte de réserve excessive, moins prononcée cependant qu'il y a cinquante ou même trente ans. N'importe, on continue d'insister fort sur le « jugement privé », spécialement en matière de religion. Les Anglais n'acceptent pas volontiers l'autorité en religion, et pourtant beaucoup d'entre eux reconnaissent les grandes difficultés créées par l'absence d'une telle autorité. De fait, c'est en se rendant compte de cela que beaucoup sont amenés à examiner et à accepter les revendications de l'Église catholique.

Avec la répugnance à l'égard de l'autorité, va de pair une tendance à envisager le christianisme comme une religion de conduite et non de croyance, parfois même comme une affaire de sentiment ou d'expérience religieuse. Enfin, on note l'objection si souvent soulevée par des Non-catholiques : les Catholiques doivent renoncer à leur liberté quand ils se soumettent à l'autorité de l'Église, — objection étrange chez des gens qui, au point de vue civique et politique, tiennent à la règle et à la loi.

III. — L'auteur considère ensuite les relations entre l'Église catholique en Grande-Bretagne et les Églises protestantes, notant le rapprochement qui s'est opéré forcément de par la guerre. Incidemment, il fait allusion aux encycliques et discours des Papes Pie XI et Pie XII, dans lesquels il est fait constamment appel aux Non-catholiques aussi bien qu'aux Catholiques en vue d'une coopération devant la terrible menace du matérialisme militant ainsi que du laïcisme, qui s'est dressée dans les États totalitaires de ce XX^e siècle.

Il décrit l'inauguration du mouvement « Le Glaive de l'Esprit » par le Cardinal Hinsley pendant l'été de 1940. Il note que cet appel fut dès le début adressé aussi aux Non-catholiques. Il montre comment l'impulsion fut donnée à cette coopération par la fameuse lettre de « Jonction » envoyée au *London Times* le vingt-et-un décembre 1940.

Alors apparut une réplique protestante du catholique « Glaive de l'Esprit ». On l'appela « Religion et Vie ». Le résultat fut une activité parallèle dans

le domaine religieux, et une action remarquablement coordonnée pour appliquer les principes moraux et chrétiens aux questions sociales et internationales, et créer une opinion publique bien informée et zélée.

Finalement, l'auteur mentionne un accord concernant la collaboration entre Catholiques et Non-catholiques, préparé par un comité mixte de ces deux Corps, et conclu en mai 1942 avec l'approbation du Cardinal Hinsley et de l'Archevêque anglican de Canterbury.

La formation d'une élite noire au Congo Belge

par J. VAN WING, S. J.

*Supérieur régulier de la mission de Kisantu,
Membre du Conseil colonial*¹

La nécessité d'une élite dans la Colonie est évidente. L'urgence de sa formation s'impose maintenant que l'évolution des Noirs se précipite à un rythme accéléré. Cette évolution — quiconque sait regarder le constate — ne se fait pas dans le sens d'une culture morale plus haute, d'un plus grand respect de la justice sociale, d'une économie générale dirigée pour le bien de la masse. Les Noirs aussi savent observer ; ils souffrent des deux premières déviations, et commencent à se rendre compte de la troisième.

Le Noir prolétarisé vit en marge d'une société européenne, dont une fraction importante a perdu le souci des valeurs morales et n'a jamais eu le respect de la personne du Noir. Il appartient à une société indigène, immorale ou amoralité en beaucoup de ses membres, sans cohésion sociale et sans statut familial adapté. Dans son milieu, il n'apprend pas grand'chose de bon. S'il regarde du côté des Européens, le travail probe et la dignité de vie des uns sont éclipsés à ses yeux par la conduite opposée des autres. S'il compare son standing de vie au confort dont jouissent les Blancs embauchés par la même firme que lui, les merveilles de notre technique industrielle ne lui inspirent plus aucune admiration. Quand il voit les Blancs, qui gagnent trente fois plus que lui,

1. Le R. P. VAN WING arriva comme missionnaire à Kisantu en 1911. Par son dévouement et sa connaissance du Noir, il acquit rapidement une grande autorité parmi les indigènes et les coloniaux. Il devint, en 1930, membre de l'Institut Royal Colonial Belge ; en 1944, *Fellow of honour* de l'Institut Royal d'Anthropologie de Grande-Bretagne et d'Irlande ; en 1946, membre du Conseil Colonial. — Il a consacré plusieurs livres au passé glorieux de la mission du Kwango : *Le vingt-cinquième anniversaire de la Mission du Kwango* (Bruxelles, Bulens, 1918), *De Kwango Missie* (Leuven, Bosmans, 1918) et s'est imposé à l'attention du monde scientifique par ses études de l'âme et des coutumes des Noirs : *Études Bakongo, I, Histoire et sociologie*, Bruxelles, Bibliothèque Congo, 1920 ; *De geheime sekte van Kimpasi*, *ibid.*, 1921 ; *Le plus ancien dictionnaire Bantu* (en collaboration avec C. PENDERS), *ibid.*, 1928 ; *Études Bakongo, II, Religion et magie*, Institut Royal Colonial Belge, 1938. (Note de la rédaction).

se mettre en grève pour obtenir de meilleurs salaires, et les obtenir en fait, au lieu d'être punis comme il l'est pour toute absence injustifiée, sa conception du travail et de la société en est renversée ; il s'en fait une nouvelle, bien adaptée à ses goûts et à ses intérêts. Sait-il lire le français ? il s'instruit tous les jours dans les revues et les journaux, qui reflètent parfaitement les idées et les mœurs des Blancs.

Dans la masse prolétarienne se distingue une classe, celle des *évolués*. Ils peuvent être 40.000 sur les 750.000 salariés. Au Congo, tout le monde parle du problème des évolués. Eux plus que tous les autres. Se considèrent comme évolués tous les clercs et commis au service de l'Administration et des sociétés, les infirmiers et les instituteurs diplômés et, en général, tous ceux qui occupent une position sociale, qui ne les astreint pas à un travail manuel du commun.

La grande majorité des évolués a bénéficié d'un enseignement moyen du degré inférieur et de l'instruction religieuse dans les missions.

Bref, ils ont reçu une formation plus poussée et ils occupent des postes de commande. Pour ces deux raisons, la classe qu'ils constituent mérite d'être appelée dirigeante. Aussi, le Gouvernement, les sociétés et les Missions se préoccupent spécialement d'eux. Pour parfaire leur éducation, divers moyens sont mis en œuvre : Revue (*La voix du Congolais*), journaux, cercles d'études, associations variées ... Par là, ils espèrent obtenir, chez beaucoup du moins, ce résultat : les éclairer sur leur devoir et leur rôle dans la société...

Efforts qui ne paraîtront pas superflus à l'homme informé de la situation présente.

Sans doute, parmi les évolués, plusieurs se signalent par la dignité de leur vie personnelle et leur conscience professionnelle. Mais ils sont trop peu nombreux pour influencer l'ensemble.

En dépit de la formation religieuse reçue autrefois, la plupart ne vivent pas en bons chrétiens. Dans certains grands centres, il y en a jusqu'à 90% dont l'union matrimoniale n'est pas régulière ; en conséquence, ils ne pratiquent plus leur religion. Dans les prisons, la proportion des évolués excède celle des prisonniers du commun. La majorité est individualiste, avide de gain et de plaisir sensuel. A l'égard des Blancs, grandit une sourde hostilité, mélange d'un complexe d'infériorité, de jalousie et, chez beaucoup, de rancune.

Fait qui étonnera plusieurs, les évolués qui ont séjourné long-

temps dans des petits et des grands séminaires, des noviciats et des écoles normales, ne constituent pas, en général, une classe d'élite parmi les évolués. Récemment, les trois employés principaux d'un centre extra-coutumier furent condamnés en même temps pour vol. Ils avaient opéré indépendamment. Le premier était un ancien élève de théologie ; le deuxième un ancien Frère ; le troisième, instituteur diplômé, avait enseigné pendant huit ans dans une mission catholique. Ces trois sujets se seraient bien conduits dans le milieu pour lequel ils avaient été formés ; ils n'en furent pas capables dans le milieu déroutant d'un centre extra-coutumier.

C'est un exemple choisi entre mille. Il ne justifie pas la conclusion générale qu'en tirent des gens superficiels : « Voilà l'élite que forment les missions ! » Vicaires apostoliques et missionnaires ne tarissent pas d'éloges sur leurs collaborateurs indigènes : prêtres, Frères et Sœurs des Congrégations indigènes. Les étrangers non plus. Les fonctionnaires, notamment, qui les voient à l'œuvre, proclament que c'est une réussite. Ce jugement n'est pas infirmé par la médiocrité morale des évolués qui bénéficièrent longtemps de la culture donnée à l'élite religieuse des missions. Leur déchéance prouve, par contre, la vérité suivante : le problème de la formation d'une élite laïque se pose avant tout *en fonction du milieu*. Cet article voudrait mettre ce point en lumière.

Ne nous attardons pas à décrire par le menu le *milieu social* auquel est destiné le jeune homme d'élite : cité indigène près des centres européens, camp de travailleurs, centre extra-coutumier. Quel qu'il soit, il contient un prolétariat socialement et moralement déséquilibré et un certain nombre d'évolués, la plupart également désaxés, sans lien familial, sans milieu matrimonial, souvent sans appui ni frein religieux. Point de police des mœurs ; point d'opinion publique pour condamner les écarts. Un évolué qui sort de prison, où il a purgé une peine infligée pour vol ou autre délit, n'est nullement déconsidéré.

La seule chose à retenir est celle-ci : l'évolué ne peut attendre aucun soutien de la société ; il doit trouver en soi-même et en Dieu la force morale pour se tenir droit dans la houle.

Voyons donc d'abord ce qu'apporte au seuil de l'école primaire l'élève, qui sort de son milieu coutumier ; ces données nous suggéreront déjà certains objectifs que doit viser tout éducateur des Noirs. Nous dirons ensuite ce que doit fournir le milieu éducatif artificiel pour préparer les adolescents destinés à jouer un rôle dans un milieu extra-coutumier.

I. MILIEU COUTUMIER, MENTALITÉ FONCIÈRE. —
INDICATIONS GÉNÉRALES CONCERNANT
L'ÉDUCATION DES NOIRS

Mentalité grégaire.

Dans nos sociétés individualistes, c'est le fils d'un tel et d'une telle qui se présente à l'école. Au Congo, c'est le membre de tel clan, et les clans se ressemblent comme frères, ou si vous voulez comme les essaims d'un même rucher.

Le clan, c'est la collectivité humaine qui vit et fait vivre l'individu. Il équivaut à ce que sont pour nous la maison paternelle, la famille, la société religieuse et civile. Patrilineaire et matrilineaire, cette grande famille embrasse tous les descendants d'un aïeul ou d'une aïeule souche. Elle inspire une vie collective qui, depuis des siècles, s'est maintenue dans les mêmes modes et les mêmes voies grâce à des coutumes juridiques de caractère religieux. Cohésion totale du groupe, où chacun a sa place et son rôle de par sa naissance, et solidarité des membres qui profitent tous du patrimoine commun, voilà deux caractères et deux lois qu'exige l'unité du clan. De là suit la *mentalité grégaire* des individus ; aucune indépendance de jugement ; toute initiative serait dangereuse. Qui voudrait dominer les autres d'une tête ou d'une demi-tête court le risque d'être décapité.

Égocentrisme.

Toutefois, la personne réagit ; elle se défend. De là naît un *égocentrisme* qui s'étale chez l'enfant et qui se dissimule chez les adultes demeurés dans leur groupe. Chez l'enfant, il se développe sous l'influence d'une éducation déplorable. Dans la hutte maternelle et, plus tard, dans la hutte paternelle, l'enfant est roi. Père et mère sont à son service. L'enfant fait sa volonté ; les parents obéissent à ses caprices. Même devant des excès qui nous indignent, ils restent passifs et pardonnent à ce fils. En lui, ils respectent leur propre père qui se survit.

De grégaire à personnel, il y a loin et, de l'égocentrisme qui prétend dominer au dévouement qui entend servir, le chemin est long. Il s'agit pour le pupille de le parcourir en entier. S'il s'arrête à mi-chemin, l'évolué sera un élément pâlot et instable de plus dans la société extra-coutumière, et son égocentrisme natif en fera un égoïste parfait.

Dans le milieu naturel, l'égocentrisme du jeune homme est

efficacement combattu par la discipline des anciens qui maintiennent la solidarité du clan comme loi suprême. Il connaît et apprend à reconnaître de fait comme des supérieurs ceux qui lui ont transmis la vie et tous ceux qui participent à cette même vie, donc selon le cas ses pères ou ses oncles maternels, et surtout le premier de la chaîne, l'aîné de la ligne aînée. Cet aîné est le chef : il tient le plus directement la vie des ancêtres, qui eux la tiennent de Dieu. Il est le représentant des vivants devant les ancêtres, et le représentant des ancêtres parmi les vivants.

Fondement vital de l'obéissance.

L'*obéissance* du Noir apparaît ainsi basée sur le sentiment de la dépendance vitale du descendant vis-à-vis de l'ascendant. Elle est, par nature, religieuse et implique la piété. Impossible au Noir de reporter directement ces sentiments sur une personne étrangère à son sang et à sa vie. Quand les Bakongo vendaient comme esclave un membre du clan, ils accomplissaient un rite qui symbolisait le détachement d'une branche du tronc. Le nouveau possesseur mettait l'homme acheté sous la protection de ses fétiches domestiques. De la sorte, l'esclave se sentait dépendant d'un nouveau maître, dont il devenait l'enfant et qu'il appelait père. Les esclaves sont appelés les enfants de la maison. C'est ainsi que les Anciens résolvaient le problème de reporter l'autorité d'un père sur un autre. Cela permettait à un esclave d'exercer une obéissance qui n'était pas purement servile.

On devine dès lors la difficulté pour un européen laïc d'obtenir la soumission intérieure d'un Noir. Elle est moindre pour le prêtre : il incarne aux yeux du Noir une puissance mystérieuse qui dérive de Dieu. Educateur, il devra, en tout état de cause unir les vertus de force et de bonté, force du maître qui en impose et bonté du père qui aime et protège.

Défiance.

Il est encore plus difficile de gagner la *confiance* du pupille noir, chose indispensable pourtant. Dans son milieu naturel, l'enfant noir apprend très tôt à se défier de tout le monde. Sa mère lui recommande avec insistance de ne jamais accepter de la nourriture préparée par une autre mère ou un autre père. Il ignore le pourquoi de cette défense ; on ne l'explique pas. De même, défense d'aller avec tel ou tel compagnon, d'entrer dans telle ou telle maison, toujours sans explication.

Mais voici que quelqu'un tombe malade au village. Pour la

première fois, le garçon entend chuchoter les mots étranges : sorcier, mangeur de cadavres, envoûtement. Avec ses camarades, il est présent aux palabres des anciens ; il ne perd aucune de leurs paroles. Il éprouve un choc au cœur, quand est prononcé le proverbe : « Si ton père ou ta mère est sorcier — mangeur de cadavres, le sais-tu ? » Il assiste à l'enterrement ; il écoute le discours de l'aîné devant la tombe de son cadet :

« Ce que je dis, que mon cadet l'écoute bien,
Moi son aîné, je le possède ;
Si je l'ai mangé, c'est mon affaire ;
Mais si un autre l'a mangé,
Que celui-là périsse avec toute sa famille.
Oh ! mon cadet, là où tu vas
Si Dieu t'a pris, ce n'est rien,
Mais si un homme t'a pris
Celui-là, fais qu'il te suive dans la tombe. »

Une autre fois il entend un oncle paternel réclamer à un oncle maternel le paiement d'une forte amende, pour avoir tué par envoûtement son petit enfant. Le garçon rumine tout cela. Il sait aussi que les frères et sœurs de sa mère, sont aussi ses mères, et que les frères et sœurs de son père sont aussi ses pères, mais que les pères et mères de ses parents sont des ancêtres vivant au cimetière. Bref, il se sent membre d'un clan unique composé des vivants du village et des vivants du cimetière. Il comprend que, dans ces deux groupes, il y a des gens méchants, mangeurs de cadavres, des jaloux qui tuent par magie noire. Dès lors, si la participation consciente à la vie du clan lui donne un sentiment de sécurité aux jours de joie et de prospérité, elle lui inspire peur et défiance à d'autres époques, quand la maladie et la mort rôdent au village. Qui est bienveillant pour lui parmi les vivants ? qui parmi les ancêtres ? Peut-être un de ses proches parents complote-t-il de le faire mourir par magie noire !

Défiant, il se tient sur ses gardes, ne livre ses pensées à personne. Il connaît la portée du proverbe : « Le cœur de l'homme n'est pas un sac où on laisse n'importe qui mettre la main. » Il apprend ainsi l'art de dissimuler ses pensées et ses sentiments, de jouer la comédie, — comme il a vu les adultes la jouer, — et de plaire à tout le monde.

J'ai connu un jeune homme qui, pendant six ans d'humanités et trois ans de philosophie, joua en perfection la comédie du séminariste, sans faux pas, sans fausse note, et quitta la scène pour occuper la place de clerc qu'il convoitait depuis dix ans.

Défiant et comédien, le Noir oppose un obstacle à sa propre formation ; il rend aussi plus difficile la constitution d'un milieu homogène éducatif pour les autres.

Mentalité magique.

Spectateur attentif de toutes les manifestations de la vie sociale et religieuse du village, l'enfant regarde et écoute le féticheur actionnant ses fétiches et l'ancien du clan invoquant les ancêtres. De la sorte, il s'imprègne de toutes les croyances de son milieu et acquiert la *mentalité magique*. Les fétiches et les ancêtres interviennent constamment pour troubler l'ordre naturel des choses. Dieu créateur de tout existe ; mais Dieu Providence et régulateur suprême de tout n'existe pas pour les Noirs. Pas question de lois naturelles ; pour eux, les effets ne sont pas proportionnés aux causes que nous admettons. Même la croissance du manioc ou des arachides ne dépend pas seulement du sol, du relief et du soleil ; elle peut être arrêtée ou favorisée par l'intervention d'un homme qui dispose d'un fétiche *ad hoc*. Culture, pêche, chasse, n'importe quelle activité, n'importe quelle entreprise est soumise à des aléas, qui ne sont pas des causes matérielles. Leur succès ou leur insuccès peut dépendre de la bonne ou de la mauvaise volonté d'un homme vivant ou mort.

En conséquence, on placera des amulettes dans son goal, pour en défendre l'entrée au ballon shoté par l'adversaire ; on emploiera un fétiche pour réussir son examen. L'Armée du Salut connut un succès énorme lors de ses débuts à Léopoldville parce que la croyance s'était répandue qu'on y faisait des injections qui donnaient la science avec la santé. Un élève malade, surtout si la maladie dure, se découragera ; il croit à l'intervention d'un malveillant, homme ou esprit. L'élève qui ne réussit pas dans ses études ou y rencontre de réelles difficultés, ne cherchera pas la cause en lui-même, mais dans un autre, homme ou esprit.

La croyance magique domine la vie psychique du Noir. Sa raison ne raisonne pas ; elle suit l'imagination qui vagabonde sans frein, sautant au-dessus de toutes les distinctions, confondant signe et signifié, symbole et cause efficiente, mobile et effet. Pour remettre à sa place l'imagination de l'élève et rendre à sa raison sa fonction propre de raisonner logiquement sur des concepts clairs et ordonnés, il ne faudra rien moins que la formation complète et systématiquement adaptée des humanités classiques. La gymnastique intellectuelle qu'elle exige est requise ; elle ne suffit pas. La mentalité de l'élève doit être imprégnée par la foi chré-

tienne qui, vécue, éclaire et vivifie l'âme, foi en un Dieu créateur et Père, Amour et Sagesse infinie, dont la Providence règle tout pour le bien de ceux qui l'aiment.

Routine et automatisme.

Pendant des millénaires, les Noirs ont vécu une vie uniforme, strictement adaptée à leurs besoins immédiats, dans les limites étroites de leur groupement clanique. C'est plus le groupe naturel qui vit que l'individu lui-même ; autrement dit, l'individu vit en symbiose avec le groupe et le milieu naturels. L'enfant n'a besoin ni d'initiative ni d'ingéniosité pour vivre dans ce milieu. Il apprend sans peine tout ce qu'il doit savoir et tout ce qu'il doit faire. Son activité cérébrale n'est pas excitée, son énergie physique ou spirituelle n'est pas mise à l'épreuve par la vie coutumière. Il devient cependant capable d'un effort musculaire très long, comme une danse ou comme une marche, mais cet effort n'exige de lui aucune application de l'esprit.

Les travaux manuels, il les exécute machinalement ; aucun ne réclame une activité cérébrale ou une concentration de l'esprit. Nos Noirs ont un proverbe : « On ne mange pas sans réflexion, on ne boit pas sans réflexion. » Dans le boire et le manger il s'agit de prendre garde à certains dangers, d'observer certaines règles et certains tabous. Mais ils n'ont aucun proverbe équivalent à : « *age quod agis* » (exécute ton travail avec attention).

Le travail qui exige le même geste à longueur de journées est le plus agréable ; rester assis ou accroupi des heures durant, à ne penser à rien, est le passe-temps favori. *Routine et automatisme* : deux défauts que le Noir doit combattre, s'il veut sortir de l'ornière ancestrale.

La gymnastique et le sport sont des adjuvants précieux pour discipliner son organisme et amortir l'atavisme, qui a incrusté à certains de ses membres des rythmes « nègres » trop peu assortis à la dignité chrétienne, et laissé sans force d'autres muscles.

Il faudra surveiller de près l'attention en classe et à l'étude. D'abord pour la provoquer et la soutenir. L'élève fera tout pour y échapper ; il n'emploiera que sa mémoire facile pour retenir textes, explications et raisonnements. Ensuite, pour maintenir dans de justes limites le travail cérébral, surtout dans les études supérieures. Peu préparé par son hérédité, le Noir risque d'y perdre la santé et même la raison. La chose est prouvée par le pourcentage élevé de grands séminaristes devenus fous.

L'automatisme, qui est un des caractères de sa vie psychique, a son pendant dans la vie morale : *l'amoralisme*¹.

Accoutumé à penser et juger d'après ses sensations subjectives, le Noir emmagasine au jour le jour dans sa mémoire les événements notables, les affectant tous d'une coloration affective personnelle, et les classant en catégories : utiles ou nuisibles, agréables ou désagréables. Il n'est pas porté à juger ses actes selon une norme de moralité objective. Il ne se critique point. Il ne se donne jamais tort. Les autres non plus, ne lui donnent jamais tort, à moins qu'il ne leur ait causé un préjudice.

« J'aurais dû faire cela » — « je n'aurais pas dû le faire » — « j'aurais dû et pu faire mieux » : voilà des pensées qui n'entrent jamais comme telles dans sa conscience. Il dira bien : « je n'ai pas été malin. » Mais, s'il n'a pas été malin, c'est un simple fait ; ce n'est pas sa faute. C'est son intelligence qui a été en défaut. S'il a oublié de faire ce qu'il aurait dû faire, il ne répondra pas à qui le blâme : « j'ai oublié la chose », mais : « la chose est restée dans l'oubli du cœur. » Si, laissant choir un objet, il l'a brisé, il n'avouera pas : « j'ai laissé tomber, ou j'ai cassé », mais : « la chose s'est laissée tomber, elle s'est cassée. »

Quand on lui reproche un accès de colère, il répond : « En vérité j'ai été pris par la colère », ou encore « la fureur m'a pris. » Son penchant à objectiver les qualités des êtres comme des entités substantielles, vient très à point pour lui éviter la honte de reconnaître sa culpabilité. Le « coupable » ce n'est pas lui ; ce sont ses défauts.

Un jour, un élève de rhétorique, dactylographe d'occasion, m'apporte son chef-d'œuvre. Je lui indique deux mots qu'il avait omis. Il me répond : « ils sont restés dans la machine. » — Je lui récite alors une dizaine de formules usuelles, dont le Bakongo use pour décliner toute responsabilité et l'endosser à ses défauts ou aux circonstances, puis je lui demande : « Tu en es encore là ? Exactement où en sont les indigènes de la forêt ? » — « Oui, Père, répond-il, quand nous ne réfléchissons pas. »

Ce *nous* est tout un poème. C'est le *nous* collectif, où l'on se réfugie pour échapper à un reproche ou à un devoir personnel. C'est aussi le *nous* que les Noirs brandissent pour s'opposer aux Blancs, même en des matières totalement indépendantes de Noir et de Blanc, et qui sont du domaine purement humain.

1. Voir *Études Bakongo*, Religion et Magie, p. 271.

« *Nous les hommes* » est une locution usuelle par laquelle ils disent deux choses. Ils s'opposent d'abord à tout ce qui n'est pas homme vivant sur terre. Ils affirment ensuite que les hommes agissent habituellement poussés par les mêmes mobiles. C'est une explication et une excuse. Ils ne louent jamais quelqu'un pour le bien qu'il a fait. Ils n'ont du reste pas de terme pour cela. Mais ils sont très portés à soupçonner de mauvaises intentions, même chez leurs proches parents. Quand ils expriment leurs soupçons injustes ouvertement, ils terminent par la formule : « Nous les hommes, avons chacun notre cœur. » De cette façon, ils concilient tout et se mettent à l'abri d'un reproche.

Cet amoralisme, favorisé par l'éducation première ou plutôt par la carence de l'éducation familiale, explique le manque de conscience chez les évolués. Tous les Coloniaux s'en plaignent. Aider son pupille à se former la conscience, à réfléchir sur ses actes, à se juger et à se condamner et, à cet effet, lui fournir des normes de moralité : c'est la tâche la plus difficile de l'éducateur. Ces normes ne peuvent être des abstractions tirées de principes généraux. Elles doivent être concrètes, empruntées à la morale prêchée et pratiquée par le Christ. Seule la direction spirituelle peut contribuer à la formation morale personnelle, le pupille permettant au directeur un regard sur sa conscience.

Mais quel courage suppose cette démarche ! Tout aveu d'une faiblesse est une honte, et la honte est un terrible tyran. La souffrance physique n'est rien en comparaison d'une humiliation. La plupart des cas de suicide chez les Noirs sont inspirés par la honte ; de même, la plupart des coups-de-tête. Pour gagner la confiance du Noir, il faut au directeur une longue patience, une grande bonté et, en plus, deux choses : un certain prestige et un ensemble de qualités — qui peuvent être mêlées de défauts — qui le fait considérer par eux comme étant des leurs. Si, en général, les Noirs s'opposent aux Blancs — pour exprimer cette opposition, ils disent : « Les Noirs sont sur une rive, les Blancs sur l'autre » — ils distinguent cependant deux catégories d'Européens, d'après leurs critères à eux : « ceux qui nous aiment et ceux qui ne nous aiment pas ». — A la première catégorie ils octroient le passage sur leur rive. Il faut en être pour gagner leur confiance. Les sympathies ne se commandent pas.

Base saine sur laquelle s'appuiera la structure chrétienne.

Les indications qui précèdent ne sont pas exhaustives. Elles ne concernent que les principales déviations et déficiences morales,

dérivant du milieu vers les individus. Ajoutons-y les multiples jugements de valeur erronés et le manque de critères objectifs caractéristique de la mentalité générale. C'est un passif important, que devra solder l'éducation. Mais n'oublions pas *l'actif* à inscrire au compte de la société indigène, si celle-ci n'a pas été trop bouleversée.

Elle apprend à ses membres à reconnaître, comme bien suprême sur terre, la *vie* et non le plaisir. L'individu n'est pas pour soi mais pour le clan. Chacun, homme ou femme, doit promouvoir le bien du clan et, pour cela, transmettre la vie qu'il a reçue ; il doit vivre et travailler pour sa postérité. La mort même ne rompt pas les liens entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent ; elle n'est qu'un changement d'état et de village, qui établit des relations d'un autre ordre. Aux cérémonies du culte des ancêtres, le chef dit aux participants :

« Maîtrisez vos cœurs,
Que chacun respecte son frère...
L'argent n'est rien...
La passion est mauvaise. »

Cette morale n'est pas seulement largement et profondément humaine, appuyée sur le culte des ancêtres ; elle est aussi reliée à la croyance en Dieu :

« Si l'on n'observe pas les lois que créa Dieu
c'est le plaisir charnel qui nous crée des douleurs. »

Et voici un proverbe qui sert de morale à une vieille légende :

« Le vieux prend tout ce qu'il peut,
le jeune homme fait de même,
mais au-dessus de tout règne Dieu. »

Dieu est le souverain maître et la suprême justice.

Cette morale est la base saine et solide sur laquelle l'éducateur peut et doit appuyer la structure chrétienne. Et il importe souverainement qu'il s'y réfère constamment et très explicitement, pour donner aux préceptes chrétiens la vigueur et la profondeur des choses vécues.

Mieux le directeur connaît la mentalité générale, telle que l'a façonnée la vie sociale et religieuse du clan, mieux il pourra pénétrer dans l'âme de son pupille. Observant alternativement le comportement journalier et les réactions spontanées dans certaines circonstances, il se rendra compte des qualités et défauts réels et y adaptera sa direction.

Disons-le en passant. Cette pédagogie, nécessaire pour la for-

mation morale, l'est aussi pour la formation littéraire, intellectuelle et même scientifique.

L'acquis le plus solide qu'apporte l'élève à l'école moyenne est sa connaissance concrète mais très riche de son milieu naturel, de sa faune et de sa flore, et surtout de sa littérature orale. De celle-ci il connaît par cœur bon nombre de chefs-d'œuvre, dont il a goûté la beauté littéraire et appris le style narratif. Je ne vois pas d'autre point où le professeur puisse insérer, pour le développer, le goût littéraire, quand il enseigne les littératures étrangères, si neuves par le fond et la forme pour l'âme primitive. Il en va de même pour le professeur de sciences : plus il connaît la mentalité générale de ses élèves, leur milieu physique et social, leur langue et leur psychologie, plus aisément il trouvera les comparaisons et les explications qui rendent concrètes et assimilables les notions à inculquer.

Rester ignorant des réalités indigènes, est rester étranger à l'élève, à son esprit et surtout à son cœur. Ceci est absolument vrai pour les indigènes sortant de milieux coutumiers. Cela ne s'applique pas, dans la même mesure, aux vrais déracinés des grands centres qui y sont nés et y ont grandi.

II. FORMATION SPÉCIALE DU NOIR EN VUE D'UNE PARTICIPATION A UNE ENTREPRISE DES BLANCS

Il nous reste à esquisser la condition que devra réaliser le milieu éducatif, qui veut préparer les indigènes à remplir une fonction dans une entreprise européenne.

Ce milieu ne peut être qu'un *internat*. La situation actuelle au Congo, au point de vue familial et social, ne permet pas d'envisager une autre solution. En effet, ce milieu doit être propice au travail intellectuel régulier et constituer une ambiance morale favorable. Vu l'état actuel des choses, c'est une gageure d'installer une école supérieure pour externes dans les grands centres. Les occasions de débauche y sont quasi inévitables pour des jeunes gens dont la formation n'est pas achevée.

Le but étant « *Mens sana in corpore sano* », la *santé physique* doit être l'objet d'un souci constant de l'éducateur. Elle requiert avant tout un régime alimentaire bien conditionné, à base de mets indigènes, mais enrichis de protéines et de calcium. En second lieu, les délassements mesurés à l'intensité du travail cérébral exigé des élèves. Bains réguliers, jeux et sports seront les meilleurs

délassements. Les longues récréations, avec conversations à deux ou à trois, sont plus nuisibles qu'utiles. Nuisibles aussi les flâneries et le farniente dans certaines poses affectionnées par les Noirs.

Il faut, disions-nous, un internat. Le *règlement* doit être *strict* et la *discipline*, *sévère*. Le régime de serre chaude ne doit pas être continu. Les jours de sortie et les vacances en famille fourniront au jeune homme l'occasion de mesurer sa maîtrise de soi. Encore faudrait-il pour les vacances longues, qu'il se soumette à un ordre du jour, qu'il aurait fixé d'accord avec son directeur. En dehors de ces périodes de relâchement, la stricte discipline de l'internat sera pour lui le seul moyen de combattre sa nonchalance native, son indolence et son laisser-aller. Elle permet une application constante et sérieuse à l'étude et l'acquisition d'habitudes d'ordre et de régularité totalement étrangères au Noir.

Parce qu'elle suppose la victoire quotidienne sur ses penchants naturels, l'observation du règlement est aussi le moyen de se forger une volonté ferme. « Peu suffit à chaque jour, si chaque jour acquiert ce peu. »

La discipline, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'établissement, devrait être confiée à la *garde des élèves* ; il faudrait en rendre responsables, à tour de rôle, les plus anciens des groupes. L'avantage de ce système est appréciable. Il contribue à la formation personnelle et développe le sens de la responsabilité. Remarquons-le, le Noir ne tolère aucun rapportage. Il faut donc leur inculquer souvent l'obligation grave de dénoncer à l'autorité quiconque parmi eux serait cause de ruine morale pour son prochain. Ajoutons que, de la part du Blanc, ils n'admettent ni contrôle pointilleux, ni surveillance cachottière.

D'une manière générale, la vie de l'internat doit être *assez dure*. Ceux qui manquent de volonté s'y soustrairont et s'en iront ; les autres y acquerront la fermeté et la persévérance nécessaires à leur futur état. Il ne faut pas craindre de la rendre monotone à certaines périodes, en n'y intercalant que les délasséments exigés par la santé physique. La résistance à l'usure que produit la monotonie est la preuve d'une volonté bien trempée.

En Europe, on peut concevoir qu'un étudiant incroyant attiré par un idéal et un but noble, patrimoine spirituel d'un milieu imprégné de christianisme, travaille et lutte pour son perfectionnement intellectuel et moral. Chez les Noirs, ce cas est chimérique. *Seule la foi chrétienne peut inspirer au jeune Noir un idéal et un but élevé*. Il doit donc acquérir une foi personnelle et vivante en Jésus-Christ, son Dieu-Sauveur, qui lui a donné la vraie vie, lui pardonne ses péchés et y apporte des remèdes, nourrit sa vie surnaturelle

du vrai pain, lui garde ouvert son cœur comme refuge et source de grâces, l'appelle à servir ses frères de race à l'imitation du service que lui-même accomplit autrefois et continue d'accomplir pour tous les hommes. Le principal but du cours de religion sera d'éclairer cette foi ; celui des instructions religieuses, de la développer et la rendre fervente.

Pour diriger sa vie religieuse et morale, le jeune homme ne peut se passer d'un *guide* qui ait sa confiance. D'abord pour la formation de sa conscience : à peine ébauchée à l'école primaire, elle reste à faire, quand il quitte son village. Ensuite pour être encouragé, quand il sera tenté d'abandonner la lutte contre ses passions ; pour être réconforté dans les épreuves et les insuccès ; pour être éclairé sur beaucoup de questions qui se posent à son esprit, surtout à l'époque de la crise de la puberté ; pour être ramené à la mesure, quand il se sera révolté sous le coup d'une humiliation trop grande ou d'une injustice. Injustice voulue ou non, de la part de compagnons, de la part d'un professeur. Mais surtout humiliations, — auxquelles n'échapperont pas les élèves d'écoles supérieures, — de la part de certains Blancs butés devant les évolués ! Ce sera encore le guide qui l'aidera à réparer certains coups de tête, — sans lui irréparables, — qui font renvoyer des écoles des éléments de valeur. Pour tout dire d'un mot, c'est le directeur spirituel qui a la première place dans la formation d'une élite.

Dernière remarque. Presque tous les Noirs ignorent la plupart des règles à observer dans le mariage, pour que la vie sexuelle soit pleine et harmonieuse pour les deux conjoints. Cette ignorance est la cause de beaucoup de désordres et de mésententes. La vie normale est-elle, au contraire, réalisée, elle est pour l'évolué et sa femme un puissant secours contre les dangers et les tentations des grands centres. A côté de son directeur spirituel, l'élève devrait donc trouver un médecin expérimenté qui ait sa confiance et lui enseigne tout ce qu'il doit savoir sur ce grave sujet.

FORMATION OF NATIVE LEADERS IN THE BELGIAN CONGO

The necessity of an elite in the Congo is evident. The need is all the more urgently felt now that the evolution of the native is taking place with ever increasing rapidity. This evolution, however (as may be seen by the careful observer), is neither bringing about a higher moral culture nor greater respect for social justice, nor yet again a general economy directed towards

mass improvement. The eyes of the native have been opened ; he is now aware of the first two errors, and is becoming conscious of the third.

A group may be singled out from amongst the working class of educated and emancipated natives who number possibly 40,000 out of the 150,000 paid workers. All clerks and employees in the Administration Service and Associations consider themselves as so distinct from their fellows ; as also qualified teachers, all those in fact who occupy some sort of social position which raises them above the common herd of workers.

The greater majority of this group, too, have profited by intermediate and religious instruction at the Mission schools.

To put it in a nutshell, they have received a superior education and they occupy key posts. For these reasons the class which they form may be considered as the administrative class. In consequence, the Government and all Associations, Missionary or otherwise, are beginning to take an especial interest in them. This interest will not seem misplaced to one who is constantly in touch with the present situation.

From among this class, many may be singled out for their uprightness and conscientiousness, both in public and private life, but the majority are pure individualists, out for gain and sensual pleasure, sullenly hostile to the white man ; while those who have frequented the seminaries, for any length of time, are not much better. The training they have received there affords them no preparation for life in a new and bewildering environment so different from that in which they have been brought up.

Conclusion. The problem of the formation of an elite is to be considered first of all *in connection with their environment*. There is no need to go into details here. The principal point to be remembered is that such a native leader must not look for help from Society : moral courage must be derived from himself and from God, to enable him to keep his head above water.

Let us therefore begin by considering what the young native, on leaving the family hut, brings to the elementary school. After this the artificial formation necessary to prepare him for his new life will be indicated.

I. Environment. General Mentality. General indications for the education of the native. — The young black who presents himself at the missionary school belongs to a tribe : i. e. he is one of a community in which each affects and is affected by all. The unity of the tribe requires the entire cohesion of the group and the solidarity of its members. This tends to develop « herd-mentality ».

Individual personality defends itself as best it can. Egocentricity, already apparent in the quite young child, is fostered by the weakness of the parents. It is vigorously opposed, however, by the elders of the tribe, by a severe discipline which maintains solidarity as the supreme law of the tribe.

Obedience as understood by the native then is a question of the vital dependence of the younger on the older members of the tribal group. In its essence it is religious. It is normally an impossibility for the native to extend his obedience to one who is not of his race or blood. From this it will be understood how difficult it is for a European, and a layman at that, to

obtain interior submission from the native. This difficulty is not so great for a priest.

In his natural surroundings the native child soon learns *to be on his guard*. He knows that he belongs to a tribe composed of living members of his village and to the « living ones » in the cemetery. But he is also fully aware that in both these groups there are the « wicked ones », eaters of corpses, jealous people, who can kill by black magic. Sure of nobody, the young black is suspicious and dissembling.

It is not the ancestral cult alone which disturbs the natural order of things : there is also the cult of idols to be taken into account. God exists for the native as universal Creator, but divine Providence has no meaning for him. *Belief in magic* is the dominant note in his life. His reason, as yet completely atrophied, is the slave of his imagination. To render each faculty capable of fulfilling its role, nothing less is needed than a complete education based on the Humanities and systematically adapted to his needs. Moreover, the Christian faith is his first need, faith in God as Creator, Father, Infinite Love, and Infinite Wisdom, Whose Providence directs all things for the greater good of those who love Him.

For thousands of years the natives have lived an unchanging life, strictly in keeping with their actual needs, bounded by the narrow limits of their respective tribes. The young black needs neither initiative nor ingenuity to live in such surroundings. *Routine* and *automatism* are two faults to be specially fought against if he intends to rise out of the ancestral rut. Gymnastics and games are most useful means of training his whole body, weakening thus tribal traditions which have given to certain limbs an aspect too little in conformity with Christian dignity, while neglecting the other muscles. The attention of the child in class and at study should be carefully supervised with a view to first awakening it and then maintaining interest so that intellectual activity is kept within reasonable bounds.

Automatism has its corollary in the moral sphere — *a complete lack of standard*. Accustomed to think and judge according to fancy, the native stores up in his memory the chief events of the day, colouring them in an entirely personal manner, classifying them according as they are useful or harmful, agreeable or disagreeable. He is not given to judging his actions according to a standard of objective morality. He simply does not criticize himself and is therefore never in the wrong. This lack of morals, fostered by insufficient home education, explains the want of a sense of duty on the part of the emancipated class. The difficult task of the educator consists in developing the conscience of his native pupil, teaching him how to reflect upon his actions, to judge and condemn himself. By this means a moral standard is set before him. These rules must not be merely of an abstract character drawn from general principles. They must be concrete, taken from that moral law preached and practised by Christ. Private direction alone can contribute to this personal moral formation : it is the responsibility of the pupil to open his conscience to his director, whatever it may cost.

The educator will meet with greater success if he builds up his Christian teaching on the basis, no matter how lacking in moral principles, of the

native's own social background. The native learns to consider life in the fullest sense, not pleasure, as the supreme good on earth. He learns that the individual exists for the community and must promote the good of the tribe by the transmission of the life he has received. This morality, based largely on Natural Law and ancestral worship, is also allied to belief in God, the Sovereign Master and Supreme Judge. It is necessary to come back constantly to this principle in order to give to Catholic doctrine its life-giving force and depth.

II. *Special formation of the native in view of his co-operation with Europeans.*

— The young native destined to live beyond his natural environment needs to be specially trained. Where shall he look for this training ?

In a *boarding school*. The establishment of day schools in the big towns is unthinkable at the moment. The temptations are too many for the adolescent. Holidays spent with the family counterbalance the hot-house effect which might otherwise ensue.

Health must be the constant concern of the educator. The native diet, with the addition of proteins and calcium, has been found to be beneficial. To maintain good health, too, during intense intellectual effort, relaxation is essential ; for this bathing, games and sports are recommended.

Regulations must be strict and discipline severe. Only by this means can the native be made to work seriously, with firmness, thus acquiring orderly habits, regularity, and strength of will.

Discipline should be entrusted to the *pupils themselves*, the elder ones taking the responsibility in turn. This system is necessary as the natives would not tolerate suspicious supervision from a European. Sense of responsibility is at the same time developed.

Boarding School life should be made *relatively hard* : weak characters will give way under it, and a selection can then be made. Monotony should not be feared. Resistance to tediousness caused by monotony denotes strength of will.

Pagan environment suggests in no way an elevated ideal to the native student. The Catholic Faith alone can give this inspiration. He must therefore set about obtaining a living and personal faith in Jesus Christ, his Saviour and Master, Who calls him to co-operate in bringing about the true happiness and salvation of the African race.

The young black will not be able to respond to this call unless he has previously benefited by the support and advice of a spiritual director and a competent doctor.

Pierres d'attente du Christianisme dans la philosophie Indienne

par P. JOHANNIS, S. J., B. Litt. (Oxon.)

*St. Xavier's University College, Calcutta*¹

L'Europe s'intéresse de plus en plus à l'antique sagesse indienne. Vis-à-vis de celle-ci, quelle sera la position de l'Église catholique ? Il est facile de le prévoir. Il suffit, pour cela, de se rappeler la conduite de saint Thomas.

Avec une parfaite charité intellectuelle, il aborde l'admirable sagesse grecque et assimile tout ce qu'elle possède de valable. Que de fois l'a-t-on fait remarquer : lorsqu'il s'agit de ce monde, il suit Aristote. Pénètre-t-il dans la sphère des esprits purs ? Platon devient son guide. Au plan absolument transcendant, il platonise. Ainsi, dans son système compréhensif, il harmonise tous les aspects valables de la recherche de Dieu, telle qu'elle se présente dans l'évolution de la pensée hellénique.

Par contre, il ne s'intéresse ni à la mythologie, ni aux pratiques superstitieuses des masses, ni aux divagations des sectes qui aboutirent à l'érotisme et à la puérilité. De cette floraison exubérante, il parvient à dégager l'idéal purement intellectuel de l'hellénisme et l'utilise quand il établit le fondement rationnel de sa théologie.

A son exemple, nous devons aller à l'essentiel de la sagesse indienne sans nous arrêter aux mythes : ils ne voilent que trop l'idéal religieux qui emporte les Indiens dans leur élan vers Dieu.

Un trait propre à leur spéculation rendra même plus aisée la tâche de l'assimilation à la pensée catholique. Je fais allusion à la tendance profondément mystique de l'Hindou. Il est épris de Dieu ;

1. Professeur de philosophie au *St. Xavier's University College* de Calcutta, professeur d'hindouisme à la Faculté théologique S. J. de Kurseong, le R. P. Johannis étudie, depuis plus de vingt ans, la philosophie indienne avec cette sympathie qui rend pleinement compréhensif. Nos penseurs et nos artistes du moyen âge associaient les philosophes grecs aux prophètes du Christ ; comme eux, le P. Johannis admire dans la sagesse indienne une préparation de l'Évangile. Il a justifié ses vues dans un important ouvrage : *Vers le Christ par le Vedânta*, Louvain, Museum Lessianum, 2 vol., 1932-1933. Il a publié en anglais une série de brochures parmi lesquelles *Hinduism* (London, Catholic Truth Society) mérite une mention spéciale. De 1932 à 1938, le P. Johannis fut un des principaux collaborateurs de « *Light of the East* » (Calcutta). (Note de la rédaction).

il le cherche sans répit. Bien plus, à force de le voir partout, il ne parvient plus à voir le monde. C'est l'histoire de Sankara. Le voile est devenu si transparent que le regard n'aperçoit plus que la Lumière absolue. L'homme s'y perd d'une certaine façon dans une extase continuelle. Si Sankara appelle le monde une illusion (mâyâ), c'est que, dans son extase (samâdhi), il a senti une Lumière de spiritualité absolue s'élever du fond le plus intime de son âme, envahir son esprit et se répandre dans le monde jusqu'à ce que tout le plan de la finitude s'évanouît avec ses ombres comme un brouillard au lever du soleil.

I. LES GRANDS COURANTS DE LA SAGESSE INDIENNE

Le début de la recherche de Dieu.

Si nous voulons retrouver la source du mysticisme indien, nous devons remonter à l'antique conception de Rita¹, le principe de l'ordre naturel, moral et religieux. Rita fait vivre l'homme dans un monde idéal, illuminé par le soleil de l'au-delà. Il apparaît ici-bas dans tout ce qui porte l'empreinte de l'harmonie, mais ne figure pas en personne sur la scène. Doit-on conclure qu'il est impersonnel ? Certes non selon notre façon de concevoir l'impersonnalité. Il serait plus juste de dire qu'on fait abstraction de la personnalité suprême comme d'un présupposé. Nous parlons moins de la lumière que des objets éclairés. Il en est ainsi de Rita. C'est la lumière qui dissipe les ombres de ce monde ; agissant partout dans ses effets, il est la grande Présence qu'on ne peut imaginer dans sa forme propre.

Quoi qu'il en soit, dans le Vêda², on ne tient pratiquement pas compte de sa personnalité. La raison aurait dû intervenir pour le décrire non seulement comme le centre de toute perfection, mais aussi comme la *personnalité unique* d'où jaillit l'harmonie universelle. Sans doute, la raison opère-t-elle déjà puisque les Indiens d'alors s'abandonnent à l'élan que leur imprime l'idéal de toute beauté naturelle, morale et religieuse. Mais leur réflexion ne parvient pas encore à se dégager de la *multiplicité* des dieux qui, à

1. Rita est une conception irano-aryenne. Elle date donc de plusieurs millénaires avant Jésus-Christ.

2. Le Vêda, on le sait, est l'ensemble des livres sacrés les plus anciens ; il constitue le saint « savoir ».

leurs yeux, représentent parfaitement la Grande Présence. Rien de surprenant. Des anthropologues modernes ne nous disent-ils pas qu'en général les peuplades primitives admettent Dieu malgré le polythéisme de leur culte ? Elles ont l'air de croire que Dieu se manifeste dans les divinités inférieures à qui doivent s'adresser la prière et les sacrifices.

Pour dénier aux adorateurs védiques cette conception élevée de la divinité, objectera-t-on qu'ils divinisaient les énergies de la nature ? Nous répondrons que, pour diviniser, il faut posséder le divin. Ces anciens le possédaient dans leur idéal, dans leur tendance vers l'harmonie universelle.

Les dieux védiques, il est vrai, paraissent trop profanes à certains. Un Indra, par exemple, ne répond pas à notre conception de la sainteté. Mais les bardes sacrés (*rishis*) nous répètent que, par nature, tous les dieux sont parfaitement adaptés à Rita. En eux se retrouvent la beauté naturelle, la justice morale et la bonté religieuse. Notons, du reste, que le mot *deva* (dieu) vient de la racine *div* qui signifie briller. Les dieux sont donc des manifestations lumineuses. Par suite, ils représentent Rita, puissance de lumière, principe de toute harmonie et de toute intériorisation. Dès lors, serons-nous surpris si, durant l'évolution du mysticisme indien, nous rencontrons toujours la même attitude : une recherche inlassable de la lumière qui doit nous délivrer des ombres de ce monde ?

Telle est, au début, la recherche de Dieu. On peut l'affirmer : l'âme de ces hommes est bien outillée pour découvrir Dieu. Pour le chercher ainsi, ils ont dû le trouver. Ils sont guidés par l'idéal de l'harmonie universelle ; ils en connaissent le principe, le centre d'attraction. Sous sa conduite, ils s'efforcent de coopérer avec la vérité, la bonté et la beauté ; ils décèlent, dans le monde et dans leur esprit, les traces de l'harmonie universelle. Ils comprennent le devoir de croire à la présence de Dieu, de s'adapter aux exigences du divin pour se maintenir sous son influence. Ils en sont conscients : plus on se fait pour le divin par la piété, plus le divin se fait pour nous. Présence du divin, intimité avec le divin, réciprocité avec le divin, autant d'attitudes qu'on prend déjà. L'idéal entraîne les âmes vers la lumière.

Rita dirige cette évolution religieuse. Il est la providence de ces chercheurs de Dieu¹.

Mais il fallait compter avec la déviation.

1. Selon plusieurs orientalistes, le culte, au temps des Védas, ressemble à un marchandage : des dieux, on tâche d'obtenir les bonnes choses de la terre en

Déviation magique (800-700 av. J.-C.).

L'ordre religieux, effet par excellence de Rita, s'exprimait dans le *sacrifice*. L'efficacité de celui-ci est d'abord attribuée à une causalité *morale* : par condescendance, les dieux répondent aux demandes de leurs fidèles.

Mais, avec le temps, une autre explication séduit davantage : le sacrifice ne serait-il pas l'impersonnel Rita, l'énergie suprême qui produit en ce monde toute perfection ? Les dieux eux-mêmes qui doivent à Rita d'être ce qu'ils sont : des êtres parfaits, ne dépendraient-ils pas de cette énergie absolue ? Bref, la causalité qui réalise tout idéal est ravalée au rang de causalité physique : c'est une force toute-puissante. Comment ne songerait-on pas à la capter pour la diriger à son gré vers la réalisation de tous les désirs ? Les anciens ne résistèrent point à cette tentation.

Le prestige du prêtre grandit en conséquence. Seul, en effet, il possède la science si compliquée du sacrifice. Grâce à elle, il dispose de Rita qu'on identifie maintenant avec le sacrifice. Il peut l'utiliser à ses fins. Il devient ainsi le dieu de cette terre, nullement inférieur aux dieux qui dépendent de Rita. Car ceux-ci doivent eux-mêmes sacrifier pour exercer leurs pouvoirs divins. La religion se transforme en culte magique ; le sacrifice, assimilé à Rita, devient le *Fatum*, la providence inconsciente au sommet des choses. La technique remplace le mystère.

Concurrence ascétique ; triomphe de la contemplation (vers 700 av. J.-C.).

Grands mortifiés, les ermites de la forêt tentèrent d'approcher l'Absolu par une autre voie : l'ascèse. La mortification (*tapas*)

retour de prières flatteuses et de dons offerts en sacrifice. Cette opinion nous paraît méconnaître deux réalités.

D'abord, l'idée assez élevée que les adorateurs védiques se font des dieux. Ils les conçoivent d'après l'idéal de perfection qu'est Rita : dieux bienveillants et généreux, et non pas principalement intéressés. Civa, qui fait exception, est d'origine étrangère.

Quant au *culte* égoïste, nous le trouvons chez les dasyus, adorateurs du phallus. Mais, chose digne de remarque, les adorateurs védiques le stigmatisent comme une impiété. Leur vie religieuse à eux s'inspire de motifs plus nobles.

Entre les dieux et les hommes, ils imaginent la réciprocité dans la donation de soi. Les dieux sont l'objet de leur admiration. Ils sont, à leurs yeux, parfaitement conformes à Rita ; l'homme, lui, doit encore le devenir en se soumettant aux dieux.

Évidemment l'attitude du « *do ut des* » les guettait. D'où la déviation dont nous allons parler.

leur apparut, comme le sacrifice, un moyen de dominer tout. A les croire, les dieux eux-mêmes doivent y recourir. Le créateur (*prajâpati*) n'a-t-il pas dû se livrer à l'austérité pour exercer son pouvoir propre ?

Ces ascètes vont-ils, à leur tour, s'adonner à une sorte de magie ? Non, car ils sont aussi des contemplatifs. Dédaignant les allégorisations religieuses du prêtre, ils veulent entrer en contact avec le principe de toute perfection.

Leurs aspirations mystiques s'intensifient quand se répand la sombre doctrine de la transmigration : d'après ses actions (*karma*), l'âme du défunt est destinée à telle ou telle réincarnation. La série de ces migrations peut s'allonger. Les contemplatifs rêvent d'échapper à ces tribulations en participant à la stabilité d'un principe ferme. L'intuition du fond de toute chose, de l'Absolu (*Brahma*), ne serait-elle pas la grande libératrice ?

Mais comment s'élever au plan de l'Absolu ? Après bien des recherches, les ermites de la forêt lancent le cri de triomphe : « Tu es cela ! » (*Thou art that!*). En toi-même (*âtman*), âme individuelle, dans ton fond le plus intime, réside la grande Présence qui est sa propre Évidence. Quand cette lumière s'élève, alors disparaît tout le plan de la finitude et du devenir qui nous lie à l'éternel retour, à la renaissance selon nos mérites. La lumière répandue sur le corps et, par le corps, sur le monde matériel, il s'agit de la ramener à son foyer intime, pour être libéré, fixé dans la Lumière qu'aucune limite ne trouble de son ombre.

Le mysticisme bat son plein. Au fond de soi-même, on se sent immédiatement présent à la grande Présence, au-delà de tout devenir et de toute vicissitude.

*Commentaire métaphysique de l'expérience mystique :
les Upanishads (650-500 av. J.-C.).*

Cette libération de fait appelait une explication. Les élucidations métaphysiques se multiplient. Les Upanishads sont remplies d'une mystique et d'une métaphysique qui ne se sont pas encore entièrement dépouillées des allégorisations sacrificielles. En voici l'essentiel : le divin est une présence de Lumière, une Lumière de spiritualité ; notre lumière intérieure n'en diffère point ; par conséquent, Dieu, Être lumineux, infini, doit être le centre d'identification pour quiconque désire la délivrance. On parle beaucoup de l'idéalisme des Upanishads. Il ne faut pourtant pas oublier que le Dieu-Lumière était la Grande et absolue Présence.

Mais ne nous attardons pas à ces débuts de la mystique in-

dienne. Franchissons un millénaire et arrivons au Védânta¹ systématisé. Nous rencontrons ici deux éminents théologiens : Sankara (788-850) et Râmânûja (1050-1137).

Sankara, le champion de l'infinie simplicité.

En vrai théologien, Sankara veut se borner à commenter les Upanishads, « la parole infaillible de Dieu ». Selon lui, toute la doctrine de l'Écriture se ramène au « *tattvamasi* » : « tu es Dieu entièrement et indivisiblement », c'est-à-dire : dans ta vraie réalité, la spirituelle, tu es tout de Dieu et rien de toi-même. D'abord objet de foi, cette identité doit finalement être saisie par une intuition sans intermédiaire. Pour atteindre la Présence dans sa propre réalité, il faut une « présentation »².

Mais comment pouvons-nous, esprits individuels, devenir présents à la Lumière absolue, indépendante, par définition, de tout corps inconscient, pure intériorité ?

Une fiction nous mettra sur la voie. Supposons la lune consciente. Le soleil se lève. Elle se sent envahie par la lumière croissante, toujours plus proche de la lumière de toute pureté et de toute blancheur. Simultanément, elle commence à pâlir ; sa forme s'estompe peu à peu jusqu'au moment où, à force de s'approcher de la lumière originelle, elle disparaît et s'évanouit.

Le même phénomène se produisit dans l'esprit de Sankara quand il se concentra sur la Lumière absolue. Un jour, il sentit celle-ci se lever au plus intime de son âme, la remplir de sa plénitude et, dans un éblouissement péremptoire, effacer tout le plan de la finitude. Triomphe de l'intériorité absolue. Cela dura un instant à l'intérieur de son esprit individuel. L'instant d'après, sa conscience de soi disparut, absorbée par la Présence qui est sa propre Évidence.

Ainsi donc, dans l'extase, l'âme devient présente à la grande Présence. Elle s'identifie avec elle. En effet, la Lumière absolue se manifeste alors telle qu'elle est ; aussitôt, elle élimine toute ombre. Elle ne se compose avec rien qui ne lui soit intérieur ; elle ne se prolonge pas ; elle est simple.

Revenu de son extase, Sankara avait donc raison d'affirmer à tout homme : dire que tu es un rayon qui retourne à sa source,

1. Le Védânta est la « fin du Vêda », le savoir suprême.

2. Nous employons les expressions « présentation », « connaissance présentative » pour désigner l'intuition ; nous opposons celle-ci à la « connaissance représentative » ou analogique.

ce serait encore rester en deçà de la réalité ; « tu es Dieu entièrement et indivisiblement. » *Tattvamasi* !

Alors, *comment expliquer notre monde* ? Il n'est pas foncièrement réel, puisqu'il ne peut se maintenir dans l'éblouissement de la Réalité absolue. Réel, il l'est seulement comme une apparence (*mâyâ*), qui révèle la lumière et disparaît à son contact plénier. Un brouillard est compénétré par la lumière, qu'il cache par ailleurs ; mais, plus le soleil monte, plus le brouillard s'amincit pour se dissiper enfin. De même, nous apprend Sankara, tout se passe comme si la Lumière absolue rayonnait sur la nature inconsciente pour l'illuminer et la diriger. Cette lumière qui se répand ainsi au dehors et s'identifie avec le corps cosmique, nous l'appelons Dieu personnel. Tout en subsistant en soi-même, il se prolonge dans le monde comme le Seigneur (*Içvara*) qui compénètre tout de sa lumière directrice. Il est, par suite, immense, omniscient et tout-puissant. A cet esprit universel incorporé, nous opposons l'esprit individuel qui illumine et dirige par son action (*karma*) une partie infime du corps cosmique, le corps individuel.

Pour le soleil, le brouillard n'est rien de lui-même. Ainsi le monde de la finitude n'est, en réalité, rien de Dieu. La finitude et tous ses rapports à Dieu ne sont qu'extériorité. En les éliminant, la divine Intériorité se manifeste comme telle.

Dieu apparaît donc dans le monde *comme il n'est pas* : un Dieu qui se prolonge dans l'inconscient, en est le fondement, le déborde et subsiste en lui. Sankara démontre le caractère illusoire de cette vision à l'aide d'un dilemme élégant. Si Dieu se prolonge dans le monde, il y passe ou bien totalement, ou bien partiellement. Totalement ? alors il n'est plus que la substance du monde et il n'y a pas de Dieu. Partiellement ? dans ce cas, il est à la fois sa propre substance et celle du monde ; il est, par conséquent, divisible (erreur semi-panthéiste). Or Dieu est la Simplicité même ; il exclut toute divisibilité. Sankara accorde que l'Écriture admet un Dieu qui est à la fois sa propre substance et celle du monde. Doctrine préparatoire, affirme-t-il. Car, dans l'extase *samâdhique*, le problème ne se pose plus : l'infinie Simplicité et Intériorité de Dieu s'y révèle. La *samâdhi* est la négation de la négation et, donc, l'affirmation, tout comme le soleil est la négation des ombres de la nuit et des pénombres du brouillard.

Bref, selon Sankara, la nature inconsciente est une ombre. Mais cette ombre est une puissance inconsciente (*çakti*) qui permet à Dieu de rayonner par sa Lumière hors de lui-même. Au fond, elle est inintelligibilité par défaut de lumière. Elle est, de plus, le

principe d'une connaissance analogique et symbolique. A ce titre, elle est dangereuse : on est toujours tenté de prendre ce savoir pour définitif ; on tombe alors dans l'erreur parce qu'il nous insinue le semi-panthéisme.

Impossible d'expliquer cette puissance. Force nous est de l'admettre pour justifier la possibilité de l'erreur semi-panthéiste et l'évanouissement du monde inconscient chez l'extatique. Le monde est un rêve ; l'esprit universel et l'esprit individuel en tant qu'individuel sont des rêves. Ils sont réels aussi longtemps que dure le rêve, autrement dit : dans le domaine du regard extérieur sur Dieu, de la connaissance analogique qui surajoute la finitude à Dieu. Quand, par l'extase, nous passons de la connaissance « représentative » à la connaissance « présentative », ou au grand éveil, le rêve s'évanouit avec ses constructions nocturnes. Le rêve n'est plus un rêve quand on sait que c'en est un. Seule peut nous en délivrer la connaissance de l'éveil, l'intuition « présentative » de la Lumière pure et de l'Intériorité pure.

Sankara nous indique *l'itinéraire spirituel* que nous devons suivre pour parvenir à cette bienheureuse délivrance. Rappelons-en les principales étapes.

Nous partons du rêve le plus construit. On croit alors à l'existence de l'esprit individuel jusqu'à le tenir pour le centre de tout. Cet égoïsme s'appelle *égoïsme*. L'esprit s'identifie avec son corps et, à travers lui, avec les objets matériels. Il n'a d'autre idéal en ce monde que le plaisir sensible. Tourné vers l'extérieur, l'homme ne connaît plus ni Dieu ni soi-même. A force de voir le monde, il ne voit plus ni Dieu, ni soi-même tel qu'il est en Dieu. Il vit à la surface de son âme et n'atteint la réalité que superficiellement. Il s'est aliéné, extériorisé, matérialisé. Il devient le jouet des tendances matérielles. La fièvre de la passion le secoue (*rajas*) ; la paralysie, l'inertie de la matière l'accable (*tamas*). Et dire qu'il doit s'avouer l'auteur de cette dégradation ! Car cette vie d'esclavage est le fruit visible que sa volonté profonde récolte des décisions prises dans les vies antérieures. Il a beau se déclarer victime du déterminisme de la nature. La recherche effrénée de la jouissance, qu'il approuve sans reculer devant son cortège de misères, montre que son vouloir intime ne s'est pas rétracté. La justice immanente se doit de prolonger l'affreux cauchemar.

Heureusement, une parole libératrice est conservée dans l'*Écriture*. Dieu y promet le bonheur, en cette vie et dans les vies subséquentes, à l'âme qui observe fidèlement les devoirs de la caste, et des états de vie, qui, de plus, offre les sacrifices et reçoit les sacre-

ments. L'âme écoute. Son expérience est là : quand elle veut se guider elle-même par ses actes (*karma*), elle se perd. Aussi est-elle portée à croire et à s'abandonner à la direction du Dieu personnel. Elle cherche les récompenses divines, mais elle reste attachée à son idéal de bonheur passager. Pourtant, elle distingue déjà entre l'éternel et le transitoire et déclare que Dieu seul est éternel. L'âme est encore dans le tunnel, mais une lumière indécise perce déjà.

Supposons l'âme parvenue au bonheur. Une déception l'attend. Le bonheur de ce monde est trompeur : tout est vanité. Va-t-elle désespérer ? Non. La lumière s'intensifie ; les ténèbres frémissent à son contact. L'âme commence à saisir la leçon de la Bhagavad-Gîtâ : il n'y a pour elle qu'un remède : le *désintéressement*. Elle doit agir selon les préceptes de Dieu sans égoïsme, accomplir la volonté divine pour elle-même et pour le bien de tous, non pour son propre avantage individuel. Elle entre dans la voie purgative et pressent le réveil, maintenant qu'elle pratique le désintéressement et l'abandon à Dieu. Elle n'est plus centrée sur elle-même, mais sur *Içvara*, le Dieu personnel. La grâce opère. Dieu prend la direction. En quoi consiste son intervention gracieuse ? Elle met en branle une virtualité de la matière (une *guna*) opposée aux deux que nous avons rencontrées : le *rajas* ou activité aveugle et instinctive et le *tamas* ou inertie paralysante. La troisième aptitude, appelée *guna sattva*, est « l'expressibilité » matérielle et inconsciente ou la capacité de manifester les visions et les émotions spirituelles. C'est cette virtualité que la grâce exploite tandis qu'elle contraint les tendances aveuglantes et paralysantes. De la sorte, la marche vers la lumière devient possible et aisée, à mesure que la transparence de la nature inconsciente laisse passer le flot de la lumière.

Le désintéressement et le détachement ont rendu indifférent au monde et à ses valeurs trompeuses. Le temps est venu de rappeler la lumière intérieure de sa dispersion sur les objets des sens, de la ramasser en un seul faisceau pour la *diriger vers son foyer intérieur*. C'est le *yoga*, la complaisance en la lumière de la spiritualité et le retour à la source de l'intériorité. Le directeur spirituel intervient. Il a vu la lumière ; il dirige la concentration sur le centre libérateur. Le soleil de la vérité doit se lever du fond le plus intime de l'âme. Assistons à ce lever.

Le Vedânta-sâra, qui se sert de la méthode propre au yoga, nous livre à ce sujet quelques détails intéressants. A un moment donné, nous dit-il, on voit la lumière comme un objet. Ensuite, l'objet intérieur — qui est objet précisément parce que l'esprit

voit encore — devient si lumineux que son éblouissement élimine le sujet contemplant. Avec lui, l'objet disparaît. Seule demeure la Lumière qui est, par delà le sujet et l'objet, la pure Intériorité de la Présence absolue.

Au terme de cette ascension, nous comprenons le sens que Sankara reconnaît au monde : il nous permet de passer graduellement de la connaissance « représentative » à la connaissance « présentative », de la vision d'un monde où Dieu se voile, à la vision de Dieu grâce au dévoilement qui s'opère dans l'extase. Plus exactement, nous allons de la connaissance « représentative » confuse de Dieu à la connaissance « présentative » claire. Au point de départ, nous ne voyons pas Dieu à force de voir le monde. Au terme, nous ne voyons plus le monde à force de voir Dieu. D'où l'épithète « acosmique » appliquée par les critiques au système de Sankara.

Les Vaishnavites, champions de l'harmonie universelle.

Chez Sankara, l'abandon à Dieu, l'identification avec lui entraîne l'annihilation de la personnalité humaine dans l'Absolu *indéterminé*. Le « *tattvamasi* » (« tu es cela », c'est-à-dire : « toi, esprit individuel, tu es Dieu ») est la négation de toute multiplicité réelle et, donc, de toute harmonie. Quelle harmonie peut-on attendre là où la multiplicité se résout en un seul terme ? Théoriquement du moins, c'est le monisme.

Au XII^e siècle, *Râmânûja* (1050-1137), interprétant les Upânishads, s'efforce d'établir l'orthodoxie des Çrîvaishnavites. Pour comprendre sa position, il nous faut jeter un regard en arrière.

Dès le V^e siècle avant J.-C., les Vaishnavites — ainsi dénommés d'après le dieu Vishnu — interpolent leur théologie dans les deux épopées¹. Ils ne veulent plus du Brahma indéterminé des Upânishads. Ils affirment, au contraire, la *personnalité* de Dieu. Pour quelle raison ? Estiment-ils la personnalité exigée par l'absolue plénitude de la spiritualité ? Non. Ils ne voient pas si loin. Ils identifient seulement Brahma avec l'ancien dieu védique Vishnu, dieu *personnel*. En même temps, ils accueillent les autres dieux, sans préjudice pour Vishnu. Celui-ci est honoré comme le grand *Dieu* parce qu'il jouit de la divinité à l'état suprême.

L'identification de Brahma avec Vishnu, dieu personnel, entraîne une autre conséquence. Le dieu védique, on le sait, était un dieu mythologique, ayant un *corps* propre à lui et un *paradis*

1. Le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*.

spécial. A la suite de l'assimilation susdite, les Vaishnavites admirent que Dieu possède, au plan divin, un *corps* individuel.

Avec les croyances, le *culte* change. On n'attend plus la libération de la seule connaissance mais de l'*amour* (*bhakti*). Un Dieu *personnel* n'inspire-t-il pas l'*amour* et le désir de sa *présence* ? Désormais, le but des efforts, c'est de se sauver en tendant à vivre un jour avec Vishnu dans son paradis ; c'est aussi de retrouver la présence divine sur cette terre. D'où la théorie des avatars, et le culte de l'idole dans le temple.

Revenons à Râmânûja. Par fidélité aux Upanishads, il enseigne encore que la connaissance délivre ; mais il s'agit de la connaissance *affectueuse* (*bhakti*) qui nous fait rechercher la *présence* de Dieu partout dans ce monde et dans l'autre.

En ontologie, il retient le monisme (*advaita* = non-dualité), tout en essayant d'y opérer une différenciation (*viçista*). D'après lui, l'unité finale n'est pas stricte ; elle est différenciée. De la sorte, les âmes peuvent subsister à la fin, à tout le moins comme des différenciations internes de la vie une.

Cette conception soulève deux difficultés. Comment la divine Simplicité peut-elle avoir des modes internes ? Râmânûja apparaît ici inférieur à Sankara qui a reconnu la Simplicité suprême. De plus, que sont des modes dont l'unique subsistance est Dieu ? Ne doit-on pas leur dénier toute subsistance propre ? Dès lors, il n'est plus question que l'âme garde au ciel la conscience de soi finie qui suppose la subsistance. Inutile de déclarer, à la suite de Nimbârka, que ces modes internes de Dieu sont à la fois différents et non-différents de Dieu : c'est poser le problème, non le résoudre. Aussi Bâladeva affirme-t-il que ces modes internes sont à la fois différents et non-différents de Dieu, mais que ce rapport est impensable. Impensable certes ! car on se heurte à une insurmontable contradiction.

II. OPTION ENTRE LA SIMPLICITÉ ABSOLUE ET L'HARMONIE UNIVERSELLE ?

Nous avons résumé deux grandes doctrines : le Sankarisme et le Vaishnavisme. Faisons le point. Quels sont les mérites, quelles sont les faiblesses de chacun de ces systèmes ? Comme Plotin, Sankara cherche à se centrer dans l'Un qui transcende l'esprit (*vous*) ; il dépasse ainsi la connaissance par sujet et objet et aboutit à la Présence absolue qui est sa propre Évidence. Sa doctrine nous indique la voie de la libération. Elle nous exhorte à franchir toutes

les limites, à échapper à toutes les oppressions. Car seuls parviennent au terme ceux qui ont renoncé à toute visée égocentrique et cherchent Dieu avec le parfait désintéressement prescrit par la *Gitâ*. Entraîneur des hommes vers une connaissance toujours plus intime de Dieu, Sankara mérite d'occuper dans notre système la place attribuée à Plotin. Ce n'est pas un mince éloge si l'on se rappelle l'influence de Plotin sur saint Augustin et sur les mystiques occidentaux.

Sankara, il est vrai, ne s'est pas prononcé clairement sur le caractère *personnel* de la Lumière divine. Certains en concluent que son Dieu est inconscient et qu'il identifie l'infini avec l'*indéterminé*. Reproche précipité et trop sévère, peut-être. Sankara n'est-il pas victime de la faiblesse de notre esprit et de notre langage ? Il a connu par intuition Dieu, l'Être *infini*. Mais quand il veut rapporter son expérience, il ne dispose que de concepts *finis*. Il les rejette et donne ainsi l'impression que l'Absolu est indéterminé.

Cette explication n'enlève pourtant pas tout fondement à l'objection. Car, dans l'extase même, telle que Sankara la décrit, l'indétermination domine. Il suffit pour le montrer de rappeler ce qu'est l'extase pour ce mystique. Nous voyons Dieu, dit-il. Mais la lumière par laquelle nous le voyons comme Lumière, éblouit notre esprit et l'élimine en tant que fini. Or, notre esprit qui voit Dieu est le sujet ; la Lumière que nous voyons et par laquelle nous voyons est l'objet. Puisque le sujet s'évanouit en tant que sujet, l'objet s'évanouit en tant qu'objet, puisqu'ils sont corrélatifs. Que reste-t-il ? L'absolue indétermination de la spiritualité. C'est donc à tort que l'extase passe pour une vision. Voir suppose présents un voyant et un objet vu. Seule, la lumière demeure ici. Il serait plus juste de parler d'absorption. Nous dirions en anglais : *our mind sees itself away into God*.

En général, Sankara mérite le reproche d'avoir exagéré le caractère *illusoire* des choses. Conséquence : *s'il peut célébrer la Lumière absolue comme notre centre, il ne peut point parler d'une vision de l'harmonie universelle qui s'organiserait à partir de ce centre*.

Les Vaishnavites nous décrivent une harmonie universelle, mais ils en situent le centre au-dessous de la divine Simplicité. D'après eux, Dieu a formellement des attributs et des modes internes sur son propre plan. Il possède un corps individuel et vit dans un monde qui est le sien. La matière, dont est fait ce corps, est spirituelle : elle ne s'oppose pas à la divine transparence et se prête ainsi à prolonger la vie spirituelle par une vie corporelle supérieure.

Elle est libre de l'inertie paralysante de la matière tellurienne, de l'épaississement et encroûtement des éléments (*tamas*), de l'activité fébrile des passions (*rajas*). Elle possède uniquement l'« illuminabilité » et l'« expressibilité » par rapport à la vie de l'Esprit. De la sorte, elle ajoute un ornement à la vie spirituelle de Dieu et fournit aux âmes libérées un corps spirituel. Grâce à celui-ci, ces âmes peuvent approcher Dieu sur le même plan, vivre dans la contemplation éternelle de la Beauté suprême et partager sa béatitude.

Il nous paraît impossible de nous centrer en un pareil Dieu. Le vrai Dieu ne se prolonge pas intérieurement dans la finitude même transfigurée et adaptée aux exigences de la spiritualité divine.

Les Vaishnavites ne voient Dieu qu'à travers le prisme de leurs esprits finis, après avoir étalé la divine Vérité et Unicité en une multiplicité d'attributs et de modes. Ils en restent à la connaissance analogique même quand ils parlent d'extase.

Une école, il est vrai, celle de Caitanya, a voulu maintenir la Lumière absolue. Mais elle ne la garde que dans une vie préparatoire. Appréhendé par un regard superficiel, Dieu apparaît, dans la confusion de toutes les couleurs, comme une immense Lumière blanche. Pauvre Lumière blanche, effet d'une confusion ! Comme elle est inférieure à la Lumière absolue, célébrée par Sankara ! Lumière infinie, celle-ci contient à l'état éminent tous les degrés possibles de l'être, de la connaissance et de l'amour.

Si les Vaishnavites ont péché contre la Simplicité absolue, ils ont, par contre, le mérite d'être les défenseurs de l'harmonie. C'est, chez eux, l'objet d'une conviction : si nous sommes présents à Dieu comme il est présent à lui-même, nous serons présents, d'une part, aux âmes comme elles le sont à Dieu et à elles-mêmes, et, d'autre part, à la nature matérielle régénérée, devenue pure « expressibilité » pour prolonger, dans ses sons, couleurs et mouvements, la vie de l'esprit jusqu'à la lisière du néant.

Sauver à la fois la Simplicité divine et l'harmonie universelle, telle est la tâche qu'impose la vue des déficits observés dans le Sankarisme et le Vaishnavisme, doctrines unilatérales. Tâche d'importance vitale comme le prouve la conduite des Védantistes. La nécessité de l'action ne leur permit point d'attendre une conciliation théorique rigoureuse. Ils admirent en pratique que Dieu possède une conscience de soi infinie et qu'au ciel les âmes ne perdent pas la conscience de soi. Bien plus, très tôt naquit la conviction que l'âme doit être une avec Dieu pour devenir une

avec elle-même, parfaitement actée selon toutes les exigences de la vérité et de la beauté.

Ainsi donc, la conciliation du Sankarisme et du Vaishnavisme est attendue pour des raisons spéculatives et pour des raisons pratiques.

Pour la mener à bien, il faudrait reporter l'harmonie universelle, aperçue par les Vaishnavites, jusqu'au centre de la Simplicité divine et la reconstruire selon les exigences de ce centre infiniment plus distant et plus profond qu'il n'apparaissait à ces penseurs. Alors seulement, nous comprendrons la véritable harmonie finale qui nous est préparée.

III. CONCILIATION DU SANKARISME ET DU VAISHNAVISME DANS LA MYSTIQUE ET LE DOGME CHRÉTIENS

Aux Indes, Sankara est le seul qui, à l'égal d'un Plotin, prétend avoir contemplé Dieu comme le Fait absolu, comme la Présence qui est sa propre Évidence. Mais nous ne pouvons nous arrêter à sa Lumière pas plus qu'à l'Un indéterminé de Plotin. On ne peut voir Dieu dans sa propre Lumière sans voir en même temps son Essence puisqu'en Dieu Lumière et Essence se confondent.

Nos mystiques ont vu cette Lumière. Ils parlent, il est vrai, des « grandes ténèbres » qui l'enveloppent. Mais ce ne sont pas les ténèbres de l'indétermination et de l'inconscience ; elles témoignent seulement de la transcendance divine. Eux-mêmes nous assurent qu'elles sont lumineuses et qu'en elles ils contemplent la sainte Trinité, l'universelle harmonie surnaturelle, la médiation du Christ, les merveilles de la grâce, etc...

Impossible de négliger ces visions si universelles chez nos mystiques. Comme le dit le P. Maréchal, la psychologie doit au moins les enregistrer et les inventorier.

Qui entreprend ce travail, est forcément déçu. Les mystiques sont incapables de nous communiquer leurs expériences. Comment eussent-ils pu exprimer en termes « représentatifs » et analogiques des connaissances « présentatives » et intuitives ? Néanmoins, leurs témoignages sont fort estimables.

Précieuse partout, notre mystique l'est surtout aux Indes. Les Indiens sont tellement portés à penser en termes intuitifs ! Selon les ontologistes, même dans notre connaissance ordinaire, nous voyons Dieu d'une façon confuse. Notre tâche est de nous débar-

passer de cette confusion pour rencontrer la grande Présence dévoilée. Mieux que toute autre, cette conception dépeint l'attitude fondamentale de l'esprit indien.

En tout cas, ce n'est pas uniquement notre philosophie que nous devons introduire dans le Védânta, mais toute la lumière qui dérive de nos dogmes. Aujourd'hui plus que jamais les penseurs non-catholiques eux-mêmes admirent les harmonies des hauts sommets de notre foi. On comprend de mieux en mieux l'unité féconde de la définition : *Deus caritas est*. Il n'y a aucun dogme qui ne se révèle comme une expression nouvelle de cette vérité première, comme une réalisation de l'idéal divin de ramener à l'unité de l'harmonie universelle tout ce qui existe au ciel et sur la terre. C'est un mystère sans doute que Dieu soit Amour et donc « grandes ténèbres ». Mais ces ténèbres jettent cette lumière : si Dieu triomphe, en lui, l'homme deviendra tout en tout.

Ainsi, dans le christianisme, *le dogme et la mystique nous enseignent à la fois l'infinie Simplicité de Dieu et la réalité de l'harmonie universelle*.

Voyons comment l'harmonie se développe à partir de la Transcendance, de l'Absolu.

Notre point de départ sera la réalité qui est présence. On peut douter de la réalité du monde aussi longtemps qu'on ne la reconnaît pas comme une présence. Dieu est la Présence même. L'identité de cette Présence avec l'Évidence signifie que cette Présence qui est par soi est aussi en soi.

Que faut-il pour dériver le monde fini de cette Présence ? Il faut évidemment qu'elle soit la Présence *créatrice* : la création est un processus par lequel la Présence créatrice rend le monde *présent à lui-même et à Dieu*.

Présent à lui-même. C'est précisément la présence à soi qui, d'après nous, constitue la réalité du monde. Dans l'esprit fini, le monde se sait présent à soi-même et, à travers soi-même, présent à Dieu.

Présent à Dieu, le monde l'eût été, même s'il n'existait pas. Dieu, en effet, ne pourrait créer s'il ne contenait toute la réalité du monde à l'état éminent ou simplement causal. Or, tout ce qui est impliqué dans la grande Présence, est impliqué dans la vie divine. En soi-même, Dieu vit donc la vie du monde. Il le préconnaît comme l'idéal possible de sa création.

Aux Indiens qui insistent sur l'identité de la vie une de Dieu, nous accordons que, présent à soi-même, Dieu est aussi présent

à « la vie du monde en Dieu ». Mais cette Présence du monde est idéale ; elle n'existe que dans la prescience divine.

Pour nous, il ne peut être question de retourner, par la connaissance et l'amour, à cette idéalité. Ce serait retourner de notre présence à nous-mêmes à une présence purement idéale en Dieu. Tel est, cependant, le retour qui fascine les Védantistes. Ils semblent ignorer qu'ils ne peuvent se confondre avec cette plénitude absolue sans abandonner leur réalité. Que sert-il d'être présent à Dieu, si on n'est plus présent à soi-même ? Que sert-il de redevenir un « pensé », même en termes infinis, si on cesse d'être « pensant » ? Que sert-il de s'absorber dans la plénitude de la spiritualité, si la conscience de soi s'évanouit dans un éblouissement ? Que sert-il enfin, de redevenir un mode interne et idéal, si on perd sa propre subsistance ? Nous sommes présents à nous-mêmes dans ce monde et, à travers ce monde, à Dieu. Quelles peuvent être nos ambitions si ce n'est devenir de plus en plus présents à nous-mêmes et, en nous-mêmes, à Dieu et, de cette façon, épanouir notre réalité, déployer toute son envergure ? A cela se borne l'idéal *naturel* de notre esprit.

Ici les Védantistes objectent. Nous désirons, disent-ils, non seulement devenir présents à Dieu à travers le monde et nous-mêmes, mais le connaître et l'aimer *comme il se connaît et s'aime lui-même*, et lui être ainsi directement présents. Que nous puissions concevoir cet idéal, nous l'admettons avec les Védantistes. Nous désirons posséder la Vérité sans limites. Notre esprit devrait donc connaître la Vérité comme elle se connaît elle-même pour trouver son repos définitif. Il y a en nous une certaine orientation vers une connaissance intuitive et « présentative » de Dieu, orientation inefficace sans un secours supérieur. A quelles conditions aboutirait-elle ?

Sankara l'a bien vu. Il faudrait, pour cela, saisir Dieu comme Lumière, être présent à la Présence dans sa propre Évidence et Transparence. Il est intéressant de comparer cette assertion à celle de Kant. Pour connaître les choses en soi, nous dit ce dernier, il faudrait les poser soi-même, saisir donc l'activité créatrice à son centre, en tant que cause causante. Il faudrait percevoir par intuition le Principe dans son absolue et vivante réalité. Kant rejette l'intuition de la Présence créatrice ; il l'admet seulement comme un idéal qui doit toujours rester tel. En ce monde, nous ne percevons que l'effet de l'Acte divin, et notre esprit est lui-même un effet ; l'effet qui reproduit la cause ne peut saisir l'acte que dans son image. Voilà pourquoi, si nous cherchons à penser Dieu tel

qu'il est en lui-même, nous n'en atteignons qu'une reproduction. Une brève analyse nous permettra de prendre davantage conscience de l'infirmité de notre savoir. Appelons Dieu : *Présence qui est sa propre Évidence*. Nous avons, autant que nous le pouvons, exprimé l'infinie Simplicité de Dieu. Elle n'en reste pas moins une simplicité reconstruite selon les lois de notre esprit discursif. Dans la *Présence*, nous condenseons l'intelligibilité absolue et, dans l'*Évidence*, la Vision de cette infinie Visibilité. Nous réalisons que la Vision qui est sa propre Visibilité ne peut être que Béatitude infinie. Mais remarquez dans cette conception la trace de notre esprit fini, sa forme : le *jugement*. Il y a un *sujet* : la Présence, un *attribut* : l'Évidence, et une *copule* : est, qui sert à identifier l'attribut avec le sujet. Une pareille composition n'existe pas en Dieu. Force nous est pourtant de procéder de la sorte. Si nous retranchons les formes logiques qui ont permis la construction, nous aboutissons à l'indétermination, non à la Présence. L'intuition serait nécessaire ; nous n'en jouissons pas. Sankara nous l'attribue dans l'extase mais son expérience n'est pas celle d'une vision, mais d'une absorption dans la Lumière.

Puisque, par nous-mêmes, nous sommes incapables de nous rendre présents à la Présence, dans sa propre Évidence, l'initiative doit venir de Dieu. Pareille intervention de Dieu semble incroyable à beaucoup. On comprend, disent-ils, que Dieu nous fasse participer virtuellement à son être et que, par la création, il nous rende présents à nous-mêmes et, à travers notre esprit, à lui-même, puisque notre idéal est de nous centrer en lui. Mais comment Dieu se rendrait-il présent à nous-mêmes dans sa propre Lumière ? Il devrait pour cela nous témoigner une condescendance infinie. Il faudrait qu'en nous faisant pour lui-même il se fasse pour nous, jusqu'à nous faire vivre sa propre vie qui nous transcende infiniment. Les objectants ont raison : tout cela est requis. De droit absolu, Dieu n'est que pour lui-même et tout est pour lui. Comment attendre de lui qu'il se fasse pour nous tel qu'il est pour lui, tout en tout avec lui ?

L'Amour — la logique divinement profonde de l'amour — qui établit les harmonies de la foi, résout la question.

La foi nous apprend que la nature divine est, par essence, communicable. Dieu le Père possède la nature divine entièrement, mais ne veut la posséder qu'en la communiquant totalement. La première personne est communication de soi à son Fils ; c'est en se faisant pour l'autre qu'elle se pose pour soi. Le Fils qui est Dieu et possède la nature divine comme don ne veut la posséder

qu'en se posant comme un don du Père. Mais le Père se connaît dans le Fils et le Fils dans le Père. Ils se possèdent parfaitement dans cet embrassement éternel. L'amour agit selon sa divine logique ; son harmonie requiert une nouvelle libéralité : du Père et du Fils, comme d'un seul principe, procède l'Autre, le Saint-Esprit, le don de l'amour du Père et du Fils.

Harmonie infiniment suave ! C'est le propre des personnes qui sont Dieu : chacune n'est pour soi qu'en étant pour les autres. Concluons : à l'intérieur de lui-même, Dieu est absolue charité et exprime son infinie richesse par l'infinie *donation de soi*.

Ce regard sur la vie intime de Dieu rend moins incroyable la surprenante générosité de Dieu à l'égard de l'homme. La Présence créatrice, avons-nous dit, nous rend présents à nous-mêmes et, à travers le monde et nous-mêmes, à Dieu. C'est, de la part de Dieu, une communication de l'être divin ; de notre part, une *participation à cet être divin*. Tel est l'état *naturel* de l'homme. Son état *surnaturel* est, de la part de Dieu, une communication de la *nature divine*, c'est-à-dire du degré d'être propre à Dieu ; de notre part, une *participation à cette nature divine*.

Dans toutes ces participations, notre présence à nous-mêmes et la Présence de Dieu à lui-même restent distinctes. Par la grâce, notre présence s'agrandit divinement. Au ciel, présents par connaissance et amour à Dieu comme il l'est à lui-même, nous serons entièrement présents à nous-mêmes, à tous les esprits et à la nature transfigurée. Nous ne participons jamais à l'être divin pour être Dieu. Mais, par notre présence, nous connaissons Dieu comme il se connaît et, selon notre degré de gloire, jouissons de lui comme il jouit de lui-même. Si l'on veut dire que nous devenons Dieu, il faut ajouter : idéalement, puisqu'en connaissant, notre intelligence devient idéalement tout ce qu'elle connaît. Nous ne devenons pas réellement Dieu. Dans le cas contraire, nous perdriions la connaissance de nous-mêmes, pour devenir un « pensé » de Dieu qui ne se pense plus.

Où le Védânta parle d'*identité avec Dieu*, nous dirons : *intimité avec Dieu*. L'intime, c'est un « autre nous-même ». Nous ne pouvons dire que Dieu est nous-mêmes. Le « tattvamasi » (« tu es cela, c'est-à-dire Dieu ») ne peut signifier pour nous que ceci : Dieu est notre « autre nous-même ». Cet « autre nous-même » vit notre vie par communication de soi, par communication de la nature divine. Mais, loin de nous absorber par cette présence donatrice, il nous fixe divinement en nous-mêmes. En effet, réellement présents à

nous-mêmes, nous le sommes en enveloppant idéalement l'intelligibilité et la délectabilité de Dieu.

S'il faut renoncer à un moi, c'est donc seulement au moi égo-centrique. Il faut, au contraire, épanouir le moi idéal qui tend à connaître Dieu comme il se connaît lui-même, à jouir de Dieu comme il jouit de lui-même.

Voilà donc, se substituant à l'unité d'identité, l'intimité de présence, la réciprocité de la donation de soi.

Infinie Simplicité de Dieu, harmonie universelle ! Nous entre-voyons à présent comment, au ciel, nous serons un avec le Dieu infiniment simple et, en lui, avec tout, par le triomphe de la divine intimité.

Incroyable intimité avec Dieu. — Plus que jamais, nous serons abandon total à Dieu, abandon qui s'exprimerait dans ce cri triomphant : « Mon Dieu, rien à moi-même, pour être tout à vous ! » Mais, aussitôt, nous percevrons la réponse de Dieu : « O chère âme, rien à moi-même, pour être tout à toi. Tu t'es faite toute pour moi ; voici que je suis devenu tout pour toi. Tu es pour moi à ta façon finie ; voici que je suis pour toi à ma façon infinie. » Oh ! l'humilité de Dieu rencontrant l'humilité de l'âme ! Dans son infinie condescendance, Dieu dit : « Je ne veux plus vivre ma vie d'amour et de joie infinie au sein de la Trinité, sans la communiquer, sans la river à tout jamais à ma créature fidèle qui a osé croire à ma bonté, s'y fier et s'y adapter par sa donation de retour. » Alors la lumière divine envahit l'âme et l'intériorise à la vie divine. C'est le plein midi du triomphe de l'amour et de l'abandon de Dieu, l'exaltation de l'infinie humilité qui joint la vie de ceux qui sont tirés du néant à sa propre vie subsistant en soi.

Incroyable intimité avec tous les esprits. — L'abandon de l'âme ne s'arrête pas là. Grâce à la lumière divine, elle pénètre dans l'intimité de toutes les âmes libérées. Elle peut vivre la vie de Dieu comme Dieu la vit ; elle peut aussi vivre la vie de la sainte Vierge, de tous les anges et de tous les saints. Elle s'écrie de nouveau : « O âmes et esprits saints, tout à vous et rien à moi-même ; je ne veux subsister que dans une éternelle donation de moi à vous. » Et de nouveau la réponse : « O âme fidèle, tout à vous et rien à nous-mêmes. Voilà que nous ne cherchons qu'une seule chose : enrichir votre vie de la nôtre. » Il doit alors sembler à l'âme que le centre de toutes choses s'est déplacé, qu'il est descendu de Dieu pour se fixer au plus intime d'elle-même. Elle s'écrie : « Suis-je donc devenue tout en tout ? » Se souvenant que Dieu habite en elle, elle déclare : « De fait, avec Dieu, je suis devenue tout en

tout ! » Quelle surprise, quelle unité, quelle richesse ! Mystère de l'Amour qui ne dresse des limites devant nous que pour nous permettre de nous donner et, par notre donation, de renverser ces limites et de les transcender toutes.

Incroyable résonance de la nature inconsciente. — Au ciel, la nature deviendra ce qu'elle doit être : pure « expressibilité ». Or ce que l'homme apprécie surtout dans la nature, c'est sa capacité d'expression. L'art, sous toutes ses formes, est une promesse que la nature sera entièrement en nous. Maintenant déjà nous éprouvons le frisson du sublime lorsqu'une mélodie, simple combinaison de sons matériels, nous suggère les échos lointains d'une harmonie trop belle pour être de ce monde. Beauté de la nature qui se soumet à l'inspiration de l'esprit ! Au ciel, la nature régénérée exprimera tout ce que voudront les esprits. Les sons, les couleurs, les mouvements prolongeront jusqu'aux confins du néant les résonances de l'harmonie divine. Le reflet de la vérité divine jouera dans chaque regard, l'écho du Verbe retentira dans toutes les paroles, et l'on ne pourra faire un geste sans exprimer que, par l'amour, on a conquis Dieu et, en lui, le monde et soi-même.

Voilà donc la libération (*mukti*) que le catholicisme peut offrir aux Indiens, état bienheureux où, par le triomphe de l'amour, nous sommes devenus tout en tout avec Dieu.

Telle est la conciliation du Sankarisme et du Vaishnavisme dans notre système philosophique et théologique.

De Sankara, nous retenons des enseignements élevés. Dieu est la Lumière absolue. Seul, il existe pour soi et par soi. Ni totalement ni partiellement, il ne passe dans le monde comme le prétendent les panthéistes ou les semi-panthéistes. La nature inconsciente est une image ; son rôle est de nous mener graduellement à la grande Réalité lumineuse. L'ascension, faite de détachement et de spiritualisation, reste l'itinéraire du chercheur de Dieu. Au terme, celui-ci jouit d'une intuition qui transcende complètement la connaissance analogique et « représentative ».

Par ailleurs, Sankara eut le tort de ne voir dans le monde qu'une image *mensongère*. Il lui manqua notre doctrine de la création. Avec ces lumières, il aurait rejeté la théorie de l'identité absorbante et reconnu la puissance divine qui nous rend présents à la Présence divine et, en elle, à tout.

Toujours est-il que Sankara nous offre un point de départ sûr. Il a bien marqué le centre d'unité de l'harmonie universelle et, d'un prodigieux coup d'aile, a découvert la transcendance.

Les Vaishnavites nous offrent une intuition de l'harmonie universelle. Représentation magnifique de l'unité finale, surtout parce qu'elle appelle l'amour pour bâtir et achever son avènement. Que ces penseurs soient à jamais bénis d'avoir fait de la *prapatti* ou de l'abandon à Dieu le principe de toute libération, d'avoir osé croire que l'Abandon divin avait précédé l'abandon humain et qu'en nous faisant pour Dieu par la connaissance et l'amour, nous rencontrons un Dieu qui, par la connaissance et l'amour, se fait pour nous.

STEPPING-STONES TOWARDS CHRISTIANITY IN INDIAN PHILOSOPHY

There is in Europe an evergrowing interest in the ancient wisdom of India. The Church, for Her part, considers it with that profound sympathy which is often to be found in Christian thought with regard to what is best in Pagan philosophy. We find this above all in the works of St. Thomas. Without letting his attention be distracted by myths or superstitious practices, he knew how to go straight to the essence of Greek thought, and harmonised in his comprehensive system the aspects he could use of the search for God as it manifests itself in Plato, Aristotle and Plotinus. It is in this spirit and none other that we should undertake the study of the wisdom of India. The mystical trend of Indian philosophy itself facilitates the task of assimilation with Catholic thought.

I. *The chief currents of thought in Indian philosophy.* — At the base of Indian mysticism we find the Irano-Aryan concept of *Rita*, the principle of Order, natural, moral and religious. According to this principle man lives in an ideal world, illuminated by the sun of immortality. This principle is visible here below in every harmony but does not appear in person. For this reason certain historians have come to the somewhat premature conclusion — that it was an impersonal principle. In any case the Indians of that epoch followed the impulse which this ideal of all beauty, whether natural, moral or religious, impressed on their nature. Their reflections, however, did not go far enough to enable them to get rid of polytheism. In their eyes, these beings of light (the word « divine » comes from the root DIV which means « shine ») represented perfectly *Rita*, power of light, principle of all order and all interior life. These men were, then, guided by the ideal of universal order : they recognised its principle and its centre of attraction. Putting themselves under its guidance, they tried to co-operate with Truth, Goodness and Beauty and to discover in the material world and in their own minds the imprints of that universal order. This ideal attracted their souls towards the light.

Unfortunately, about the 8th century B. C., a deviation took place in favour of magic. Religious order, the chief effect of *Rita*, was held to express itself in Sacrifice. After a certain time, some began to ask themselves whether Sacrifice itself was not the impersonal *Rita*, the supreme energy which produced all that is perfect in this world, and they tried to seize hold of this force. The result was that the priest, skilled in the complicated science of Sacrifice, became all powerful.

The ascetics who had withdrawn into the forests believed that mortification was invested with the same power as sacrifice. Were they going to practise another sort of magic ? No, for they were also contemplatives. Filled with scorn for the allegories of the priests, they wanted to come into contact with the principle of all perfection. In the stability of this principle they hoped to find the means of putting an end to the perpetual wanderings taught by the dreary doctrine of transmigration.

But how to arrive at this sphere of the Absolute ? After many efforts the hermits of the forest uttered a shout of triumph : « *Tattvamasi* ». Individual soul, search no more. In the depths of thine own heart, « thou art *that* », thyself, thou art God, the supreme light. There is only one sure sign : the light which shines on the body, and by the body on the material world must be brought back to its inner source, to be liberated and then fused with the boundless Light of Eternity.

This spiritual experience demanded a metaphysical explanation. Such explanations are found in abundance in the *Upanishads*. We cannot go any further into this. A thousand years pass and we come to the systematized *Vedanta*. Here we meet with two eminent theologians, Sankara (788-850) and Râmânuja (1050-1137).

Sankara takes as the theme of his teaching « *Tattvamasi* » (thou art God wholly and without division), a summary of the *Upanishads*. Primarily an article of faith, this identity of the soul with God must finally be perceived by intuition. According to Sankara this intuition takes place during an ecstasy : the soul becomes present to the All Present and identifies herself with it. The Absolute light shows itself now as it is in reality : all shadow disappears immediately. It is pure Light ; self-sufficient, all embracing, simple.

What then becomes of our world ? It is only an appearance (*mâyâ*). But this shadow is unconsciously a power, *çakti*, which allows God to radiate His influence outside of Himself. In fact, the material world is incomprehensible (illusion) for want of light. What is more, the world is the source of analogical and symbolic knowledge : as such it is dangerous. One is always tempted to take this knowledge for something definite, and is thus led into error because of the difficulty of not slipping into semi-panteism.

In order to escape from these illusions and these dreams we are obliged to follow a spiritual journey which leads in the end to ecstasy. Sankara has described the principal stages of this journey : renouncement of selfish

enjoyment, docility in following the directions of the Scriptures, detachment from all self-seeking, surrender to grace, which enables matter to manifest visions and spiritual emotions, concentration of all light into the centre of the soul, fascination of ecstasy. If the material world deserves any esteem, the reason is that it helps us to pass gradually from analogical knowledge to intuition.

According to Sankara, identification with God implies the annihilation of the human personality in the unlimited Absolute.

This attitude was violently attacked in the 12th century by Râmânuja who returned to the ideas expressed from the 5th century B.C. onwards by the Vaishnavites and made them his own. These thinkers, named after the god Vishnu, interpolated their theology into the two epics. They refused to admit the undeterminate Brahma of the *Upanishads* and identified Brahma with Vishnu (a personal god), thus affirming the Divine personality. As Vishnu was a mythological deity, possessing a body and a special paradise of his own, the Vaishnavites taught also that God had a corporeal form. At the same time they accepted other gods inferior to Vishnu.

The forms of worship changed with the changes in belief. A personal God inclines His worshippers towards love and union. Henceforward the purpose of men's efforts was salvation, in aspiring to live one day with Vishnu in his Heaven: it was also to find the Divine Presence on this earth.

Fascinated by the idea of universal order, the Vaishnavites, whose most important representative is Râmânuja, adopted several compromises in order to introduce some differentiation into Monism, but they could not avoid contradiction.

II. *Conflict between absolute simplicity and universal order ?* — Sankara celebrates absolute light as our centre; but, exaggerating the illusory nature of matter, he is unable to speak of the universal order which ought to be organised around this centre.

The Vaishnavites have the merit of defending this order. In their system it forms the object of a conviction. If we are present to God as He is to Himself, we shall be present on the one hand to souls as they are to God and to themselves, and, on the other hand, to matter, regenerate and become pure « expressibility » in order to prolong the life of the spirit. Their systems, however, more or less ingenious as they are, do not respect the infinite Simplicity of God.

To safeguard at the same time Divine Simplicity and universal order, in other words to reconcile Sankarism and Vaishnavism, such is the task which speculative and practical reasons set before us.

In order to accomplish it we must bring back the universal order sensed by the Vaishnavites to the centre of the Divine Simplicity, and reconstruct it according to the exigencies of this centre, infinitely more distant and more profound than it had appeared to these thinkers. Then, and then alone, shall we understand the real and final order, which is prepared for us.

III. *Blending of Sankarism and Vaishnavism in Christian dogma and mysticism.* — In the Christian religion dogma and mysticism teach us at the same time the infinite simplicity of God and the reality of universal order. Let us see how universal order develops out of the Absolute. Our starting point will be the Presence of God, the Presence which is also the Evidence. This Presence which exists by itself is also in itself. What is necessary in order that the finite world should have its origin in this Presence ? This Presence must be creative : the creation must be a *processus* by which the Creative Presence makes the world present to itself, and to God.

Present to itself. — In our opinion it is precisely this presence which constitutes the reality of the world. In the finite spirit the world is conscious of being present to itself and, by means of itself, present to God.

Present to God. — The world would have been so, even if it had not existed. The world indeed could not exist if God did not contain all the reality of the world either in a state of eminence or simply as its cause. Now all that is implied in the Supreme Presence is implied also in the Divine Life ; in Himself, then, God lives the life of the world. He foreknows it as the possible ideal of creation. For us there can be no question of returning by knowledge and love to this idealism. This would be to return from our presence in ourselves to a presence purely ideal in God. Such is, however, the ideal that fascinates the Vedantists. The purpose of our efforts ought to be to become more and more present to ourselves and in ourselves to God, and in this way to make our reality more real. This is the limit of the natural ideal of our mind. One must, however, make this concession to the Vedantists : there is in us a tendency towards an intuitive knowledge of God. But this tendency is ineffectual without help from on high. What conditions are necessary for its success ?

In order to obtain this it is necessary to be present in God's Presence, in His own Effulgence and Transparence. By ourselves we are unable to make ourselves thus present to God. The initiative must then come from Him. To many, such a Divine intervention would seem unbelievable. How can we expect Him to become for us such as He is for Himself, all in all with Him ? Love resolves the problem, the God-given deep logic of love, which establishes the harmonies of faith. The dogma of the Holy Trinity is a light for us. One of the Divine Persons exists for Himself only because existing for the others. From this we must draw the conclusion that in the interior of His existence God is absolutely disinterested and expresses His infinite riches by the infinite gift of Himself.

Creation, considered from the standpoint God's, is communication of the Divine Being. From our standpoint, it is participation with the Divine Being. The supernatural state, on God's side, is communication of the Divine Nature ; on our part, participation with the Divine Nature.

But in these participations our presence in ourselves and the presence of God in Himself remain distinct. Where the *Vedanta* speaks of identity, we say intimacy with God, reciprocity of self surrender. In this way Christia-

nity respects perfectly the transcendence of the Absolute. This does not prevent it from proposing for our admiration a universal order. In Heaven we shall be one with God and in God with all, by the triumph of the Divine Intimacy. Unbelievable union with God, unbelievable union with others, unbelievable triumph of unconscious nature!

Sankarism sacrificed universal order so as to safeguard at any price the Divine Simplicity. Vaishnavism surrendered really if not verbally the Divine Simplicity so as to safeguard universal order. With its doctrine of creation and of grace, Christianity has an answer for the two chief aspirations of the Indian soul in such a way that each is satisfied as had never been possible by tampering with the one or the other.

NIHIL OBSTAT

R. TAVERNIERS, *can. libr. cens.*

IMPRIMATUR

Mechliniae, die 13 Aprilis 1946

† L. SUBNENS, *vic. gen.*

